Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 113 (1977)

Heft: 19

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

19

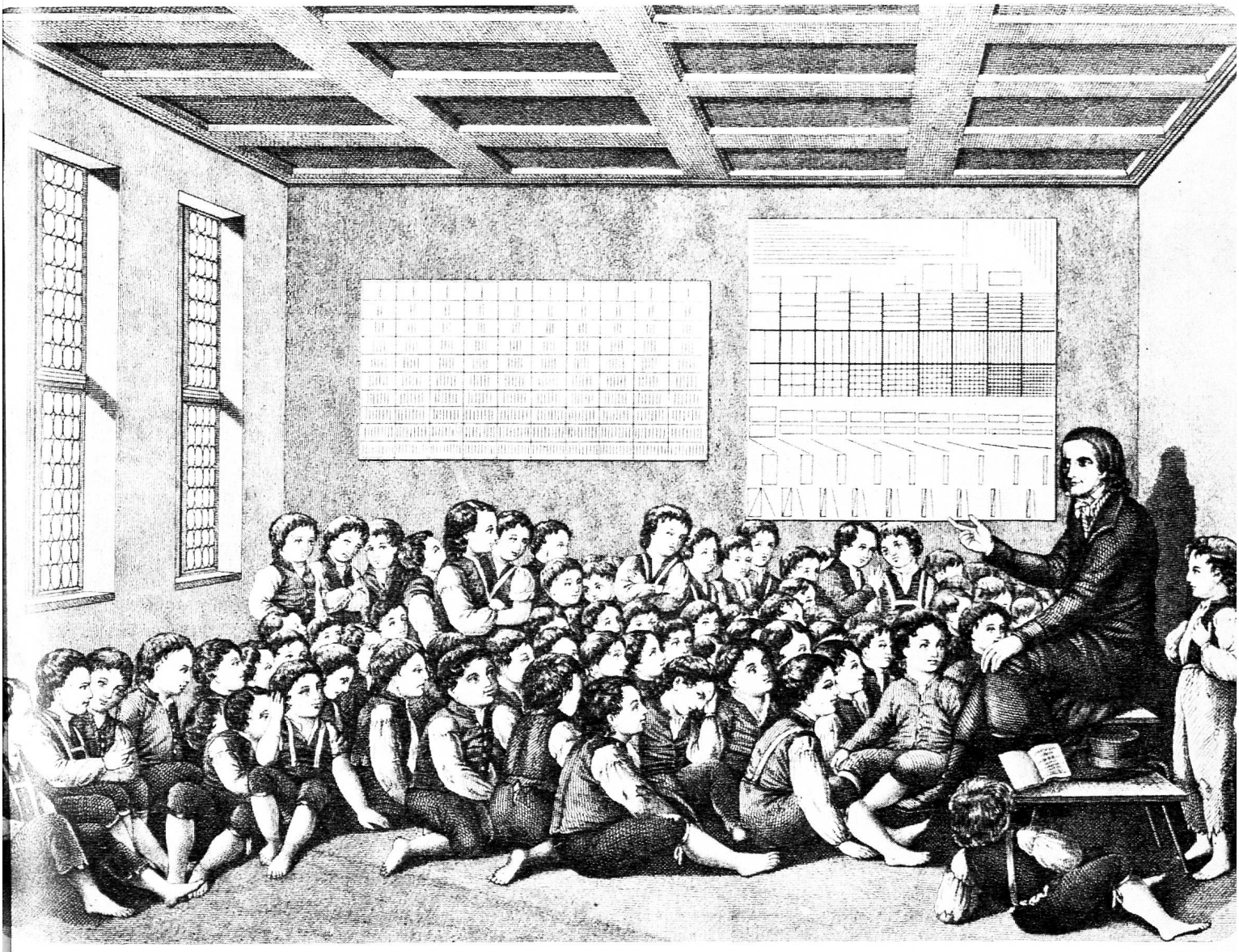
Montreux, le 27 mai 1977

éducateur

Organe hebdomadaire
de la Société pédagogique
de la Suisse romande

et bulletin corporatif

PESTALOZZI... toujours



Pour vos prochaines courses d'école, dans la flore alpine

3 BUTS MERVEILLEUX pour
1 JOUR INOUBLIABLE

- **LEYSIN :** Lac d'Aï - Berneuse - Pierre-du-Moellé, etc.
- **LES DIABLERETS :** Isenau - Lac Retaud - Meilleret-Glacier, etc.
- **VILLARS-BRETAYE :** Chamossaire - Bretaye et ses lacs, etc.

LAC DES CHAVONNES, restaurant rénové, barques sur le lac

PARTOUT, RESTAURANTS D'ALTITUDE, TÉLÉCABINES - TÉLÉPHÉRIQUES

Pour tout renseignement ou projet de courses, adressez-vous, s'il vous plaît, aux
TRANSPORTS PUBLICS DU CHABLAIS, 1860 AIGLE
Chemins de fer et cars ASD - AL - BVB Tél. (025) 2 16 35

LE BUT IDÉAL POUR VOS COURSES D'ÉCOLE

TOUS RENSEIGNEMENTS : TÉL. (021) 93 16 71 SERVION

Au cœur des forêts du Jorat.
A 15 km de Lausanne par Savigny.
A 2 km de Mézières.
A 10 km sortie autoroute du Léman à Chexbres.
Riche collection d'animaux de tous pays.
Place de jeux pour enfants et pour pique-nique.
Buvette. Billets collectifs pour enfants Fr. 1.50.

Nouveau, aux Editions Foma, Lausanne :

Analyse critique de C. F. Ramuz

LA GRANDE PEUR DANS LA MONTAGNE

par Michel DENTAN, professeur assistant à l'Université de Lausanne.

C. F. Ramuz est le premier auteur suisse à figurer dans la collection « Profil d'une œuvre » de la Librairie HATIER. Cette analyse est la seule du genre actuellement à disposition des enseignants et des élèves sur C. F. Ramuz.

« ... à mon collègue, mes remerciements chaleureux pour ce remarquable « Profil »... »
G. Décote, professeur à l'Université de Paris

PROFIL D'UNE ŒUVRE :

littérature - sciences humaines - formation

EN VENTE EN LIBRAIRIE

1 volume : 10,5 × 18 cm, Fr. 4.30

Sommaire

Avant-propos	467
Pestalozzi et son temps	468
Biographie sommaire	471
Le père Girard et Pestalozzi	472
Les dons de Fröbel à l'enfance	475
Méthode... de l'intuition	478
De l'histoire naturelle	479
De la géographie	480
De l'histoire	482
Les exercices physiques chez Pestalozzi	483
Le chant	485
De l'arithmétique	487
Langue maternelle	490
Pestalozzi a-t-il encore quelque chose à nous dire aujourd'hui ?	492
Au Château d'Yverdon, 1er janvier 1809	499
Radio scolaire	500
Divers	501

éducateur

Rédacteurs responsables :
Bulletin corporatif (numéros pairs) : François BOURQUIN, case postale 445, 2001 Neuchâtel.
Educateur (numéros impairs) : Jean-Claude BADOUX, En Collonges, 1093 La Conversion-sur-Lutry.
Comité de rédaction (numéros impairs) :
Lisette Badoux, chemin des Cèdres 9, 1004 Lausanne.
René Blind, 1411 Cronay.
Henri Porchet, 1166 Perroy.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., 1820 Montreux, av. des Planches 22, tél. (021) 62 47 62. Chèques postaux 18 - 3 79.
Prix de l'abonnement annuel :
Suisse Fr. 38.— ; étranger Fr. 48.—.

Avant-propos

Il y a 150 ans mourait Pestalozzi. Des parutions d'ouvrages, des articles de presse, des conférences, une exposition à Yverdon commémorent, en terre romande, cet anniversaire. Notre journal a tenu, lui aussi, à marquer cette date importante dans l'histoire de l'école populaire. Nous vous livrons donc aujourd'hui un « Educateur » consacré tout entier à Pestalozzi, un numéro rédigé avec grandes attention et patience par René Blind.

Cet éditorial n'a pas la prétention de résumer en quelques lignes la très féconde pensée du père des orphelins de Stans. Il voudrait simplement ajouter quelques touches au portrait de cet homme de génie.

En signalant d'abord que « lors du premier centenaire de la mort de Pestalozzi, Edouard Claparède eut la curiosité de compter le nombre de lignes ou de pages consacrées à 14 pédagogues modernes (d'Erasme à Herbart) par les auteurs des trois grandes encyclopédies pédagogiques et de quatre histoires générales de la pédagogie parues entre 1910 et 1920 : il constata que, dans cette espèce de concours, Pestalozzi arrivait cinq fois bon premier et que sa cote était presque le double de celle de Rousseau qui le suivait immédiatement » (L. Meylan in « Les Grands Pédagogues », PUF, 1969).

En rappelant ensuite que Pestalozzi ne fut pas qu'un grand cœur débordant d'amour — comme on le croit trop souvent — mais un esprit puissant qui posa des jalons définitifs dans l'histoire de l'éducation :

- *l'importance primordiale de l'observation dans l'acquisition du savoir ;*
- *la nécessité d'une véritable perception sensorielle ;*
- *le devoir de développer l'expression personnelle des enfants ;*
- *la pratique de l'étude du milieu environnant ;*
- *les bienfaits d'une activité spontanée de l'élève ;*
- *la prise en compte des lois du psychisme enfantin.*

Ce sont là, on le voit bien, autant de références constantes de nos méthodologies actuelles.

En remarquant enfin que notre pédagogue qui, comme Rousseau, croyait en la bonté de la nature et rêvait de voir disparaître un jour — grâce à l'éducation — l'ignorance et la misère des peuples, eut un mérite immense (peut-être le plus grand) : il ne se contenta pas d'échafauder de fabuleux projets éducatifs, loin du bruit et de l'agitation des salles de classe, mais il mit la main à la pâte, en payant de sa personne. Il fut, on le sait, un praticien. Il créa des écoles où il put mettre ses théories en pratique, les vérifier au contact quotidien de la réalité.

Et maintenant, collègues lecteurs, nous vous laissons le plaisir de (re)découvrir, au fil des pages qui suivent, la personnalité attachante de ce père de la pédagogie.

Jean-Claude Badoux.

PESTALOZZI ET SON TEMPS

Edmond Aubert, professeur, CESSNOV

Pour la déchéance morale, spirituelle et civile du continent, il n'y a de salut possible que par l'éducation, par la culture de la vertu d'humanité, par la formation de l'homme.

« Pendant trente ans, ma vie a été une lutte désespérée contre la plus affreuse pauvreté... J'ai dû plus de mille fois me passer de dîner, et à l'heure de midi, quand les plus pauvres même étaient assis autour d'une table, moi je dévorais avec amertume un morceau de pain sur la route ; ... et tout cela pour pouvoir venir au secours des plus pauvres, par la réalisation de mes principes. »

C. RONOT
La sortie de l'usine

On a écrit de Pestalozzi que, fils de son époque, il fut à la fois « un médium extraordinairement sensible captant les courants intellectuels et spirituels du XVIIIe siècle » et « un homme d'une extrême originalité ». L'auteur de ces formules, M. W. Schohaus de Zurich, précise ainsi ces deux caractères de sa personnalité : « On peut le comparer à une loupe : il concentre en lui la pensée de son temps pour l'émettre ensuite, clarifiée, en des écrits brûlants de passion ».

Nuançons quelque peu cette dernière phrase : ce ne sont que certains aspects du XVIIIe siècle (parmi les plus essentiels il est vrai) que Pestalozzi résume dans ses idées et dans sa vie. C'est suffisant pour affirmer qu'une bonne compréhension de Pestalozzi est impossible si l'on n'a pas présent à l'esprit le cadre historique dans lequel se situe son existence. D'où ce modeste rappel de quelques repères.

Lorsque Pestalozzi naît en 1746, le Corps helvétique, mosaïque de pays fort divers comprenant 13 cantons avec leurs sujets propres et leur bailliages communs, ainsi que de nombreux alliés au statut très variable, couvre un territoire plus étendu que celui de la Suisse actuelle ; sa population en constant accroissement est encore inférieure à 2 millions d'habitants.

Curieux contraste que ce Corps helvétique, surtout durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Des institutions politiques dépassées et qui ne vont pas tarder à révéler leur dangereuse fragilité ; la persistance de structures, de droits, de taxes, de privilèges, de douanes intérieures d'origine médiévale ; mais une économie en pleine expansion. On se souvient en général de l'important développement de l'industrie textile et de l'horlogerie à cette époque. On sait la puissance des banques suisses ou alliées en France notamment, et leur contribution au retour de Necker au pouvoir, un Necker qui fut imposé à un Louis XVI qui n'en voulait plus. On oublie souvent le rôle joué, dans une Suisse encore essentiellement paysanne, par les « agronomes ». Esprits cultivés et novateurs, ennemis de structures ou de routines qui entravaient l'agriculture, hommes d'affaires ou philantropes, ou plus ou moins les deux à la fois, ils jouèrent un rôle non négligeable. Après avoir tâté de la théologie, puis du droit, le jeune Pestalozzi songea à devenir l'un d'eux.

Mais il y a d'autres contrastes dans ce Corps helvétique. Des classes dirigeantes le plus souvent fermées et présentant un mélange (resté d'ailleurs fréquent dans notre pays) d'honnêteté, de souci réel du bien public et de sens aigu de leurs intérêts de famille et de classe. Généralement parcimonieuses des biens publics comme de leurs biens propres, peu ouvertes aux problèmes sociaux, paternalistes dans le meilleur comme dans le pire sens du terme.

D'où une prospérité moyenne qui semble avoir été élevée pour l'époque, mais qui n'excluait pas chez beaucoup une misère qui maintint constamment ouverte une plaie dans le cœur de Pestalozzi.

Contraste aussi dans le domaine des idées. Une floraison de grands esprits comme notre histoire en a rarement connus ; dans de nombreux milieux en dehors ou au sein même des classes dirigeantes, une grande curiosité, une grande fermentation intellectuelle ; des foyers de vie et de culture au rayonnement dépassant nos frontières, comme Yverdon, pourtant huit ou neuf fois moins peuplé qu'aujourd'hui. A côté, du haut en bas de l'échelle sociale, des préjugés tenaces, une sorte d'engourdissement du sens de certaines réalités, une inconscience des énormes mutations en préparation.

Car le monde se transformait avant d'être bouleversé pour de bon. Comme le XVIe et peut-être le XXe, le XVIIIe siècle représente une des grandes périodes de remises en question de l'histoire européenne. C'est l'année même où naît Pestalozzi (1746) que Diderot se voit confier une entreprise qui sera en même temps une poudrière : la création de l'Encyclopédie. Cette année-là, Voltaire a déjà 52 ans et Montesquieu 57.

Ce n'est pourtant pas le rationalisme trop souvent desséchant ou desséché de ces « philosophes » qui va marquer le pieux et sensible Pestalozzi. Celui-ci se sentira une mystérieuse et profonde parenté avec un autre grand écrivain très vite brouillé avec ses anciens amis de l'Encyclopédie, même s'il va se révéler plus profondément révolutionnaire qu'eux : le Genevois Jean-Jacques Rousseau.

Il faudrait avoir le temps d'évoquer l'influence quasi cosmique que, pour le meilleur et pour le pire d'ailleurs, a eue et continue d'avoir le nain géant que fut Rousseau.

Ce petit Romand mal dans sa peau, empêtré dans lui-même, « complexé » comme il n'est pas permis de l'être, inquiet de récolter quelques pauvres honneurs alors qu'avec Erasme, Luther, Marx, Freud et peut-être un ou deux autres il fait partie des quelques colosses qui ont marqué les changements les plus profonds dans les esprits des temps modernes. Bien qu'il fût dénué d'expérience pratique et parfois de connaissances dans la plupart des domaines qu'il a abordés, on peut dire qu'il y a une sensibilité, une optique politique, une pédagogie, un monde d'avant et d'après Rousseau.

Laissons aux spécialistes le soin d'analyser l'influence de Rousseau sur Pestalozzi. Bornons-nous à constater que le jeune Pestalozzi a une quinzaine d'années quand, en 1761 et 1762, Rousseau publie trois de ses œuvres les plus importantes : **La Nouvelle Héloïse, Le Contrat social** et l'**Emile.** Disons aussi que, comme chez bien des gens généreux mais manquant de sens pratique ou politique, les sympathies de Pestalozzi iront à des mouvements révolutionnaires dont il ne mesurera pas assez tôt toutes les conséquences.

***

La réunion des Etats Généraux en mai 1789 marque le début de la Révolution française. Celle-ci produisit dans toute l'Europe une impression profonde et, chez beaucoup, d'immenses espoirs. Ces espoirs se maintinrent dans de nombreux esprits (notamment en Suisse) malgré la tournure de plus en plus inquiétante des événements et le caractère de plus en plus tyrannique du nouveau régime.

En France même, on voyait dans la Révolution française une première étape vers une Révolution européenne et l'Assemblée législative voulut distinguer les publicistes étrangers qui avaient déjà sapé par leurs écrits « les fondements de la tyrannie et préparé les voies à la liberté ». C'est ainsi que le 26 août 1792 (deux semaines après le massacre de la garde suisse aux Tuileries !), Pestalozzi recevait la citoyenneté française au même titre que l'Allemand Schiller, l'Anglais Bentham, l'Américain Washington et quelques autres.

Hélas ! l'impérialisme français n'allait pas se contenter longtemps de s'approprier certains grands hommes de l'époque. Les armées de la République passaient assez vite de la guerre défensive aux conquêtes.

La Suisse ne devait pas être épargnée longtemps, d'autant plus que de nombreux sujets, mécontents de l'inégalité où les maintenaient leurs maîtres, appelaient l'intervention française de leurs vœux et même de leurs intrigues. Le spectacle des divisions au sein de la Confédération, son évidente impréparation militaire allaient créer une tentation décidément trop forte chez notre voisin de l'ouest. Comment ne pas mettre la main sur un territoire si profitable à la conduite d'une guerre européenne, si convoité par les stratèges, et que les Suisses, contrairement à ce qu'ils avaient fait dans les siècles précédents et à ce qu'ils feraient par la suite, ne s'étaient pas mis en mesure de défendre efficacement ?

Poussés par les Français, les Vaudois se soulevaient contre les Bernois et proclamaient leur indépendance le 24 janvier 1798. Tout cela se passa beaucoup trop pacifiquement au gré des Français qui saisirent le premier prétexte venu pour occuper la nouvelle « République lémanique ». Puis en mars, ils attaquèrent Berne, dont la chute entraîna celle de l'ensemble de la Confédération. Les trois pensionnaires de la Fosse aux Ours prirent le chemin de Paris au milieu d'un énorme butin d'or, d'argent, de titres et autres biens divers. L'ancien Corps helvétique fut transformé en un Etat satellite de la France : **la République helvétique Une et Indivisible.** Les distinctions entre maîtres, sujets et alliés furent supprimées, tous les Suisses furent proclamés égaux, mais les cantons — dont le nombre avait été augmenté — ne furent plus que de simples circonscriptions administratives aux ordres d'un Directoire gouvernant tout le pays.

Dans les derniers jours d'avril 1798, les cantons centraux reprennent les armes. Ils sont assez vite soumis ; mais, en été, Nidwald tente seul un soulèvement désespéré. La lutte contre les Français fut d'un acharnement inouï, les femmes, les enfants même se joignant aux hommes pour combattre les envahisseurs. Ceux-ci, exaspérés par la résistance, mettent Stans à feu et à sang.

Il fallut bien panser les blessures qu'on avait faites. Directoire helvétique, général français et initiative privée collaborent pour secourir les survivants. Et l'on envoie Pestalozzi s'occuper des orphelins.

Pestalozzi est alors âgé de 52 ans. Il est plus connu par ses écrits que par son action, qui a été jusque-là surtout une suite d'échecs, du moins pour l'observateur superficiel. Son activité pédagogique la plus connue ne commence qu'à ce moment, jalonnée par trois noms : Stans, Berthoud, Yverdon.

DOCUMENT

... ÉCLAIRER LE PEUPLE...

Extrait de :
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,
par Dan. Alex. Chavannes,
édité à Vevey en 1805.

M'arrêterais-je à refuter l'opinion de ceux qui pensent qu'il est dangereux de trop éclairer le peuple ; et qui croient que le repos de la société exige que l'instruction soit concentrée dans les classes supérieures ?... La saine politique ainsi que la morale s'élèvent aujourd'hui contre une pareille assertion. L'impulsion est donnée depuis longtemps aux esprits et toute marche rétrograde est impossible. Les gouvernements ne trouveront désormais de force et de stabilité que dans la confiance des peuples et les dépositaires de l'autorité n'obtiendront plus une obéissance aveugle et passive. Combien ne leur importe-t-il donc pas d'éclairer ceux qu'ils sont appelés à régir, afin de prévenir l'effet des fausses interprétations que les intrigants et les séditieux chercheront toujours à donner aux lois et aux dispositions les plus sages ; afin que le grand nombre, instruit de ses vrais intérêts, se soumette sans murmure et même avec empressement aux sacrifices que le bien de la chose publique exige ? Combien de telles lumières ne sont-elles pas surtout nécessaires dans une république où les gouvernants sont les élus de la nation ?... Si cette nation végète dans la barbarie de l'ignorance quels seront ses choix ! Quelles seront ses lois !

Je vais plus loin... Une méthode d'enseignement qui tend à donner au peuple de la campagne l'habitude de l'observation et de l'ordre, doit offrir à tous les gouvernements, quels qu'ils soient, un moyen sûr d'augmenter leurs ressources financières et militaires. Ils trouveront dans les produits d'une agriculture mieux entendue une source de revenus publics beaucoup plus considérables et d'une perception bien plus facile. Ils auront une masse d'hommes qu'une prospérité toujours croissante attachera au sol qui les a vu naître ; qui sentiront que ce qu'ils sont, ils le doivent aux institutions bienfaisantes qui les mettent en état de donner un libre essor à leurs facultés ; une masse d'hommes toujours prêts à se lever contre l'ennemi qui voudrait leur ravir d'aussi précieux avantages ; et qui joindront à l'ardeur avec laquelle ils voleront à la défense de leurs foyers le sentiment profond de la nécessité de la subordination militaire, qui sera chez eux l'effet nécessaire de l'amour de l'ordre.

LES GRANDES PERSONNALITÉS D'EUROPE S'INTÉRESSENT A L'INSTITUT PESTALOZZI. VIENNENT LE VISITER :

Alexandre Ier, tsar de Russie, qui a eu comme précepteur le Suisse Frédéric César de La Harpe, envoie des subsides et des élèves à l'institut.

Le baron de Stakelberg, de Russie, étudie des mois durant à Yverdon la méthode nouvelle pour l'introduire dans ses terres et transformer ses paysans.

Frédéric Guillaume III, roi de Prusse, envoie dès 1809 un grand nombre d'élèves prussiens à Yverdon et fait décréter par son ministre Süvern une réforme scolaire fondée sur les méthodes nouvelles.

En 1811, le **général français Jullien,** compagnon d'armes de Napoléon en Egypte, chevalier de la légion d'honneur, amène ses deux fils à Pestalozzi. Il fait d'Yverdon sa résidence pour mieux pouvoir suivre ses fils et contribue, par ses écrits, au renom de l'institut en France.

En 1808, arrivent de Hongrie, les deux sœurs **Thérèse et Joséphine, comtesses Brunszwik** qui ont une place si importante dans la vie affective et créatrice de Ludwig van Beethoven. Joséphine, veuve du comte Deym, s'était décidée à remettre ses deux fils à un maître d'éducation en Allemagne orientale. Thérèse l'accompagne. Sur le conseil d'un ami, elles viennent à l'Institut Pestalozzi et y restent six semaines. Les commentateurs actuels voient en Joséphine et non en Thérèse « l'Immortelle aimée de Beethoven ». Thérèse, exactement Maria-Theresia, du nom de sa marraine l'impératrice d'Autriche, n'en a pas moins été l'inspiratrice du grand compositeur et sa vie était toute dirigée du côté de la culture. Or, à Yverdon, elle trouve ce que son esprit cherchait : l'amour des humbles, la joie de se donner aux autres ; elle devient une vraie disciple de Pestalozzi. Elle comprend que c'est par l'éducation des enfants de son peuple que son pays se relèvera de ses ruines. Des liens très amicaux se nouent entre elle et les Pestalozzi. Madame lui écrit en novembre 1808 après son départ : « Ma Thérèse bien aimée, tu n'as pas oublié ta seconde et fidèle mère et amie à qui tu as apporté tant de joies au soir de sa vie. C'est un don de Dieu que de connaître une si fidèle et vertueuse compagne. Que Dieu te bénisse, toi et les tiens. Je vous serre tous contre ma poitrine et reste jusqu'à la mort

Votre Pestalutz. »

Pour apprécier l'extraordinaire réussite de Pestalozzi à Stans, il faut mesurer l'énormité des obstacles surmontés. Aux difficultés matérielles, au nombre des enfants s'ajoutait la méfiance envers un protestant partisan avoué des idées nouvelles et envoyé par le Directoire helvétique maudit. C'était un peu la situation d'un homme de confiance du Gouvernement de Vichy qu'on aurait dépêché pour s'occuper des orphelins d'Oradour.

Mais de nouveaux nuages s'amoncelaient. En octobre 1798, l'Autriche occupait les Grisons. C'était le prélude à une nouvelle guerre européenne. Les Français, au lieu d'évacuer la Suisse comme ils en avaient pris l'engagement, renforçaient leurs troupes d'occupation et, en mars 1799, ils conquièrent les Grisons. Mais bientôt ils subissent d'importants revers et les Autrichiens, bientôt aidés des Russes, se rendent maîtres de la moitié de la Suisse. C'est alors notamment que le corps du général Lecourbe, en retraite, réquisitionna l'orphelinat de Stans pour en faire un hôpital militaire. Les enfants furent dispersés.

A la fin de l'été 1799, nouveau retournement de la situation : Masséna écrase Korsakov à la seconde bataille de Zurich et empêche son collègue Souvarov, qui a franchi le Gothard en venant d'Italie, de déboucher sur le Plateau.

Inutile de dire qu'au gré de leurs sympathies, de nombreux Suisses soutenaient les uns ou les autres par les armes, avec toutes les cruautés qu'implique ce genre de lutte, et qu'ils étaient l'objet de sévères représailles dès que la roue tournait en leur défaveur.

En 1799, le général Bonaparte s'empare du pouvoir à Paris et instaure le Consulat. En 1800, la situation en République helvétique est définitivement stabilisée au profit des Français, mais la situation n'est guère brillante pour autant. Le pays est ruiné, l'économie paralysée, les impôts ne rentrent pas, le traitement des fonctionnaires est réduit et Pestalozzi, installé maintenant dans une école officielle de Berthoud, y travaille gratuitement. Les luttes politiques aggravent le malheur de la nation et le Directoire helvétique, de plus en plus discrédité, se maintient à coups d'expédients, d'illégalités même et grâce aux baïonnettes françaises.

Une manœuvre machiavélique de Bonaparte va faire crever l'abcès. En été 1802, il retire de Suisse les troupes françaises et, comme il l'avait prévu, la guerre civile éclate. La preuve est ainsi faite que les Suisses ne peuvent se passer de la tutelle française. Bonaparte leur donne finalement l'ordre d'arrêter les combats et d'accepter sa médiation. Une « Consulta helvétique » fut convoquée à Paris pour y préparer, sous direction française, de nouvelles institutions pour la Suisse. Pestalozzi interrompt quelque temps son activité pédagogique pour y siéger comme député de Zurich.

On sait quel sera le régime de l'Acte de Médiation : retour à un système fédéraliste, les Cantons recouvrant leur existence politique propre. Mais il n'y a désormais plus de pays sujets ou d'alliés. C'est la Confédération des 19 Cantons. Ce régime présenterait de très sérieux avantages sur tous ceux qui l'ont précédé si les Suisses n'étaient pas obligés d'aligner leur politique sur celle du maître de la France. Notre participation au « blocus économique » contre l'Angleterre comme à toutes les guerres napoléoniennes sera ruineuse.

La roue de la Fortune tourne une nouvelle fois. La défaite de Napoléon amène une nouvelle invasion étrangère : les Autrichiens pénètrent en Suisse dès les derniers jours de l'année 1813. C'est maintenant entre les mains des ennemis de Napoléon que se trouve placé notre destin, et c'est à eux maintenant de nous servir de médiateurs, car cette nouvelle crise a fait renaître des tensions extrêmement graves entre les Suisses eux-mêmes. Finalement, les choses ne se passent pas trop mal, puisque les années 1814 et 1815 voient la constitution d'une Suisse agrandie : 22 cantons dans les frontières qui sont encore les leurs aujourd'hui, à quelques insignifiantes exceptions près.

Quant à Pestalozzi, il passera presque toutes les années de l'Acte de Médiation et les premières de la Restauration à Yverdon. Son destin n'y sera plus guère influencé par les grands événements nationaux ou internationaux.

Devenons des hommes pour pouvoir redevenir des citoyens, pour pouvoir reformer des Etats.

BIOGRAPHIE SOMMAIRE

Violette Giddey, inspectrice des classes de développement, Lausanne.

La famille de Pestalozzi était originaire de Chiavenna. De confession réformée, elle vint s'établir à Zurich au XVIe siècle. C'est dans cette ville que naquit Henri en **1746.** Son père mourut jeune, laissant trois enfants en bas âge. Ils furent élevés très simplement par une mère d'une extrême sensibilité, et par une de ces servantes au grand cœur qui restaient toute leur vie attachées à la même famille. Le jeune Henri passa de nombreuses vacances à la campagne, chez ses grands-pères dont l'un était pasteur et l'autre médecin. Ces séjours contribuèrent à lui faire connaître les misères physiques et morales du « pauvre peuple » ; ils achevèrent d'épanouir en l'adolescent une tendance à sentir et à s'émouvoir, plutôt qu'à réfléchir et à raisonner.

Pestalozzi entreprit des études théologiques, qu'il ne mena pas à terme. Après un essai de prédication malheureux, il bifurqua vers la faculté de droit. C'était l'époque où des idées nouvelles et révolutionnaires se répandaient et agitaient les esprits. Parmi les étudiants épris de justice sociale, Pestalozzi n'était certes pas le moins exalté. Quelques articles qu'il écrivit dans un journal estudiantin attirèrent sur lui les foudres des magistrats zurichois. Il renonça aux études de droit et, après un stage chez un agronome, il décida de se consacrer à l'agriculture, dans l'espoir de venir en aide au peuple misérable des campagnes.

En **1769,** Pestalozzi épousa la fille de riches bourgeois de Zurich, lesquels furent longtemps très opposés à ce mariage. Plus âgée que son mari, **Anna Schulthess** fut pour celui-ci, pendant près d'un demi-siècle, une compagne admirable, à la fois intelligente, bonne et compréhensive.

Avec sa femme, Pestalozzi s'installa dans la ferme de **Neuhof,** sur la commune de Birr en Argovie. Dès **1775,** il recueillit de jeunes vagabonds. La transformation de l'exploitation agricole en asile pour enfants pauvres et abandonnés ne fit que hâter la ruine amorcée par l'incapacité pratique du paysan philanthrope. « *J'ai vécu comme un mendiant,* écrivit-il, *pour apprendre à des mendiants à devenir des hommes.* » En **1780,** la situation financière est telle que les enfants doivent être dispersés.

Pendant les années qui suivirent, Pestalozzi publia plusieurs ouvrages, tous animés d'une foi ardente et d'un désir passionné de secourir le peuple malheureux. « Léonard et Gertrude », un roman champêtre et moral, raconte l'histoire édifiante d'un maçon et de sa vaillante épouse ; le livre obtint un immense succès et rendit célèbre le nom de son auteur.

Plus tard, une circonstance tragique devait orienter Pestalozzi vers une deuxième aventure éducative. Le Directoire helvétique fit appel à lui en **1798** pour diriger l'orphelinat destiné aux jeunes victimes nidwaldiennes de l'invasion française. Cette « **folie de Stans** » dura un an à peine, mais elle fut sans doute l'expérience la plus extraordinaire dans la vie de Pestalozzi. Protestant, il accueillit quatre-vingts enfants catholiques, dont la plupart étaient sales, malades, vicieux, totalement ignorants. Il s'occupa seul de cette « cour des Miracles », la soigna, la nourrit, l'éduqua, l'instruisit. En quelques semaines, grâce à son enthousiasme et à son dévouement sans bornes, il fit d'une bande de vagabonds, misérables à tous points de vue, une petite société bien organisée, où l'on s'entraidait, où l'on s'instruisait et où l'on s'aimait comme des frères. Il écrivait à cette époque de sa vie : « *Il (l'amour) a une force divine lorsqu'il est vrai et ne craint pas la croix.* » Malheureusement, les péripéties de la guerre firent fermer l'orphelinat. Epuisé et gravement malade, Pestalozzi vit une fois encore ses chers élèves dispersés.

Dès qu'il eut recouvré la santé, il devint instituteur, puis directeur de l'**Institut Berthoud,** lequel était à la fois une école primaire et une école normale. C'est là qu'il mit au point sa méthode didactique « *qui fait partir l'enfant de ses propres intuitions et le conduit peu à peu lui-même aux idées abstraites* ». C'est aussi au cours de cette étape de son existence qu'il écrivit son principal ouvrage méthodologique : « Comment Gertrude instruit ses Enfants. »

A la suite de diverses circonstances, l'institut fut transféré à Münchenbuchsee, puis, en **1805,** à **Yverdon,** où il devait connaître une renommée internationale. De nombreux et illustres visiteurs, venus de toutes les parties de l'Europe, séjournèrent à Yverdon pour y voir Pestalozzi à l'œuvre. Les uns étaient de véritables disciples, qui espéraient s'instruire au contact du célèbre maître. D'autres rendaient visite au vénérable pédagogue comme à l'une des curiosités de la Suisse.

Mais peu à peu, hélas, l'entreprise devint trop lourde pour un vieillard fatigué. L'institut souffrait de l'incapacité de Pestalozzi dans le domaine de l'administration et des affaires pratiques. Le désordre s'installa. Les défauts de la méthode s'accentuèrent.

Dans une autre lettre, elle ajoute : « C'est la Providence qui a permis que pendant notre réunion nous nous soyons enthousiasmés pour le perfectionnement de l'humanité par l'éducation du peuple. »

Thérèse Brunszwik se voue dès lors totalement à l'éducation des six enfants de sa sœur remariée, puis à des œuvres caritatives à cause de la famine et de la détresse qui règnent dans le pays après les guerres napoléoniennes. A la mort de Beethoven et de Pestalozzi (tous deux en 1827), elle crée son premier jardin d'enfants dans la maison familiale hongroise à Martouvasar où les enfants, pendant les mois d'hiver, reçoivent journellement de la soupe. L'exemple est suivi par Lausanne et Bruxelles, puis par tous les pays. Elle voyage partout telle une apôtre de la charité. Toute sa fortune y passe. A sa mort, la Hongrie compte 88 maisons d'enfants.

TH. VON OER

Pestalozzi prend congé des orphelins de Stans

« *La plupart, à leur arrivée, présentaient les caractères d'une extrême dégénérescence de la nature humaine. Beaucoup avaient une gale invétérée qui les empêchait presque de marcher, ou des plaies à la tête, ou des haillons grouillant de vermine ; beaucoup étaient maigres comme des squelettes, livides, le regard anxieux, le front ridé par la méfiance et le souci ; quelques-uns, effrontés, habitués à la mendicité, à l'hypocrisie et à toute sorte de fausseté ; d'autres, écrasés par le malheur, patients, mais défiants, craintifs et sans aucun sentiment affectueux...*

» J'étais seul avec eux du matin jusqu'au soir. C'était de ma main qu'ils recevaient tout ce dont avait besoin leur cœur ou leur âme. Tout secours, toute consolation, toute instruction leur venait immédiatement de moi... Je n'avais autour de moi ni famille, ni amis, ni domestiques : je n'avais qu'eux... Quand nous étions couchés, je priais encore avec eux et les instruisais jusqu'à ce qu'ils fussent endormis ; eux-mêmes me le demandaient...

» J'ai vu à Stans la puissance des facultés de l'homme... Mes élèves se développaient rapidement ; c'était une autre race... Les enfants sentirent bien vite qu'il existait en eux des forces qu'ils ne connaissaient pas, et surtout ils acquirent un sentiment général de l'ordre et de la beauté... Ce n'étaient pas des écoliers qui apprenaient, mais des enfants qui sentaient s'éveiller en eux des forces inconnues et qui comprenaient où ces forces pouvaient et devaient les conduire, et ce sentiment élevait leur esprit et leur cœur. »

» Progresser lentement par ses propres expériences vaut mieux qu'apprendre rapidement par cœur des vérités conçues par d'autres...

P. GRÉGOIRE GIRARD
1765-1850

Originaire de Fribourg (Suisse), publia en 1809, comme membre de la commission chargée par la Diète d'inspecter l'institut d'Yverdon, un rapport assez bienveillant, mais toutefois avec des remarques critiques, sur ses impressions ; réorganisateur des écoles primaires de Fribourg, dans l'esprit de Pestalozzi.

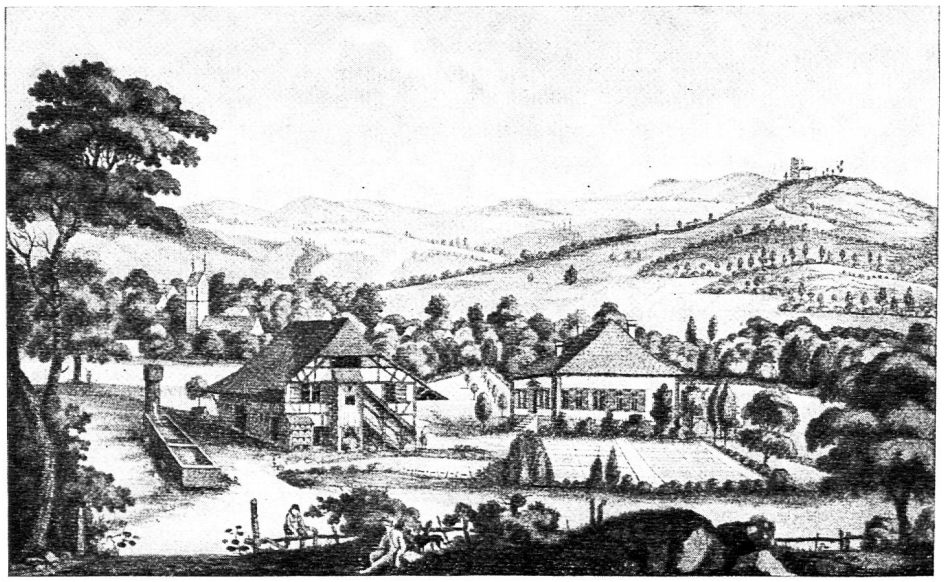
Je considérai la Révolution entière, dès son origine, comme une simple conséquence de la déchéance de la nature humaine et j'estimai que sa corruption était une nécessité inéluctable pour ramener la réflexion des hommes devenus barbares sur ce qui fait l'essentiel de leur vie.

Les discordes intestines entre les collaborateurs de Pestalozzi se multiplièrent. L'institut décadent fut définitivement fermé en **1824**.

Pestalozzi tenta une dernière expérience en ouvrant une école des pauvres dans le hameau de **Clendy.** Mais il était seul (Mme Pestalozzi était morte en 1815), âgé, de plus en plus sourd. Il accepta enfin l'hospitalité de son petit-fils, et se réfugia à Neuhof, dans la ferme où il avait tenté ses premiers essais d'éducation.

Malgré la considération de ses proches et de ses amis fidèles, les dernières années du noble vieillard furent assombries par les attaques malveillantes de quelques anciens collaborateurs. Il mourut à l'infirmerie de **Brugg** en **1827,** et fut inhumé dans le cimetière de **Birr.** Sa tombe porte l'épitaphe suivante :

« Ici repose Henri Pestalozzi, né à Zurich le 12 janvier 1746, mort à Brugg le 17 février 1827, sauveur des pauvres à Neuhof, prédicateur du peuple dans « Léonard et Gertrude », père des orphelins à Stans, fondateur de l'école populaire à Berthoud et à Münchenbuchsee, éducateur de l'humanité à Yverdon, homme, chrétien, citoyen. Tout pour les autres, rien pour lui-même. Béni soit son nom. »



LE PÈRE GIRARD ET PESTALOZZI

Gabriel Mützenberg

On sait le rôle fondamental de la mère dans la pédagogie de Pestalozzi. Lui-même, orphelin de père dès l'âge de cinq ans, vit son enfance entre deux femmes, sa propre mère et Barbe Schmid, l'admirable servante qui lui restera, selon la promesse qu'elle avait faite à son maître mourant, quarante années dévouée et fidèle.

Le père Girard, fils d'une famille qui comptera quinze enfants, illustre à merveille la théorie de son aîné (il a dix-neuf ans de moins que Pestalozzi). Sa mère, forte femme pleine de bon sens et de charité, fait de lui un pédagogue. Elle le charge de faire lire, écrire, chiffrer et réciter ses frères et sœurs, et s'il se montre exigeant dans cette tâche, elle lui apprend à allier la douceur à l'exactitude. Elle ne se doutait pas, confesse-t-il dans ses mémoires, « qu'elle me faisait faire en petit ce que, plus tard, je serais appelé à établir en grand dans une école de ma ville natale ».

Amour et tolérance

La Suisse du XIXe siècle connaît encore des divisions, voire des luttes confessionnelles parfois fort vives. Certes, le XVIIIe siècle, si philosophe, et même si léger, quand ce n'est pas indifférent, les avait émoussées. Mais elles restaient, dans les mentalités, singulièrement puissantes. Preuve en soit, chez les Girard, l'explication du précepteur affirmant, à propos de la formule classique **Hors de l'Eglise point de salut,** que tout non-catholique était irrémédiablement damné. Or, la famille était régulièrement visitée, le samedi, par une paysanne protestante de la région de Morat que les enfants, comblés de fruits par elle, accueillaient avec des cris de joie. Le catéchisme jeta donc dans leur cœur la consternation la plus vive. Quand la femme revint, le jeune Grégoire s'enfuit en criant. Interrogé par sa mère, il avoua tout et s'attira cette remarquable réponse : « Ton précepteur n'est qu'un âne, le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens. »

« Depuis ce temps, écrit le père Girard, les explications de mon précepteur ne troublèrent plus mon esprit. Ma mère avait parlé selon mon cœur, et cette autorité l'aurait emporté sur tous les docteurs de l'univers (...) »

Cette leçon de tolérance sera précieuse pour le futur réformateur des écoles primaires de Fribourg. Quand le gouvernement de la République helvétique se transporte à Berne et que le ministère d'un prêtre catholique y devient nécessaire, le ministre des Sciences et des Arts Philippe-Albert Stapfer, frappé par les qualités du plan d'éducation que lui avait envoyé Girard, le pressent pour cette tâche délicate. Ce dernier, dans cette ville encore toute protestante et, de plus, gravement meurtrie par la révolution, trouve là une situation tout indiquée pour l'application rigoureuse de ce qu'il s'était mis lui-même à appeler « la théologie de ma mère ». Il résolut de s'abstenir de toute controverse et de « prêcher strictement l'Evangile comme aux premiers jours de l'Eglise ».

Lithographie de H. Hasler appartenant au Pestalozzianum à Zurich

La source de toute éducation

Cette sagesse, Pestalozzi vient d'en faire la démonstration bouleversante à Stans. Lui, protestant au milieu d'une population fanatiquement catholique, et sous l'habit d'un véritable suppôt du gouvernement détesté contre lequel on s'est battu, il parvient en quatre semaines par son amour, « éternelle manifestation de l'Esprit de Dieu qui habite en nous », à convaincre ses pires adversaires. Ils ne reconnaissent plus, en effet, les enfants misérables, galeux, dépenaillés, méfiants et effrontés qu'on lui avait confiés. « J'étais seul avec eux du matin jusqu'au soir, écrit-il. C'est de ma main qu'ils recevaient tout ce que réclamait leur corps ou leur âme. Tout secours, toute consolation, toute instruction leur venait immédiatement de moi. Leur main était dans ma main ; mes yeux ne quittaient pas leurs yeux. Mes larmes coulaient avec les leurs et je souriais avec eux. Ils étaient hors du monde ; ils étaient hors de Stans ; ils étaient avec moi et j'étais avec eux. »

Cette aventure, cette merveilleuse « folie », n'exclut les attaques ni de certains conseillers, ni du curé de Stans. Mais Pestalozzi trouve un défenseur chez ce même Stapfer qui a distingué Girard et qui, dès le début, tente de lui confier d'importantes missions. « J'étais comme un aride rocher dans un désert, écrit Pestalozzi à Stapfer en 1807 ; vous m'avez touché de votre bâton de ministre, et du grès dur est sorti une source d'eau que je ne pressentais pas moi-même dans les profondeurs de mon être. » La fondation de son œuvre, c'est à lui qu'il la doit.

DOCUMENTS

L'INSTITUT D'YVERDON

Extrait de :
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,
par Dan. Alex. Chavannes,
édité à Vevey en 1805.

L'Institut de Pestalozzi fixé à Yverdon, (dit encore le prospectus de Buchsee) marche dans les mêmes principes, autant que la localité et les secours qu'il peut réunir le permettent. Il est dirigé par des hommes qui sont aussi les plus anciens collaborateurs de Pestalozzi, et qu'une noble émulation anime avec nous pour le perfectionnement de la méthode.

Heureux de ses succès et soutenu par les efforts réunis de ses compagnons d'œuvre, Pestalozzi continue ses expériences pour imprimer à sa méthode un nouveau degré de perfection. Entouré de jeunes gens qui se sentent appelés par la Providence à suivre la carrière qu'il leur a ouverte, et qui sont résolus de la manière la plus décidée à se dévouer pour la vie à leurs travaux communs, il consacre le reste des jours qui lui sont assignés à transmettre à la postérité le résultat des travaux qu'il a entrepris pour le plus grand bien de la patrie et de l'humanité. Il se rajeunit au milieu du cercle auquel il préside et où tout respire la sérénité et les joies pures de l'enfance. Son soulagement le plus doux est de travailler à réchauffer le germe de tout ce qui est, à la fois, vrai, beau et nécessaire. Le consolant espoir de contribuer à rendre un jour le genre humain et plus en état de tirer parti de ses forces, et plus sage, et meilleur, lui fait oublier les dures fatigues d'une vie que bien des peines et des soucis troublent encore.

Puisse la patrie lui rendre bientôt le juste retour de l'amour avec lequel il embrasse ses enfants, et forme dans le silence des hommes, dont le nombre est déjà considérable, et dans lesquels son esprit vivra longtemps encore après qu'il aura quitté ce monde !

Puisse la patrie s'élever jusqu'à chercher et désirer ce qu'il pouvait, peut-être mieux que personne, lui donner, et qu'il a travaillé pendant toute sa vie à lui procurer !

Puissent tous ceux qui l'apprécient et qui l'aiment, quelle que soit la distance qui les sépare de lui, ne pas se borner à de

vains sentiments, mais surtout l'aider de toutes leurs forces, afin que son œuvre s'accomplisse, que la patrie moissonne ce qu'il a semé, et qu'il obtienne lui-même le prix de ses travaux, non seulement dans cette vie, mais encore dans celle où l'homme de bien recevra sa récompense éternelle !

N.B. : J'ajouterai ici que le prix de la pension est à Yverdon le même qu'à Buchsee ; que les bâtiments y sont aussi parfaitement adaptés aux besoins d'un institut nombreux, le château avec ses dépendances ayant été entièrement abandonné à Pestalozzi par la ville d'Yverdon et réparé avec le plus grand soin et la plus grande propreté. Dans ce moment, outre MM. Buss et Barraud, on y trouve Pestalozzi lui-même et MM. Krusi et Niederer, avec les sous-maîtres nécessaires. Ces noms seuls suffisent pour assurer le succès de cette branche de l'Institut de Pestalozzi, où, tout ce qui tient à LA MÉTHODE proprement dite, à l'application de ses principes aux diverses branches des connaissances humaines, aux soins physiques et moraux, ne laisse rien à désirer.

Le local d'Yverdon, à côté des avantages qu'offre une ville dont les habitants se distinguent par leur urbanité, fournit encore les plus grandes facilités pour toutes sortes d'exercices de gymnastique, et les ressources les plus variées pour des promenades agréables et instructives. Outre les bains du lac, on y trouve des eaux thermales dont les heureux effets sont connus, et qui peuvent être, au besoin, d'un secours précieux pour l'institut.

« Je crois qu'il ne faut pas songer à obtenir le progrès de l'instruction du peuple, aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé des formes d'enseignement qui fassent de l'instituteur, au moins jusqu'à l'achèvement des études élémentaires, le simple instrument mécanique d'une méthode qui doive ses résultats à la nature de ses procédés et non à l'habileté de celui qui la pratique...

Charité sans frontière

A Berne, le père Girard prend soin du même type d'enfants, les réfugiés de la guerre, que ceux dont Pestalozzi s'est occupé à Stans. Il trouve auprès de la population une bienveillance extrême. « Je ne saurais penser sans attendrissement, écrira-t-il, à la charité du public de Berne et à sa délicatesse religieuse (...). Les enfants venaient régulièrement au catéchisme chez moi (...). Les maîtres avaient l'ordre d'écarter les catholiques chaque fois que l'instruction religieuse était donnée. » Et il s'émerveille de voir qu'on va jusqu'à lui demander des directives pour leur nourriture en Carême. « Depuis lors, ajoute-t-il, je me suis souvent dit que si j'avais ignoré cette parfaite tolérance, Berne me l'aurait apprise. »

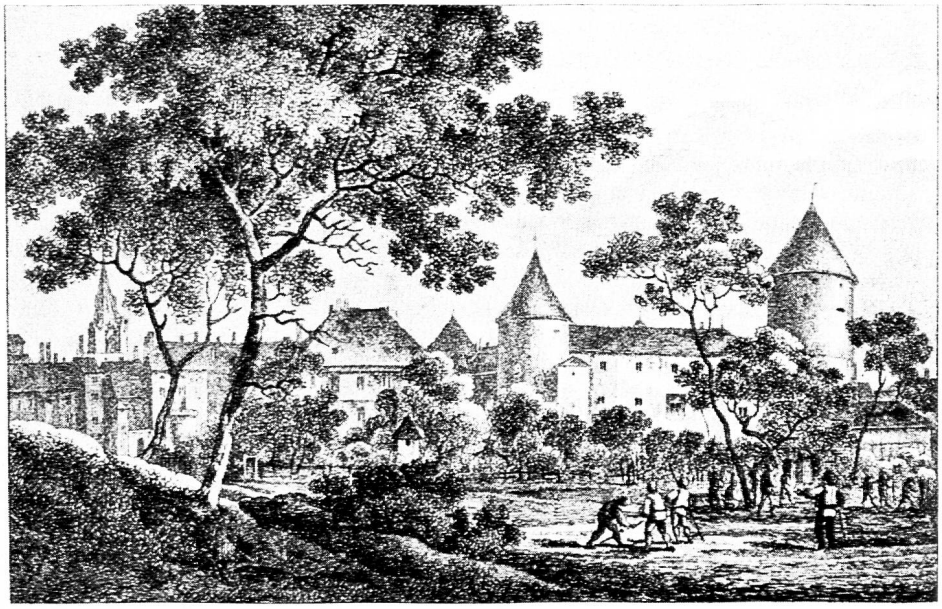
Deux hommes et deux méthodes

Pestalozzi, en dépit de toutes ses faiblesses, est d'une certaine manière une force de la nature. Généreux, impulsif, imprudent, d'une naïveté touchante, il a dans sa parole des accents prophétiques. Il frise volontiers la démesure. Girard, lui, mesuré, fin, habile, et plein de bon sens comme sa mère, n'a pas le génie fulgurant de celui qui dira de lui, un jour : « Avec de la boue, votre Girard fait de l'or. » Mais il est plus efficace.

En 1809, c'est lui qui est chargé par le Directoire helvétique de faire un rapport sur la méthode utilisée à Yverdon. Il le fera avec conscience et droiture, se fondant, non sur des intentions, mais sur ce qu'il voit. Il critique la monotonie de l'enseignement, juge insuffisante la méthode purement intuitive de culture morale et religieuse, déplore qu'on fasse aux mathématiques une place trop considérable. Mais il admire sans réserve l'étude sur le terrain, en passant du connu à l'inconnu, du petit au plus grand, de la géographie, de l'histoire, des sciences naturelles. Il rend justice aux principes fondamentaux: développer les sens avant l'intelligence; partir du plus simple; graduer; faire appel à l'invention de l'élève ; respecter son individualité. L'essentiel demeurant que les enfants se forment par une pratique, une **vie ;** et que les maîtres les y aident par ce qu'ils **sont.**

Pestalozzi, dans *Mes Destinées*, tout en jugeant sévèrement son œuvre, « faux semblant d'un éclat trompeur », notera que cet examen fut défavorable et pas du tout approfondi. De violentes critiques vinrent semer la discorde là où la paix eût été nécessaire. Pour lui, le rapport n'apporta rien de positif. Quant à Girard, il y trouva l'occasion d'approfondir sa méthode.

Les deux hommes, si différents, demeuraient proches. Un même amour les possédait, l'étude de la langue maternelle méritait à leurs yeux la place de choix, le principe d'activité leur était cher à l'un comme à l'autre. Mais alors que Girard se montrait un remarquable organisateur, Pestalozzi, avec de grandes pensées, restait un bien médiocre administrateur. Pourtant, c'est lui qui avait écrit : « Tout l'art de l'éducation consiste à régler l'exercice des forces de l'enfant de telle manière que chaque essai réussisse et qu'aucun n'échoue... »



Yverdon et son château qui accueillit l'institut de 1805 à 1824

LES DONS DE FRÖBEL A L'ENFANCE

DOCUMENT

Extrait de :

Les Outils de l'Enfance I, La pédagogie de l'action.
André Michelet - Ed. Delachaux et Niestlé, 1972, Neuchâtel.

Pendant que l'esprit latin évoluait vers une méthode claire, analytique, scientifique — c'est le nom même que Mme Montessori a donné à sa pédagogie, qui en est l'aboutissement — d'autres pays, d'autres pensées recueillaient également le message de Rousseau. Pestalozzi, en Suisse, le réchauffait de son exemple, « tenant plus à élever les enfants qu'à les instruire », et son élève, l'Allemand Frédéric Fröbel fut en même temps qu'un grand éducateur un théoricien dont les œuvres contribuèrent puissamment à attirer l'attention sur les potentialités inexploitées de la petite enfance. L'un de ses livres porte en titre l'idéal même de la méthode fröbelienne : « l'éducation de l'homme ».

Biographie de Frédéric Fröbel

Dans le cimetière de Marienthal, en Saxe, s'érige une étrange stèle funéraire : un cube, supportant une colonne, elle-même surmontée d'une sphère : là Frédéric Fröbel repose, à l'ombre du monument représentant le 2e Don qu'il fit à l'enfance.

« Je suis né à Oberweissbach, un village de la forêt de Thuringe, le 21 août 1782 », écrira Auguste Guillaume Frédéric Fröbel. Son père était pasteur de cette paroisse. Très tôt orphelin de mère, Fröbel aura une enfance assez négligée, indépendant et rêveur au milieu d'une famille austère. A 10 ans il la quittera pour aller vivre auprès de son bon oncle Hoffmann, et de là, âgé de 15 ans, entrera en apprentissage chez un forestier. Il se passionne alors pour la botanique et la géométrie, et deux ans après, il obtient de rejoindre un de ses frères à l'Université d'Iena. Toujours très indépendant, affichant des costumes excentriques, Fröbel s'essaye à de nombreux emplois en rapport avec sa formation antérieure, puis se découvre une vocation d'architecte.

Un ami le mit en rapport avec le pédagogue Gruner, qui appliquait le système de Pestalozzi. Fröbel est engagé comme instituteur, et accepte ce nouveau poste avec hésitation — quelques jours plus tard (26 août 1805) il écrit à son frère Christophe : « Dès la première leçon il me sembla que je n'avais jamais fait autre chose et que j'étais né pour cela. » Le semestre d'été achevé, il part à pied à Yverdon et vit pendant quinze jours auprès de Pestalozzi.

A l'examen de fin d'année, les élèves de Fröbel obtinrent des succès dont il fut félicité, mais sentant le besoin de compléter son instruction, il rompt son contrat ; le hasard en fait le précepteur des trois fils d'un riche Francfortois, et il obtient d'aller s'installer avec eux à Yverdon où pendant deux années il assimile l'esprit et la méthode pestalozziens. « Le temps que je passai à Yverdon fut dans ma vie une étape décisive », écrira-t-il, bien qu'il ait conscience de ce qu'il appelle, dans l'œuvre de Pestalozzi, « un manque d'unité intérieure ».

Il assure encore un an la fonction de précepteur auprès des mêmes élèves, mais se montre pressé de reprendre ses études universitaires : « Ce qu'il y avait de fragmentaire, de morcelé dans tout ce qui m'entourait, dans l'instruction et l'éducation, m'oppressait au plus haut point. »

En juillet 1811 il se fait immatriculer à l'université de Göttingen (il a alors 30 ans) et son intention est d'étudier l'humanité dans ses manifestations primitives.

En octobre 1812, il est étudiant à l'Université de Berlin ; les désastres de la Campagne de Russie font naître en Allemagne l'espoir de secouer le joug napoléonien ; répondant à l'appel aux armes, Fröbel s'engage dans le fameux corps des chasseurs de Lutzow ; il y fait la connaissance de deux étudiants en théologie, Langenthal et Middendorf, qui deviendront ses disciples et ses collaborateurs lorsqu'il entreprendra son œuvre d'éducation.

A son retour à Berlin, Fröbel reçoit une place d'assistant au musée minéralogique, où il peut à loisir méditer sur les formes des cristaux et les lois qui les régissent. Ainsi se développe lentement la conception qui présidera un jour à la création des Dons du jardin d'enfants : « Je m'efforçais maintenant d'arriver à une démonstration qui me permit d'établir que toutes les autres formes dérivent d'une forme supérieure unique. »

FABLE ÉCRITE PAR PESTALOZZI

Comment les animaux entendent la liberté

Le roi lion demandait un jour aux animaux ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de liberté.

Le bœuf répondit : — Si je n'étais jamais lié au joug, mais toujours à la crèche, ce serait pour moi la liberté la plus enviable.

Le singe. — Je ne me croirai pas libre tant que j'aurai une queue et le corps couvert de poils. Sans ces inconvénients je serais un homme achevé, et par conséquent entièrement libre.

Le cheval de trait. — Quand le domestique m'ôte mon harnais, quand je n'ai plus rien d'étranger sur le corps, je me sens parfaitement libre.

Le cheval de parade. — Quand je suis magnifiquement harnaché, et attelé à un beau carrosse pour une courte promenade, je me trouve plus libre que le noble seigneur qui est derrière moi dans la voiture.

L'âne. — Mener une vie libre, c'est n'avoir jamais sur le dos ni sac ni panier.

Le paresseux. — Si, quand j'ai dévoré toutes les feuilles de ma branche, quelqu'un voulait bien me transporter sur une autre, où j'eusse à portée de ma gueule ces feuilles que j'aime tant, c'est alors que je serais libre.

Le renard. — Je serais libre si je pouvais avoir ma proie sans tant de ruse, de patience et de crainte.

Un homme qui entendit ces explications s'écria : Il n'y a que des animaux qui puissent aspirer à une pareille liberté. Il avait raison : tout désir de cette liberté qui ne convient qu'aux animaux, tue dans l'âme humaine le sentiment pur et noble de la vraie liberté.

« ... il me fallait, dussé-je périr corps et biens comme le pêcheur de baleines, ou renoncer à la pensée d'obtenir le moindre résultat dans ma profession, ou respecter l'ordre indiqué par la nature et le suivre partout où il lui plairait de me conduire...

FRIEDRICH FRÖBEL 1782-1852

Le célèbre pédagogue fut chez Pestalozzi à Yverdon de 1808 à 1810, il y fonda en 1837 la première école enfantine à Blankenburg (Thuringe). Son traité « Die Menschenerziehung » trahit la forte influence de Pestalozzi

Fröbel se sentant mûr pour se consacrer à l'éducation — il est tenté un moment par l'enseignement universitaire, mais se rend compte qu'il est insuffisamment préparé à l'enseignement supérieur scientifique — prend la décision de se consacrer à l'éducation de la jeunesse. Il refuse une chaire de minéralogie à Stockholm, donne sa démission d'assistant au musée minéralogique, et le 13 novembre 1816 fonde l'Institut général allemand d'éducation à Griesheim (qui sera bientôt transféré à Keilhau).

La pédagogie de Fröbel était alors loin d'être une doctrine complète et bien ordonnée. A la méthode Pestalozzi il n'ajoutait guère que des conceptions philosophiques fort contestables.

Toujours préoccupé de l'idée d'unité universelle, à la recherche d'une loi générale du monde physique et du monde moral, Fröbel élabore une cosmologie mystique et symbolique, qui deviendra le fondement original de sa méthode, mais par là même en rend l'esprit difficilement communicable.

C'est ainsi qu'il publie dès 1811 un « Traité du Sphérique », dont il reprend les idées dans « Aphorisme » dix ans plus tard, et où la « loi du sphérique » lui apparaît comme l'émanation divine d'un lien ramenant tout à une même origine, la sphère étant le symbole de l'unité supérieure. Il écrit : « Le sphérique est la manifestation de la diversité dans l'unité et de l'unité dans la diversité... »

Plus tard, quand il fera de la balle le premier don, le premier jouet de l'enfance, il y verra une haute signification philosophique, le mot « Ball » étant, d'après lui, un nom symbolique formé avec les mots : « Bild for All » : image du tout !

« L'aspiration intime vers l'unité et l'harmonie, vers la paix intérieure était si forte en moi, écrira-t-il, qu'elle prenait à mon insu la forme de symboles visibles. »

Mais sans perdre de vue cette mystique de Fröbel, abandonnons ici ses spéculations métaphysiques, pour le suivre dans ses réalisations matérielles :

L'Institut de Keilhau s'était ouvert avec 5 élèves, tous neveux de Fröbel. Middendorf, abandonnant ses études de pasteur, vint bientôt l'y rejoindre ; puis Langenthal, amenant son jeune frère comme élève. Au milieu de fortunes diverses et des plus grandes difficultés matérielles, l'institut s'agrandit peu à peu. Un frère de Fröbel, abandonnant sa fabrique, vendit tout ce qu'il possédait et vint avec sa famille rejoindre l'Institut de Keilhau. Plus tard, Middendorf versera dans la caisse commune l'héritage paternel. En 1826, l'institut compte 56 élèves. C'est l'année où Fröbel publie « L'éducation de l'Homme », œuvre obscure où fulgurent des intuitions sur le psychisme et les besoins de la petite enfance, et fonde une revue : « Les Familles éducatrices ».

Keilhau était une étape, où Fröbel laissa quelques collaborateurs, dont Langenthal qui prit le sort de l'institut en mains, ayant à lutter contre l'opposition du gouvernement ducal, un enseignement novateur étant toujours suspect.

Fröbel fondera successivement un institut à Willisau puis à Burgdorf, en Suisse ; il aura un moment l'idée d'émigrer en Amérique, mais finalement ouvrira à Blankenburg une école à laquelle il donnera le nom de « pépinière d'enfants », puis en 1850 de « jardin d'enfants » (cette école sera transférée ultérieurement à Lielenstein, puis à Marienthal).

La création du jardin d'enfants — dont le terme aura la fortune que l'on sait — marque une nouvelle et dernière étape des conceptions pédagogiques de Fröbel.

Ayant médité la pensée de Comenius et de Rousseau, la nécessité d'une éducation spéciale de la première enfance lui apparaît comme la base absolue de tout enseignement. Enthousiasmé de posséder enfin la vérité d'où doivent sortir une humanité nouvelle et un monde nouveau, il travaille sans relâche à l'élaboration de cette pédagogie.

« Un jour, il vit en se promenant des enfants jouer à la balle, ce fut un trait de lumière : la balle, dont la forme sphérique est le symbole de l'unité, devait être pour l'enfant le premier jouet. De la balle, l'enfant passerait au cube, premier symbole de la diversité dans l'unité, puis à la poupée, symbole de la vie... » (Guillaume, « Dict. de pédagogie », Hachette, 1911).

C'est la première forme des « dons » auxquels Fröbel ajoute des « occupations » soit de son invention, soit empruntées à la tradition pour leur intérêt pédagogique, et des « jeux » accompagnés de chants appropriés.

A la même époque paraît le livre le plus populaire de Fröbel : « Mutter und Koselieder » — les Chants de la Mère — ouvrage charmant, recueil de chants, de causeries et de jeux, qui indique à la mère comment diriger l'éducation de l'enfant dès le berceau, puis sur ses genoux. Elle commence par laisser le nourrisson s'occuper de lui-même en jouant avec ses membres, puis elle l'ouvre bientôt à son entourage immédiat, et le conduit enfin au dehors, lui montrant la nature et les hommes en activité. Outre divers écrits de moindre importance, Fröbel publiera de 1837 à 1840 la revue « Venez, vivons pour nos Enfants », dans laquelle il exposera sa méthode.

DOCUMENT

FABLES

L'expérience d'un fou

Sur les bords d'un ruisseau, on voyait des peupliers superbes et des chênes languissants. Jean-Pierre en conclut que le peuplier est une excellente espèce de bois et le chêne une très mauvaise.

Je connais des maîtres qui jugent leurs écoliers, des ecclésiastiques qui jugent leurs ouailles, des magistrats qui jugent leurs administrés, quant à ce dont ils sont capables, avec autant de bon sens que Jean-Pierre jugeait les mérites du chêne et du peuplier.

La limite de l'égalité

Un nain disait à un géant : J'ai les mêmes droits que toi. — C'est vrai, mon ami, répondit le géant ; cependant tu ne pourrais pas marcher dans mes souliers.

Peu à peu, ses procédés attirèrent l'attention des pédagogues en renom, qui, sans toujours y souscrire entièrement, furent toujours séduits par la conviction avec laquelle il appliquait sa méthode ; mais c'est surtout aux femmes que s'adressera l'apôtre de l'éducation de la première enfance pour assurer la diffusion de son enseignement. La plus célèbre de ses disciples et la continuatrice de son œuvre sera la baronne de Marenholtz, qui nous a laissé ce récit de sa première entrevue avec Fröbel :

« Au mois de mai 1849, à mon arrivée aux bains de Liebenstein, mon hôtelière me dit qu'un homme s'était établi dans une petite ferme où il jouait et gambadait avec une colonie d'enfants qui l'appelaient le jouet naturel. Quelques jours après je le rencontrai, de haute taille, maigre, avec de grands cheveux gris ; il conduisait un groupe d'enfants du village, âgés de 3 à 5 ans, la plupart pieds nus et pauvrement vêtus ; il allait les faire chanter et jouer. Sa démarche simple, pendant que les enfants jouaient sous sa surveillance attentive, nous attendrit jusqu'aux larmes et je dis à mon compagnon : cet homme est appelé jouet naturel, peut-être est-il une de ces personnes qui, ridiculisées et maltraitées par leurs contemporains, ont ensuite des monuments élevés par les générations suivantes. Alors m'adressant à lui : « Vous vous intéressez à l'éducation du peuple ? » — « Oui, me répondit-il, fixant ses yeux doux sur moi ; à moins d'élever les enfants, notre idéal ne peut se réaliser. » Le maître d'école de village qui nous parla ainsi était Frédéric Fröbel, au milieu de son école de récréation qui l'année suivante, en 1850, reçut le nom de « jardin d'enfants ». (Mme von Marenholtz. Rapporté par Séguin, « Rapports et Mémoires ».)

Fröbel mourut le 21 juin 1852 à Marienthal, entouré de la vénération de ses disciples et de ses élèves, mais en proie à la suspicion et à l'hostilité du gouvernement. Peu de temps avant, il avait été acclamé à la séance plénière du Congrès des instituteurs allemands de Gotha. C'était la consécration de sa méthode qui devait se répandre dans le monde entier, grâce au zèle de Mme de Marentholtz. Et la plupart des pays — la France exceptée — se mirent à étudier et à vulgariser la Méthode Fröbel. Un rapport daté de 1909 du « Board of Education », d'Angleterre, concernant 18 pays, constatait que « lorsqu'il s'agit de programmes, on trouve partout des allusions au matériel et aux procédés Fröbel complétés et adaptés selon les circonstances locales et le génie de chaque race », et concluait : « Il est bien entendu que Fröbel a laissé un exemple à suivre, et non un credo à répéter ou des procédés à imiter servilement. » Une grande idée était entrée dans l'éducation grâce à Fröbel : la pensée se développe rapidement d'elle-même en constatant les rapports entre les choses et en découvrant nos moyens d'action sur les choses et les créatures.

En France, où une solide tradition d'éducation maternelle était déjà établie dans les salles d'asiles (voir chapitre « L'Ecole maternelle française »), Fröbel n'eut qu'une audience limitée. L'Association pour l'étude et la propagation des meilleures méthodes d'enseignement dans les écoles et dans les salles d'asile prit un temps le nom de Société Fröbel, mais dès 1882, elle se transformait en « Société des écoles enfantines ».

« Les expériences faites à Paris ont contribué à vulgariser en France le matériel Fröbel, mais non les principes directeurs de la méthode, malgré leur extrême importance. Les Dons Fröbel furent inscrits au catalogue du matériel scolaire et l'on en usa médiocrement. Les occupations et les travaux manuels enfantins, insuffisamment et trop rarement variés, figurèrent aux horaires » (M. S. Brès, inspectrice générale des écoles maternelles, 1909). Ce n'était qu'un simulacre. Fröbel, en effet, n'avait-il pas écrit : « Si mon matériel d'enseignement possède quelque efficacité, il ne le doit pas à son apparence extérieure, qui n'a rien de saillant et n'offre aucune nouveauté ; il le doit uniquement à la façon dont je m'en sers, c'est-à-dire à ma méthode et à la loi philosophique sur laquelle elle est fondée. La raison d'être de mon système d'éducation est tout entière dans cette loi ; selon qu'on la rejette ou qu'on l'admet, le système tombe ou subsiste avec elle — tout le reste n'est qu'un matériel sans aucune valeur propre. »

Peinture à l'huile de F. X. Ramos appartenant à l'Académie de San Fernando à Zurich

JOH. HEINRICH PESTALOZZI

Ce portrait qui passe pour un des chefs-d'œuvre du peintre espagnol fut probablement exécuté au moment où Godoy, prince de la paix, prit avec enthousiasme le parti de Pestalozzi. Un portrait de Pestalozzi par Schröner appartenant à Godoy pourrait avoir servi de modèle à Ramos.

Peinture à l'huile appartenant au Pestalozzianum à Zurich

ANNA PESTALOZZI-SCHULTESS
1738-1815

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres pédagogiques les plus marquantes de Fröbel sont, dans l'ordre où elles s'adressent à l'enfance :

Mutter und Koselieder (Les Chants de la Mère) paru en 1843, interprété en français en 1862 par la baronne de Cromburgghe sous le titre « Vivons pour nos enfants », les causeries de la mère (Hachette).

L'Education de l'Homme (traduit par la baronne de Cromburgghe, Claasen éditeur, Bruxelles 1881).

La revue **Venez, vivons pour nos enfants**, éditée de 1837 à 1840, dans laquelle a paru la description des dons et occupations.

» J'ai posé le principe qui la (la science pédagogique) domine, le jour où j'ai reconnu dans l'intuition la base absolue de toute connaissance... »

Les œuvres les plus importantes de vulgarisation française de l'œuvre de Fröbel sont :

Méthode Fröbel, dons et occupations à l'usage des mères de famille, des salles d'asile et écoles primaires par HERMAN GOLDAMMER, avec une introduction de Mme la baronne de Marenholtz-Bulow — ouvrage traduit de la 3e édition allemande par LOUIS FOURNIER, 1877, éditions Sandoz et Fischbacher, Paris.

Manuel pratique des Jardins d'enfants de F. Fröbel, à l'usage des instituteurs, institutrices et mères de famille, composé sur les documents allemands par F. JACOBS, avec une introduction de Mme la baronne de Marenholtz, Paris, 1880, Fischbacher, éditeur.

DELON (seul continuateur en France d'un **Cours sur la méthode classique fröbelienne** » après la transformation de la Société Fröbel), 1891, méthode intuitive (exercices et travaux pour les enfants).

GAL, **Fröbel et les Jardins d'enfants** (collection Grands éducateurs).

JULES MICHELET, **L'Evangile de Fröbel**, extraits de **Nos Fils**, publication de l'Union fröbelienne de France.

MÉTHODE... de l'intuition

Mlle Françoise Waridel,
maîtresse d'application au CESSNOV.

Il est intéressant de mettre en parallèle un écrit de 1812 et un autre de 1974 pour constater combien, par des mots différents, la méthode de Pestalozzi est semblable aux recommandations des méthodologues actuels.

Extrait de
Esprit de la Méthode d'Education,
par Marc-Antoine Jullien, 1812.

« *D'un côté, la méthode consacre comme principe, et reconnaît comme première source de l'instruction, cette* intuition *primitive, ou cette faculté de conception, claire et distincte, résultat immédiat de l'intelligence, considérée dans sa force créatrice ; de l'autre, elle reconnaît et emploie aussi une seconde sorte d'*intuition, *pour ainsi dire,* physique, *résultat de la perception des sens, qui sert de moyen de communication entre le sentiment intime et intérieur de l'homme et ses sensations extérieures. Nous allons considérer l'*intuition, *non plus comme* base fondamentale *de l'éducation donnée par la méthode, mais comme* moyen essentiel d'exécution, *applicable, dans l'enseignement, à toutes les branches des sciences.*

Les éléments des connaissances sont rendus, en quelque sorte, visibles, palpables et accessibles à tous les sens des élèves, par le mode qui est suivi pour l'enseignement. Ils sont placés indirectement sous leurs yeux et dans leurs mains, de manière à leur fournir les moyens de créer eux-mêmes les sciences qu'ils doivent étudier. Celles-ci, devenues alors les produits de leur intelligence, s'identifient à leurs perceptions immédiates, à leur manière d'être et de sentir, au lieu d'être transplantées dans leurs esprits, comme des productions étrangères qui ne trouvent souvent, par les autres méthodes d'éducation et d'instruction, qu'au terrain peu disposé à les recevoir et à les faire fructifier. »

Extrait de
Méthodologie générale de l'Enseignement primaire,
de J. Dell, 1974. Editions Plantyn S.A., Anvers.

« Etymologiquement, l'intuition (in, dans et tueri, contempler) est la connaissance directe, immédiate de la vérité, sans le recours au raisonnement.

Pédagogiquement, l'intuition ne conserve de ce concept philosophique que l'acceptation plus restreinte de contact direct. **L'intuition sera donc le contact direct avec les choses, les êtres et les événements, soit sous formes d'actes moteurs (contacts manuels et gestuels) soit par l'entremise des sens (contacts sensoriels) et plus particulièrement de la vue.** En fait, l'intuition pédagogique ne transcende pas la connaissance, toujours liée au raisonnement, mais constitue plutôt pour celle-ci un support et un tremplin. En effet, grâce aux « béquilles » de l'intuition, l'enfant parcourra les indispensables étapes nécessaires à la maîtrise de l'abstrait et du général.

Justification psychologique de son emploi à l'école primaire.

Jusqu'à la fin de la 1re année primaire au moins, l'enfant est doté d'une pensée dite intuitive. Il n'est capable d'intérioriser, de se représenter qu'un seul rapport entre les choses. Il ne peut centrer son attention que sur une seule relation qu'il perçoit ou sur une seule image d'une action qu'il fait ou qu'il a vu faire. La structure de sa pensée égocentrique et syncrétique oblige le sujet à opérer sur les choses elles-mêmes, à régler ses mouvements d'après les données perceptives et à constater après coup les effets de ses essais...

... Depuis la 2e année jusqu'à la 5e année au moins, l'enfant dispose d'une pensée opérationnelle concrète. A cet âge, il devient capable d'opérations logiques. Mais il ne peut encore les rendre valides par le seul recours à de simples propositions verbales. Il lui faut encore faire appel au concret, sinon en manipulant et en touchant, tout au moins en regardant... »

Apprendre...

Le premier souci des parents, des enseignants et des responsables de l'école est de procurer aux enfants un outil intellectuel. Bien avant 1800 déjà et maintenant encore, de nombreux pédagogues ont exprimé leurs idées à ce sujet. Cependant, il revient à Pestalozzi d'avoir essayé de faire passer la théorie dans la réalité d'une classe.

Extrait de
Esprit de la Méthode d'Education de Pestalozzi.
par Marc-Antoine Jullien, 1812.

« *L'élève de la méthode n'est point passif, ni automate, ni même disciple ; il est acteur et inventeur ; il s'occupe, s'amuse, s'intéresse et s'instruit. On aide et on dirige son esprit ; mais son esprit agit librement, fait usage de ses forces, les développe et crée.*

Ainsi, le mode d'instruction ne procure pas seulement l'acquisition des connaissances, mais encore le perfectionnement progressif de l'instrument avec lequel on s'instruit. Le développement de l'esprit *marche toujours d'un pas égal avec* l'instruction. *On élargit et on affermit la base de l'enseignement ; on éveille et on excite l'intelligence et l'imagination, qui deviennent actives et créatrices ; on exerce et on fortifie le jugement ; on fait acquérir et retenir les connaissances, suivant le judicieux précepte de Condillac, par l'entendement plutôt que par la mémoire. On applique aussi ce principe lumineux de Bacon :* « Nul ne possède réellement et à fond que les connaissances qu'il a, pour ainsi dire, créées lui-même. » *Tel est le but et tels sont les effets de l'application bien entendue et généralisée du principe fondamental de* l'intuition. »

Extrait de
Psycho-Pédagogie pratique,
de Torraile/Villars/Ehrhard. 1973. Editions Librairie Istra-Paris.

« Apprendre à apprendre » ne saurait cependant dispenser de « **bien apprendre** » ; entendons par là que les acquisitions doivent être solides et durables. Ne seront-elles pas bien souvent le seul bagage qu'on portera avec soi toute sa vie ? C'est la raison pour laquelle ces acquisitions doivent aussi être utilisables à tout moment, mobilisables en quelque sorte dès que s'en fait sentir la nécessité. Elles sont faites pour faciliter la vie, pour la rendre possible dans le monde moderne, dur et exigeant. Elles doivent donc être suffisamment assimilées pour passer sans difficulté du plan de la connaissance au domaine de l'action. On comprendra dès lors qu'il ne suffit pas de répéter et de retenir pour parvenir à un tel type de connaissance : il faut encore **comprendre et apprendre à utiliser.** »

DE L'HISTOIRE NATURELLE

Extrait de
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,
par Dan. Alex. Chavannes, Vevey. Imprimerie Loertscher. 1805.

Les principes de la méthode exigeant que l'enseignement de l'histoire naturelle soit essentiellement pratique, et les moyens de l'institut ne lui ayant pas permis encore de former des collections suffisantes pour entreprendre des démonstrations suivies, je ne puis guère parler ici que de ce que l'on se propose de faire. Je peux cependant annoncer qu'une grande partie des préparatifs sont terminés et que l'on va commencer deux cours élémentaires, l'un de botanique, l'autre de minéralogie.

M. Tobler s'occupe en ce moment de celui de botanique ; son but est d'amener ses élèves à connaître d'une manière claire et précise les caractères principaux qui distinguent les diverses familles des plantes indigènes, et surtout de leur inspirer de bonne heure le goût d'une étude si propre à les attacher et à leur ouvrir pour la suite une source inépuisable de jouissances pures et toujours nouvelles. Il commencera par une description exacte de la forme de toutes les parties des plantes, ce qui comprendra :

1. Les feuilles, dont on considérera : a) les contours ; b) les segments ; c) les bords ; d) les pointes ; e) les surfaces ; f) la distribution des parties respectives ; g) l'endroit d'où elles partent, ou la manière dont elles tiennent à la plante h) la direction.

2. Le tronc : a) sa position : b) sa direction ; c) son écorce ; d) sa figure.

« *Plan d'études pour l'enseignement primaire de Suisse romande* » (extraits).

CIRCE. 1972.

SCIENCES

Dès la 4e année, l'enseignement des sciences a pour buts :

— de permettre à l'enfant :
  d'affiner sa perception du concret.
  de découvrir la complexité des êtres et des choses ;
  d'établir des rapports et d'énoncer des lois simples à partir de ses observations et de ses expériences ;
— de développer sa curiosité et son esprit d'invention, sa sensibilité et son pouvoir d'émerveillement face à la vie et à partir de l'observation, de la manipulation et de l'expérimentation ;
— de lui faire acquérir pratiquement quelques notions essentielles de biologie, de physique et de technologie ;
— de lui procurer une méthode de travail qui l'habitue à conduire de manière rigoureuse et systématique toute observation, toute expérimentation et à exprimer de façon précise et correcte l'analyse puis la synthèse des résultats obtenus.
— L'enseignement des sciences est fondé sur l'observation directe et concrète, sur la manipulation et l'expérimentation.

3. Les branches et les rameaux.
4. Les racines.
5. Les fleurs.

Ces divers caractères seront offerts à l'enfant dans une suite de tableaux, et ils deviendront le fondement de rubriques au moyen desquelles l'enfant apprendra à classer et à distribuer les différentes plantes à mesure qu'elles s'offriront à lui. Dès que la saison le permettra, les heures de récréation seront consacrées à des promenades champêtres, et les enfants seront exercés à préparer et à conserver les objets qu'ils auront recueillis et classés.

M. Tobler ne se bornera pas ici à une description sèche des formes extérieures, il entrera sur les substances des plantes et leurs propriétés dans tous les détails qui pourront convenir à l'âge et à la portée des élèves.

Le cours de minéralogie sera traité d'une manière analogue. Le voisinage d'une rivière qui descend des hautes Alpes a fourni les moyens de rassembler à Berthoud une assez grande quantité de pierres dont on a formé un noyau qui pourra s'augmenter pour peu que les circonstances deviennent favorables.

DE LA GÉOGRAPHIE

Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi.
par Dan. Alex. Chavannes, Vevey. Imprimerie Loertscher. 1805.

L'enseignement de la géographie, tel qu'il est pratiqué dans l'institut, est le résultat des essais de M. Tobler. Il est divisé en plusieurs cours dont la marche est analogue à celle de la méthode, *c'est-à-dire s'élève progressivement du simple au composé.*

Dans le premier cours, on fait observer à l'enfant les mers, les golphes, les montagnes et les fleuves des deux mondes. Dans le deuxième cours, on lui montre la division des grandes parties de la terre en pays et celle des pays en provinces. Ces diverses connaissances lui sont données au moyen de cartes et de tableaux. Les cartes *présentent les contours des divers continents, les chaînes de montagnes, le cours des fleuves, les états ou pays et les villes principales. On n'y voit aucun nom, mais seulement des numéros et des signes qui déterminent la nature des objets auxquels ces numéros se rapportent. Le but de cette absence de noms est d'obliger l'enfant à retenir, non pas seulement le mot, mais la chose, et à lier étroitement au rappel du nom (qu'on a soin de lui apprendre en lui montrant le numéro auquel il correspond) celui de la situation de l'objet* [1].

Les tableaux *sont formés de colonnes subdivisées en cases. Chaque pays a ses colonnes et ses cases particulières, sur lesquelles les noms de ses provinces et de ses villes principales sont écrits et numérotés, de telle manière que l'enfant peut embrasser d'un coup d'œil toutes les divisions politiques de chaque état.*

Dans le troisième cours, on ramène l'enfant à la description physique. On lui fait observer la direction des diverses chaînes de montagnes ; la liaison de ces dernières avec les fleuves qui y prennent leur source et qui serpentent dans les vallées qu'elles forment ; les particularités principales qu'offrent ces régions élevées, telles que mines, glaciers, etc.

[1] S'agit-il, par exemple, du Guadalquivir, l'enfant voit que c'est le premier grand fleuve du deuxième pays de la deuxième partie de l'ancien continent ou de l'Espagne en Europe. Un signe particulier aux fleuves lui apprend que le Guadalquivir coule des montagnes de Ségura ; d'autres numéros lui montrent, enfin, que ce fleuve traverse la septième province ou l'Andalousie et va se jeter dans l'océan Atlantique.

— Cet enseignement s'efforce de respecter les deux temps suivants : le « quoi », le « où » et le « quand » ; le « comment » et, lorsqu'il peut être dégagé, le « pourquoi » (la cause). Ainsi, l'induction suit logiquement l'observation, la manipulation et l'expérimentation tout en leur demeurant étroitement liée.

— Les objets sont pris dans le milieu immédiat de l'enfant, en fonction des conditions locales et saisonnières.

— Les plantes et les animaux sont, si possible, étudiés dans leur milieu, c'est-à-dire qu'au moins lors de la première approche qu'ils en font, les élèves observent les éléments dans leur cadre naturel.

— La découverte initiale doit se faire librement par l'enfant ; l'étude se poursuit sous la direction du maître.

« Plan d'études pour l'enseignement primaire de Suisse romande. » 1972. (extraits).

CONNAISSANCE DE L'ENVIRONNEMENT

La connaissance de l'environnement s'appuie sur un ensemble d'activités intéressant les premières années de la scolarité primaire.

Partant d'une approche globale du milieu dans lequel vit l'enfant, ces activités de recherche et d'observation, l'expérimentation et d'induction débouchent, en 4e année, sur une étude de la région dans ses composantes géographique, historique et scientifique.

— La connaissance de l'environnement aide l'enfant :

à se situer dans son milieu ;
à le comprendre et à le respecter ;
à en découvrir les beautés et à s'y attacher ;
à s'y intégrer par l'établissement de rapports humains fondés sur la coopération et la solidarité ;
à poursuivre ainsi le processus d'enracinement amorcé dans la famille, enracinement créateur d'un sentiment de sécurité.

— Elle lui permet aussi de prendre conscience :
des dimensions spatiale et temporelle de son environnement ;
de l'interdépendance et de la complexité des phénomènes ;
de l'action de l'homme sur son milieu et, réciproquement, de l'influence de ce milieu sur l'homme.

A ce propos, l'école a le devoir de faire sentir à l'enfant que les hommes sont solidaires et que, notamment face aux dangers nouveaux qui menacent l'humanité (atteinte aux lois de la nature, diminution des terres cultivables et des ressources énergétiques, pollutions de tous ordres), la responsabilité de tous est engagée. Elle doit donc lui apprendre à subordonner son comportement personnel à l'intérêt général.

Dans le quatrième cours, on entre dans quelques détails sur la population, les ressources et les besoins des divers Etats. Pour cela on emploie de nouveaux tableaux qui mettent sous les yeux de l'enfant, le nombre des mille carrés et celui des habitants d'un pays, les objets de consommation dont ce pays peut exporter une plus ou moins grande partie, ceux dont il manque et pour lesquels il est obligé de recourir à d'autres, les lieux dans lesquels il doit naturellement verser son excédent et ceux chez lesquels il doit chercher à remplir son déficit, etc.

Enfin, dans un cinquième cours, on exerce l'enfant à s'orienter, à se faire une juste idée de la position du lieu dans lequel il se trouve, ou bien dans lequel il est supposé se trouver. On lui demande : si je suis placé en tel endroit et que je tire une ligne vers le midi, quels pays, quelles montagnes, quels fleuves traversera-t-elle, qu'aurai-je au nord, au couchant, à l'orient [2] *?*

En faisant connaître ainsi à l'enfant le globe qu'il habite, on ne cherche pas seulement à parler à son esprit, on s'attache encore à parler à son cœur, en dirigeant son attention sur la grande harmonie qui règne dans l'univers, en lui montrant comment l'ordinateur suprême *a tout disposé pour le plus grand bien de ses créatures. C'est là, en particulier, ce qu'il voit bien clairement en suivant les diverses chaînes de montagnes qui couvrent la surface du globe, en observant la correspondance admirable qu'elles ont entre elles, en s'assurant par là, que c'est principalement à cet arrangement que tient la fertilité de la terre, toujours alimentée par les sources et les fleuves que les montagnes dirigent partout où il est nécessaire. Cette observation doit frapper un enfant suisse bien plus fortement encore que tout autre. Placé au pied de ces réservoirs intarissables, de ces glaciers dans le sein desquels se forment la plus grande partie des fleuves qui vont fertiliser l'Europe, il se trouve, pour ainsi dire, dans le centre du laboratoire de la nature. Quel parti un instituteur ne peut-il pas tirer d'une telle position pour donner à ses élèves une haute idée de l'importance d'un pays qui est d'une aussi grande utilité, et leur fournir par là même un nouveau motif à l'amour de la patrie !...*

» C'est par l'exemple bien plus que par les préceptes que doit se faire l'éducation. »

» Plus nous employons d'organes des sens à rechercher la nature ou les qualités d'un objet, plus la connaissance que nous avons de cet objet est exacte...

[2] Ces divers cours de géographie physique et politique, seront suivis d'une seconde partie consacrée à la géographie mathématique, et qui initiera l'enfant dans la connaissance de la sphère.

— Elle contribue enfin :

à l'habituer à voir, à observer et à réfléchir ;
à éveiller et à entretenir sa curiosité et son pouvoir d'émerveillement ;
à faire naître et à développer en lui le goût de la recherche et de l'étude ; à lui montrer, pour cela, l'utilité d'une méthode de travail ;
à lui apprendre à exprimer d'une manière précise et correcte ce qu'il a observé, analysé, synthétisé.

Cette connaissance de l'environnement implique :

— Une approche globale des faits, de manière à mettre progressivement en évidence le principe d'interdisciplinarité, la géographie, l'histoire et les sciences apportant conjointement leur éclairage.
— L'exploitation des intérêts de l'enfant et l'emploi d'une méthode à base d'enquêtes et de recherches où puissent s'harmoniser travail personnel, travail de groupe et travail collectif.
— L'étude du document concret, l'observation directe et objective de la réalité en place, une expérimentation élémentaire.
— Le recours à la comparaison, au jugement, au raisonnement et non à la seule mémorisation.
— L'usage de différents moyens d'exprimer d'une manière précise ce qui a été étudié : langage oral et écrit, croquis, schémas, plans, dessins, photographies. (Parmi ces moyens d'expression, les croquis servent d'aide-mémoire en cours d'observation ; les dessins, plus élaborés, peuvent être utilisés comme résumés du travail d'observation ou comme documents à classer.)

GÉOGRAPHIE

Dès la 4e année, l'enseignement de la géographie a pour buts :

— de donner progressivement à l'enfant une connaissance aussi précise que possible de sa région, de son pays et du monde ;
— de lui permettre de situer dans l'espace les événements qui parviennent chaque jour plus nombreux à sa connaissance ;
— de l'intéresser affectivement au mode d'existence, aux conditions de vie d'autres communautés que la sienne et, par là, de contribuer à une compréhension toujours meilleure entre les peuples ;
— de lui donner le pouvoir de s'orienter dans le terrain ;
— de lui fournir les éléments de terminologie et de notation symbolique qui lui permettent d'utiliser les différents modes de représentation conventionnelle ;
— de lui faire acquérir une méthode de travail qui facilite l'étude de n'importe quelle région de la terre.

Les objectifs indiqués ci-dessus sont atteints :

— par l'observation directe et active des lieux et des phénomènes ;
— par l'observation indirecte (quand l'observation directe n'est plus possible) de documents photographiques ou cartographiques caractéristiques, par exemple ;
— par la constatation que chaque élément géographique peut se subdiviser mais s'inscrit aussi dans un contexte plus général (la localité dans la région, par exemple) ;
— par la mise en évidence de l'interdépendance des différents faits géographiques (l'hydrographie et le climat, par exemple).

DE L'HISTOIRE

Extrait de
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,
par Dan. Alex. Chavannes. Edité à Vevey en 1805.

L'étude de l'histoire doit suivre naturellement celle de la géographie. Aussi, après avoir donné aux élèves une idée de l'état actuel des divers peuples du monde, on en vient à les entretenir de ce qu'ils ont été jadis. Ici on se borne à leur imprimer à l'aide de l'intuition les principales époques, celles qui marquent les changements les plus importants arrivés à la race humaine, et on les arrête surtout à l'histoire de la patrie. A l'étude de l'histoire des peuples on réunit les traits les plus marquants de la vie des hommes dont les noms ont mérité de passer à la postérité et dont les vertus ou les vices peuvent fournir les leçons les plus frappantes et les plus utiles.

Gravure de C. G. Eichler d'après L. Vogel, tirée de l'ouvrage : « Die Schulmeisterschule », Zurich 1807, par K. A. Zeller

« Plan d'études pour l'enseignement primaire de la Suisse romande » (extraits).

CIRCE. 1972.

HISTOIRE. 4e année.

Dès la 4e année, l'enseignement de l'histoire a pour buts :

— de stimuler chez l'enfant le désir de connaître la vie des hommes d'autrefois ;
— de lui apprendre à distinguer, dans la mesure du possible, entre les besoins constants et vitaux de l'homme et les modes passagères ;
— de faire comprendre à l'enfant que le groupe auquel il appartient est un maillon de l'histoire ;
— de l'amener à respecter et à aimer les efforts de l'homme pour se dépasser et améliorer sa condition ;
— de lui faire acquérir une méthode de travail lui permettant :
d'analyser de manière simple différents documents historiques ;
d'établir une chronologie relative fondée sur les rapports d'entériorité, de contemporanéité et de postériorité ; de s'exprimer à ce sujet de manière personnelle, orale et par écrit.

Les objectifs indiqués ci-dessus sont atteints :

— par la mise en contact de l'enfant avec des documents authentiques (ou, à défaut, avec leurs fac-similés) puisés dans le milieu et caractéristiques de ce milieu ;
— par l'exercice méthodique de ses facultés d'observation, de comparaison et de raisonnement sur la réalité historique, c'est-à-dire sur les documents présents ;
— par la mise en scène dynamique des personnages qu'évoquent ces documents ;
— par une synthèse restituant partiellement la vie à une époque donnée, synthèse qui parle à l'imagination.

Extrait de
Psycho-Pédagogie,
de Torraile/Villars/Erhard. Ed Librairie Istra. Paris. 1973.

Quelle histoire faut-il enseigner ?

L'histoire, science de l'homme, ainsi que la définissent les historiens modernes, ne saurait être négligée. Il importe de montrer à l'enfant que l'histoire n'est pas seulement l'œuvre des grands hommes dont on lui donne des exemples significatifs, mais qu'elle est faite de la vie de tous, qu'elle est liée aux conditions de vie des humbles. Il importe de lui rendre sensibles les notions abstraites d'évolution continue, de durée historique, de progrès, de rétablir dans leurs proportions véritables les faits passés, et de montrer combien nos ancêtres sont à la fois très éloignés de nous et très proches. Ainsi cette volonté de synthèse, caractéristique de l'histoire telle que la font aujourd'hui les historiens, permettra-t-elle de concilier les exigences toujours valables de l'enseignement et de l'éducation à l'école élémentaire avec les nécessités nouvelles de la connaissance de l'histoire.

Françoise Waridel.

LES EXERCICES PHYSIQUES CHEZ PESTALOZZI

Louis Burgener, professeur, Berne

Après une étude attentive de ces sources et des témoignages contemporains, nous allons esquisser rapidement le rôle des exercices physiques chez Pestalozzi, un des aspects originaux de sa méthode. Ceux qui désireraient une information plus complète consulteront **L'Education corporelle selon Rousseau et Pestalozzi**, étude parue à la Librairie philosophique Vrin, à Paris, en 1973.

La pratique des exercices corporels

Au Neuhof, près de Brougg (1773-1780), puis à Stans (1799), Pestalozzi a éduqué des enfants pauvres, souvent orphelins, auxquels on ne pouvait accorder que quelques jeux de délassement. Mais à Berthoud (1800-1803), tant pour les enfants pauvres que pour les jeunes artistocrates, deux à trois heures par jour sont accordées aux jeux libres, récréation physique en compagnie des maîtres. En été, on se baigne dans la rivière et souvent des randonnées et des études du milieu remplacent l'enseignement en salle. Les inspecteurs signalent en particulier la voltige, les jeux de balle, la natation, la marche et le chant (1).

De 1805 à 1825, l'institut, installé au château d'Yverdon, près du lac de Neuchâtel, compte en moyenne plus de cent élèves, vingt maîtres et auxiliaires, et deux douzaines d'adultes étudiant la méthode.

Comme les épidémies causent encore des ravages en ville, l'hygiène méticuleuse, la nourriture abondante et simple, l'alternance des études et des activités pratiques facilitent la vie quotidienne. Deux heures par jour sont réservées aux jeux et « sports » sans entraînement ni compétitions systématiques. Tandis que les petits jouent aux billes, aux petits chevaux, aux châtaignes et aux métiers, les garçons s'adonnent à la balle, au jeu de barres, pratiquent le tir à l'arc, les échasses, les sauts à la perche, puis, au gré des saisons, la nage, l'aviron, la pêche, la luge, le patinage et la marche. Souvent le travail en classe est remplacé par des excursions et des études du milieu. C'est ainsi que l'on parcourt les environs, le Jura, la région des lacs ; durant les vacances d'été, des randonnées de plusieurs semaines mènent les groupes dans les Alpes et au-delà (2).

Depuis 1758 existent en Suisse des corps de cadets où les garçons des bourgeois apprennent, plusieurs heures par semaine, le métier des armes, la vie en commun et l'instruction civique. L'institut, fréquenté par des enfants aisés payant leur pension, organise son propre corps de cadets. Dès l'âge de dix ans, les élèves ont un fusil et un équipement simple. Les exercices hebdomadaires sont commandés par un maître et les élèves aînés, élus officiers par leurs condisciples. Les parents et connaissances assistent volontiers à l'inspection annuelle, dirigée par un officier de l'Etat de Vaud et qui comporte le maniement des armes, les formations de combat, le service en campagne et les manœuvres simples. Les meilleurs tireurs sur cible reçoivent des prix, par exemple des agneaux à élever. Cette activité patriotique ne nuit en rien aux buts humanitaires et cosmopolites de l'éducation générale. Rousseau enfant n'avait-il pas participé lui-même à des exercices prémilitaires à Genève (3) ? Par contre, les travaux manuels éducatifs avaient moins d'importance à Yverdon, car les élèves, de classes aisées, étaient destinés à des professions dirigeantes.

Qui a conçu la gymnastique élémentaire ?

Dans la revue de l'institut paraît, en juin-juillet 1807, un mémoire signé de Pestalozzi : « De l'éducation corporelle : introduction à l'essai d'une gymnastique élémentaire, en une série d'exercices physiques. » En réalité, la première partie est de Pestalozzi lui-même, la seconde de J. Niederer, son collaborateur, la dernière d'un maître inconnu de l'établissement.

« La nature conçoit l'enfant comme un tout indivisible, comme une unité organique essentielle, munie de multiples talents du cœur, de l'esprit et du corps. Elle exige qu'aucun de ces talents ne soit négligé. Quant la nature agit et qu'elle dirige l'enfant pur et fidèle, elle développe aussi les dons du cœur, de l'esprit et du corps en une unité harmonieuse. Non seulement l'évolution d'une partie est intimement liée à celle d'une autre, mais la nature développe chacun des talents à l'aide des autres. L'épanouissement du cœur devient lui-même un moyen de développer l'esprit, celui de l'esprit influence celui du corps, et vice-versa » (4).

Peinture à l'huile de D. Sulzer, propriété privée

HERMANN KRÜSI
1775-1844

Premier collaborateur de Pestalozzi, amena en 1800 des enfants pauvres du canton d'Appenzell au château de Berthoud, et resta dans l'institut de Pestalozzi comme maître jusqu'à sa rupture avec Niederer en 1817. Fut plus tard directeur du séminaire de Trogen, publia de nombreux écrits pédagogiques.

La gravure de la page précédente représente

KARL AUGUST ZELLER
1774-1840

Wurtembourgeois, vint à Berthoud en 1803, partisan enthousiaste de Pestalozzi, fit à Zurich de 1806 à 1808 des cours de pédagogie — la gravure le montre au milieu de ses élèves, un rouleau à la main. Il exerça plus tard les fonctions de conseiller scolaire à Königsberg. Son frère Christian Heinrich (1778-1860) fonda l'institut connu de Beuggen, visité en 1862 par Pestalozzi qui eut ainsi la joie de voir ses idées réalisées de son vivant.

DOCUMENT

SOINS PHYSIQUES

Extrait de :
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,

par Dan. Alex. Chavannes,
édité à Vevey en 1805.

Les élèves ont chacun leur lit. Dans chaque chambre couche un instituteur au moins. Ces chambres sont propres et aérées avec soin. Au moment du lever tous descendent au rez-de-chaussée où ils se lavent les mains et le visage. Ils ont chacun leur linge et leur éponge qu'ils déposent dans une chambre basse où les attendent des femmes qui les peignent. De là ils passent dans une autre pièce où ils trouvent des souliers de rechange qu'ils doivent substituer à ceux qu'ils ont portés la veille. Toutes les pièces de leur habillement sont numérotées. Chaque élève a son armoire qu'il doit maintenir en bon ordre. Désormais les habits devront être uniformes, et on a consulté dans le choix de la matière et de la coupe la plus grande économie réunie à la propreté.

La nourriture est abondante et saine. Au déjeuner une bonne soupe ; au dîner du potage, du bouilli ou du rôti, des légumes ; au goûter du pain avec du fruit ou du lait ; au souper potage et légumes, et de temps en temps rôti et salade. Les élèves sont distribués par tablées à chacune desquelles président les instituteurs. Le repas commence et finit par une prière simple et qui rappelle en peu de mots aux enfants ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parents et à leurs maîtres.

Un médecin habile visite régulièrement l'institut chaque semaine et plus souvent si quelque cas extraordinaire l'exige. Il est rare qu'il s'en présente de pareils. La bonne qualité de la nourriture, les précautions de propreté, l'exercice modéré et fréquent que prennent les élèves dans les heures des récréations, et par-dessus tout cela le plaisir avec lequel ils font leurs devoirs sont des préservatifs suffisants pour tous ceux qui n'arrivent pas à l'institut avec quelque principe d'indisposition, ou quelque vice de tempérament. Si, nonobstant toutes ces précautions, quelque maladie sérieuse se déclare, l'enfant est soigné en particulier, surtout si le mal peut être de nature à se communiquer à d'autres.

Après l'introduction générale de Pestalozzi, J. Niederer, un pasteur, passe à la réalisation. » L'essentiel de la gymnastique élémentaire n'est rien d'autre qu'une suite de mouvements articulaires qui s'étend, par étapes, à tout ce que l'enfant peut réaliser quant à sa position et aux mouvements du corps » (5). Suit, à titre d'exemple, une série d'exercices isolés de la tête, du tronc, des bras, des jambes, série composée par un collaborateur anonyme.

C'est ainsi que J. Niederer fera démontrer aux visiteurs, avec l'approbation entière de Pestalozzi, des exercices articulaires qui transforment les élèves en pantins. Plus tard, des maîtres de gymnastique, influencés par Ling, Spiess ou Eiselen, développent ces exercices articulaires qui constituent la majeure partie de leur gymnastique, créée, disent-ils, par Pestalozzi.

On comprend, dès lors, que des éducateurs physiques contemporains, gênés par cette gymnastique commandée et mécanique, sans lien avec le plein air, les jeux et les « sports », contestent qu'elle ait été conçue par Pestalozzi. Certains historiens ont, dès 1941, attribué la gymnastique élémentaire à J. Niederer.

Nos recherches et celles de E. Dejung, éditeur de l'œuvre complète, nous incitent à penser que Pestalozzi a établi lui-même les principes de la gymnastique élémentaire. Ces principes sont ceux de sa méthode élémentaire, ébauchée dès 1800 et appliquée également aux autres disciplines scolaires : diviser le programme en parcelles très petites qui seront apprises séparément avant de les combiner. Pestalozzi a conçu la gymnastique élémentaire avant l'arrivée de J. Niederer (juillet 1803) dans son institut.

« L'Etat, écrit-il en 1801, doit veiller aux connaissances intellectuelles et aux aptitudes physiques. Celles-ci procèdent, comme toute autre formation, d'un ABC des aptitudes acquis par des suites d'exercices. Des gestes les plus simples aux mouvements très complexes, cette formation corporelle procurerait une aisance fort utile aux élèves. Toutefois cet ABC n'est pas encore trouvé. Il faudrait s'inspirer des phénomènes élémentaires qui apparaissent quand l'enfant frappe, porte, lance, pousse, tire, tourne, balance, etc. Bien que différents, ces gestes contiennent, dans leur ensemble et chacun pour lui-même, les aptitudes fondamentales des métiers. C'est pourquoi l'ABC des aptitudes corporelles doit s'inspirer d'exercices précoces, groupés en séries psychologiques » (6, résumé).

Dans un « Mémoire sur l'essence et le but de la méthode », il écrit en décembre 1802, que la formation élémentaire comporte trois parties, intellectuelle, physique et morale. L'éducation élémentaire vise à développer harmonieusement les talents corporels dont l'homme a besoin pour accéder à l'autonomie physique. Un déséquilibre serait contraire à la nature et desservirait l'éducation générale. « Ce développement unilatéral des forces physiques engendre, du point de vue corporel, des charlatans méprisables, des brutes bestiales et de pitoyables bêtes de somme » (7).

Si Pestalozzi a bien conçu les principes de la gymnastique élémentaire et des exercices articulaires, il a prévu ces derniers en fonction d'une application immédiate, dans la nature, la vie quotidienne ou la profession. Preuves en soient les exercices physiques et les activités de plein air d'Yverdon, mais aussi l'éducation industrielle ébauchée dès 1800 et qu'il destine aux enfants pauvres qui iront dans les manufactures. Celle-ci comprend une gymnastique élémentaire à laquelle il attribue les exercices articulaires, l'écriture, les travaux manuels et le dessin.

Par contre, J. Niederer a développé les exercices articulaires à l'excès en les démontrant aux visiteurs. En réalité, ces exercices étaient pratiqués trente à soixante minutes par semaine, aux démonstrations ou lors de certains jours de pluie, tandis que l'éducation physique dans son ensemble, liée à la nature et au plein air, disposait de quatre à cinq heures par jour, les élèves étant à l'internat.

Pourquoi les maîtres de gymnastique ont-ils ensuite augmenté le nombre des exercices « articulaires » et commandés ? Au début, ils devaient se contenter des locaux fournis par l'école (salle petite ou préau), obtenir des résultats spectaculaires avec peu d'engins, en quelques heures et avec des effectifs allant jusqu'à quatre-vingt élèves. Lorsque leur système fut établi, appuyé par les méthodes voisines de Ling, de Spiess et d'Eiselen, et par les sociétés de gymnastique, les maîtres s'opposèrent à l'introduction des jeux et des sports qui rappelaient pourtant les exercices d'Yverdon. Le triomphe du plein air et des sports actuels correspond aux principes de Pestalozzi et de Rousseau, à leur idéal d'harmonie et d'autonomie humaines, mais ceux-ci ne pouvaient pressentir les problèmes nouveaux créés par les compétitions.

Conclusion

« La gymnastique générale, écrit Pestalozzi au Prince de la Paix, Manuel de Godoy (1767-1851), homme d'Etat espagnol, en septembre 1807, embrasse tous les mouvements essentiels dont le corps humain est susceptible. Elle pose le fondement solide de tous les mouvements militaires comme de tous les mouvements fondamentaux des

métiers et de l'industrie, jusqu'aux gestes les plus raffinés de l'espiègle. Il est très facile de l'organiser et même de lui soumettre tous les mouvements élémentaires spéciaux des arts et métiers. Nous avons terminé avec succès les premiers essais et nous sommes sûrs que ces exercices, une fois organisés solidement et appliqués à l'infinité des gestes spéciaux de tous les métiers, produiront des résultats encore plus étonnants que quelques exercices élémentaires des facultés intellectuelles » (8, résumé).

Ce texte, qui démontre à quel point Pestalozzi croyait à l'utilité des exercices élémentaires du corps, présentait l'ensemble de la méthode élémentaire, peut-être d'une manière trop appuyée.

Car toute la doctrine de Pestalozzi, sa conception de la nature humaine, de l'Etat et de l'éducation visent à l'harmonie des facultés, à l'intégration de l'enfant dans son milieu social. Et la pratique quotidienne des activités physiques, à Yverdon notamment, en démontre les liens multiples avec le plein air et l'éducation générale, intellectuelle et morale. Ce que l'Institut a réalisé dans les jeux et les « sports », en hygiène et les domaines apparentés, sera imité des décennies durant par d'innombrables écoles dans de nombreux pays. Il s'agit d'une diffusion pédagogique au premier chef, sans l'aide importante de l'armée, de la politique, des gymnastes, etc. Tous les systèmes d'éducation physique, liés aux activités du plein air et intégrés dans une éducation générale et équilibrée, peuvent se réclamer de Pestalozzi (9).

Gravure de M. Esslinger d'après H. J. Oeri appartenant au Pestalozzianum à Zurich

HANS GEORG NÄGELI
1773-1836

Compositeur et « Sangervater » bien connu, vint à Yverdon en 1809, y publia en 1810, en collaboration avec Pfeiffer, sa « Méthode de l'enseignement du chant » et propagea plus tard, surtout en sa qualité de membre du Conseil de l'instruction publique à Zurich, les idées de Pestalozzi.

LE CHANT

Elsa Bollier.
Professeur de musique,
Yverdon.

Pestalozzi, comme d'autres grands hommes tels que Gœthe, Schiller, Rückert, n'est pas musicien, mais il dit : « Grâce à des textes et mélodies bien choisis, on peut élever, éduquer la pensée du peuple ». Il est certes sensible à une belle mélodie : quand il est las et découragé, sa femme lui chante en s'accompagnant au piano le Lied de Schubert « Wanderer's Nachtlied » sur un poème de Gœthe « Der Du von dem Himmel bist, alles Leid und Schmerzen stillst ». Dans le roman de Pestalozzi « Lienhard und Gertrude », le père rentrant le soir du travail chante avec sa famille le même chant de Schubert-Gœthe.

L'Institut Pestalozzi à Yverdon, centre d'une révolution mondiale de l'éducation et de l'enseignement du chant

La réforme de l'enseignement est introduite aussi dans le domaine de la musique. Deux musiciens suisses professionnels mettent à Yverdon en 1810 la dernière main à une méthode de chant d'école : ce sont **Hans Georg Nägeli de Zurich** et **Michael Traugott Pfeiffer de Lenzburg.** Ils cherchent à atteindre la précision et l'élégance du chant. Le but des premiers exercices est de développer la voix des élèves et l'organe de l'ouïe. L'enfant répète les sons simples qu'on lui fait entendre et il est appelé à distinguer leur différence d'élévation et de force. On lui apprend des airs faciles convenant à son âge. Ensuite on s'occupe de la mesure : elle s'exprime par la démarche, le mouvement des mains, la voix à l'unisson, en accords, etc. (cela fait déjà penser à Emile Jaques-Dalcroze !). A la mesure, succède la gamme : on débute par le tétracorde sol-la-si-do auquel on ajoute plus haut le tétracorde do-ré-mi-fa, et on rejoint le premier depuis le bas par le tétracorde do-ré-mi-fa. On aborde ainsi tous les modes et on termine par la synthèse : mélodie, rythme, paroles.

C'est en 1816 que **Xaver Schnyder von Wartensee** arrive à l'institut d'Iferten comme maître de chant, accompagné de Caroline sa femme et de son chien Harras. Son engagement date de l'année précédente alors qu'il conduisait le jeune frère de sa femme auprès de Pestalozzi, car il avait entendu parler des résultats surprenants de sa méthode, surtout dans le calcul de tête.

Madame Anna Pestalozzi était décédée peu de temps auparavant, âgée de 80 ans, et reposait dans le jardin du château sous deux grands arbres. Elle avait fidèlement soutenu son mari pendant 45 ans. La situation financière des Schnyder ayant changé, Wartensee avait été vendu et Xaver est heureux de trouver cet emploi. C'est la première fois qu'il va gagner son pain... Pour venir à Yverdon, il a renoncé à la tournée artistique projetée avec **Joseph Tollmann,** violoniste, pour laquelle il avait travaillé tout l'hiver concerti et sonates pour violon et piano. (Depuis 1831, une maison d'éducation Fröbel a été installée sur la propriété de Wartensee.) Il prend à peine le temps

Hans Georg Nägeli *est l'un des plus éminents musiciens et pédagogues de l'époque. Il est élève et ami de Pestalozzi. Il donne aux chœurs d'hommes un essor prodigieux. On l'appelle « der Vater des schweizerischen Volksgesanges ». Personne n'a mis autant que lui de poèmes en musique à une ou plusieurs voix avec ou sans accompagnement de piano.*

Il fonde à Zurich la bibliothèque musicale publique et la société des concerts Nägeli qui présente un ensemble de harpes, trois à quatre, avec chœur ou avec instruments de cuivre. Nägeli exprime sa foi en la musique : « elle est pour l'âme et l'esprit, pour la vie et l'amour, pour la vertu et le salut un moyen d'éducation si puissant, si bienfaisant qu'on ne devrait l'utiliser auprès de la jeunesse qu'avec conscience et dignité, zèle et persévérance. »

Lithographie de L. Becker (1832) appartenant à la Bibliothèque centrale de Zurich

XAVER SCHNYDER VON WARTENSEE
1786-1868

Compositeur connu, visita Pestalozzi à Berthoud, enseigna la musique à Yverdon de 1816 à 1817. Ses souvenirs rédigés en 1864 sont précieux pour la biographie de Pestalozzi.

Avec Xaver Schnyder von Wartensee, *le chant et la musique prennent un nouvel essor à l'institut d'Iferten.*

Qui est ce musicien suisse à la fois pianiste, compositeur, poète ? Il naquit à Lucerne en 1786 dans une ancienne famille patricienne possédant un château et une grande terre avec champs et fermes nommés Wartensee sur les hauteurs du lac de Sempach, en face du champ de guerre du même nom. La famille compte plusieurs ecclésiastiques et militaires. Le père de Xaver est officier de l'armée suisse à l'étranger (en Corée) puis au pays quand les idées de la Révolution française puis les troupes napoléoniennes cherchent à pénétrer sur le terrain de la Confédération helvétique. Xaver se passionne pour la nature, les sciences et les arts et se voue à la musique. Tous les instruments l'intéressent et pendant ses années de gymnase, il joue à l'orchestre aussi bien le violon, le violoncelle que les timbales, puis, quand les troupes françaises occupent Lucerne, il réunit leurs meilleurs cuivres aux cordes de la ville pour créer un orchestre et le diriger. Il porte la tresse entourée d'un ruban de soie noire de demander une chambre dans la meilleure auberge « La Maison Rouge », puis il se rend au château pour saluer Pestalozzi. Il se trouve en face d'un homme de 70 ans, si laid, si beau. Le visage plein de rides est rongé par le temps, comme celui d'un matelot. L'expression des yeux est celle d'une bonté infinie. Xaver fait la connaissance des maîtres et des deux fortes têtes qui se heurtent pour la direction de l'institut : **Joseph Schmid** qui transforme l'école petit à petit en fabrique d'éducation et d'argent et **Johannes Niederer,** idéaliste peu pratique, sans maîtrise et sans précision. A tous deux, manque l'amour qu'il y a dans le cœur de Pestalozzi. Celui-ci avait donné à Niederer, comme cadeau de mariage, la direction de l'école des filles. Cette école, séparée de l'institut, est située dans une maison de la ville.

Schnyder est nommé directeur de musique du château et donne par semaine des leçons à 13 classes ainsi que des leçons privées pour les maîtres pour 60 louis d'or par an. Il donne aussi chaque semaine des leçons à 11 classes et des leçons privées à l'Institut Niederer pour 40 louis d'or. Schnyder crée deux classes de 60 garçons au château et une classe de 50 filles à l'Ecole Niederer et forme encore une classe des maîtres de l'institut. On chante beaucoup à l'Institut Pestalozzi, écrit l'Yverdonnois Roger de Guimps.

Pestalozzi a l'habitude de terminer chaque jour par un moment de méditation religieuse avant le repas du soir. Les deux instituts se réunissent, maîtres et élèves, et Xaver Schnyder, en qualité de directeur de musique, fait chanter un choral à quatre voix qu'il accompagne sur le petit orgue de Pestalozzi, instrument charmant, intime, à quatre registres sans pédalier. Le pied droit de l'organiste doit en abaissant et remontant constamment une pédale actionner la soufflerie. Pestalozzi parle en dialecte zurichois calmement et simplement et ses paroles improvisées sont toujours riches de cœur et de vie spirituelle.

Les Schnyder habitent à l'Institut Niederer. De temps en temps, surtout pendant les mois d'hiver, les Niederer organisent dans leur grand salon un thé auquel sont invités les notables de la ville, les étrangers de bon ton, les principaux maîtres des deux écoles. Les filles les plus capables sont présentes afin d'apprendre la bonne tenue en société. On parle musique et on en fait. Certains maîtres ont de belles voix et forment un heureux quatuor ; les jeunes filles chantent en chœur. Un maître joue du violon et de la flûte. Les maîtres aiment aussi les sorties et font entre autres en automne un voyage... à pied au lac de Joux, visitent les sources de l'Orbe, gravissent la Dent de Vaulion et reviennent de nuit à Yverdon. Schnyder fait la connaissance de Paul Emile Thieriot, violoniste virtuose de Leipzig, de passage à l'institut et qui devient directeur de musique à Neuchâtel.

Les maîtres décident de fêter le 72e anniversaire du grand pédagogue le 12 janvier 1817 d'une manière particulièrement brillante. On éloigne quelque temps Pestalozzi afin d'en garder le secret. Pendant une semaine on arrête l'enseignement, on se met à peindre sur des verres transparents, à orner les murs. Le maître Marx écrit le texte d'une cantate: «Les disciples et les amis de Pestalozzi au matin de son 72e anniversaire». Schnyder se met à la composition de la musique. A peine a-t-il terminé une feuille de la partition qu'un maître la recopie voix par voix et la fait travailler. Poème, musique, copie, étude, représentation, tout se fait en l'espace de six jours. Pestalozzi rentre à Yverdon le soir qui précède le grand jour. La journée de fête commence à 6 heures du matin. Dans la salle de prière tout ornée de peintures et de guirlandes de fleurs sont réunis les disciples et amis des deux instituts. Pestalozzi est introduit par Schmid et Niederer et assis à la place d'honneur, Niederer apporte les vœux de circonstance et explique les peintures qui représentent les étapes et les scènes de la vie du grand homme. La cantate est exécutée à la satisfaction de tous. Seul, Pestalozzi reste froid, sans joie et remercie par quelques paroles seulement. Hélas, Schmid avait fait en sourdine un travail destructeur dans l'âme de son maître en lui faisant croire que toute cette fête n'était qu'hypocrisie. Le soir, les garçons jouent avec talent une petite comédie française, puis c'est le bal conduit par le maître de danse d'Yverdon. Les maîtres et élèves des deux instituts y assistent.

Le fossé entre Schmid et Niederer va s'accentuant et Pestalozzi ne sait plus où est la vérité. Les maîtres quittent l'institut les uns après les autres. Schnyder fait de même, car sa femme ne supporte pas le mauvais climat de la région. Pendant les trois jours qui précèdent son départ, il compose ses **17 chants sur les poèmes de Ludwig Uhland pour une voix avec accompagnement de piano.** Sur le conseil de son ami musicien **Joseph Gersbach** de Zurich, de passage à l'institut, il s'applique à laisser de côté la culture et la virtuosité pour atteindre à l'expression simple et populaire. **Ludwig Spohr,** maître de chapelle à Frankfurt a. M. enchanté par cette musique, la recommande à l'éditeur Peters de Leipzig.

Pestalozzi passe quelque temps à Bullet pour reposer ses nerfs malmenés par les dissenssions. Il exprime son âme tourmentée par des poèmes. Hélas, la ruine de l'institut

d'Yverdon va bientôt être consommée, mais l'esprit du grand pédagogue demeure. Son amour pour l'humanité entière, les malheureux et les déshérités en particulier, sa méthode d'éducation basée sur la nature, la joie et le cœur restent la source essentielle de tout responsable de l'éducation du peuple. Puisse son noble exemple servir à augmenter le respect, la compréhension et la paix entre les hommes.

Rédigé d'après des notes prises au Pestalozzianum et la Bibliothèque Centrale de Zurich, et « *Lebens Erinnerungen* » de X. Schnyder von Wartensee de la Bibliothèque Universitaire de Lausanne.

DE L'ARITHMÉTIQUE

Ce que Piaget a démontré scientifiquement il y a quelques décennies, ce que nos programmes essaient de mettre en évidence non sans difficultés depuis quelques années, Pestalozzi le disait déjà vers 1800 !

La notion de nombre...

Pestalozzi va plus loin : il veut que la mère ne se borne pas à des unités isolées ; il veut qu'elle commence à donner à son enfant l'idée du nombre, en lui enseignant comment il doit appeler l'assemblage de plusieurs objets qui s'offrent à lui comme autant d'unités distinctes.

Cette première opération, pour suivre la marche de la nature, doit être INTUITIVE. Il faut, avant de séparer de l'objet l'idée de son nombre, que l'enfant puisse voir ce nombre étroitement lié à l'objet. Sa mère employera donc ici, non seulement les parties de son corps qui peuvent être réunies et former des quantités, telles que les doigts, les ongles, les jointures, elle recourra encore à d'autres moyens extérieurs. Elle prendra de petites pierres, des noix, des bonbons, etc., elle ira à l'enfant en posant un de ces objets sur la table, non pas : voilà un ; mais : voilà une pierre, une noix, un bonbon ; puis, après en avoir ajouté un second : voilà deux fois une pierre, c'est-à-dire deux pierres ; deux fois une noix, c'est-à-dire, deux noix ; et ainsi de suite en augmentant le nombre des objets. Quel sera, maintenant, l'effet de ce procédé sur l'esprit de l'enfant ? Ici je crois pouvoir répondre : lorsque l'enfant aura été exercé à distinguer et à nommer ainsi un, deux, trois, les différents assemblages d'objets qu'on lui présente, il ne tardera pas à observer, que les mots un, deux, trois, demeurent toujours les mêmes ; tandis que, ceux de pierre, de noix, avec lesquels il les lie changent suivant qu'on lui montre les uns ou les autres de ces objets ; de là, il en viendra bientôt à séparer l'idée du nombre de celle de la chose, et, par là même, à s'élever à l'idée abstraite de la quantité, ou au sentiment net et précis du PLUS ou du MOINS, indépendant de la nature des objets qu'il a sous les yeux.

On dira peut-être que tout ceci va de soi-même ; que, sans employer des moyens aussi minutieux, les enfants apprennent naturellement à se former l'idée de la quantité. Je conviens, qu'en répétant souvent, comme on le fait communément, à un enfant : qu'après un vient deux, après deux, trois, etc., on l'amènera facilement à pouvoir lorsqu'il voit plusieurs choses rassemblées, en déterminer le nombre. Mais comment s'opérera chez lui cette détermination ? Uniquement par l'application qu'il fera de la série numérique, qu'il a mémorisée, aux divers objets qu'il a sous les yeux. Qu'on lui fasse prononcer un nombre quelconque, celui de neuf, par exemple, sans lui mettre en même temps sous les yeux neuf choses auxquelles il puisse le rapporter, tout ce que le mot neuf lui rappellera, c'est : qu'il est placé après celui de huit ou avant celui de dix dans la série des nombres qui lui est familière. La MÉTHODE a donc ici le grand avantage de poser un fondement sûr dans l'esprit de l'enfant, et de donner à la première idée qu'il se forme de la QUANTITÉ, une clarté à laquelle un grand nombre d'arithméticiens, même, ne parviennent de leur vie.

Intuition... Mécanismes... Réflexion

On demandera, sans doute, si dans cette branche particulièrement consacrée au calcul, l'enfant n'est pas exercé à opérer sur des objets réels ; s'il ne voit que des lignes, que des carrés ; si l'on ne l'entretient que de deux, de trois, de septièmes, de dixièmes ? Avant que de répondre à cette question, je prie mes lecteurs (...) de ne pas oublier que le système de Pestalozzi tend essentiellement à rassembler tous les moyens élémentaires à l'aide desquels les forces de l'esprit humain peuvent être développées de la manière la plus **naturelle.** On se ferait donc une bien fausse idée du but que Pestalozzi s'est proposé dans son instruction intuitive du rapport des nombres, si

dans le dos, 5 pouces de long et très épaisse : c'est la mode. Il est un gentilhomme musicien distingué. Le piano l'attire particulièrement et très tôt, il joue en soliste dans les concerts de sa ville, entre autres, sa fantaisie pour piano, chœur et orchestre. *Il joue par cœur toutes les œuvres pour piano de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Clementi !... C'est l'époque où commencent en Suisse, puis en Allemagne, plus tard dans les autres pays, les manifestations musicales publiques et les concours de chant.*

En 1808 se fonde à Lucerne la Société des musiciens suisses. Schnyder y rencontre des personnalités éminentes telles que Mme de Staël et Meyerbeer (?).

DOCUMENT

EXEMPLES DE PROBLÈMES

Extrait de
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,

par Dan. Alex. Chavannes,
édité à Vevey en 1805.

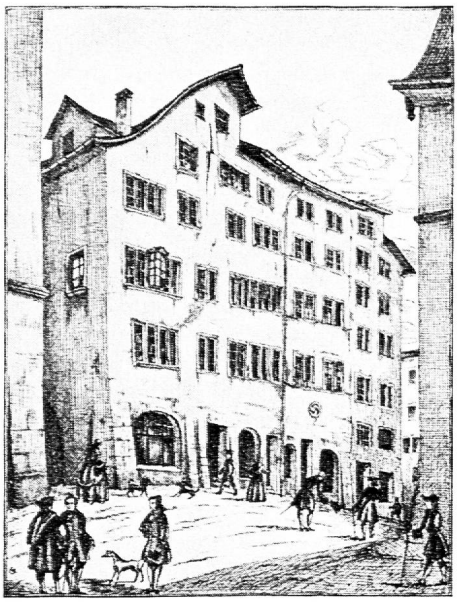
Voici quelques exemples de questions de ce genre tirés des exercices sur le 1er tableau, auquel je prie le lecteur de revenir.

2e Cours. D. Si tu prends dans ce plat deux fois 7 noix et 5 fois la 7e partie de 7 noix, combien en auras-tu ? R. 19. — Pourquoi ?— Parce que 2 fois 7 font 14 fois 1 ; la 7e partie de 7 est 1, et 5 fois la 7e partie de 7 font 5 fois 1 ; or 14 fois 1 et 5 fois 1 font 19 fois 1.

D. Si je te donne 39 cerises, combien de fois auras-tu 8 cerises et 5 fois la 8e partie de 8 cerises ? R. 3 fois. — Pourquoi ? — Parce que 8 cerises et 5 fois la 8e partie de 8 cerises font 13 cerises ; et que 39 renferme 13 trois fois.

3e Cours. D. Combien de fois 8 jours donneront 5 semaines et la 7e partie d'une semaine ? R. 4 fois 8 jours et 4 fois la 8e partie de 8 jours. Pourquoi ? — Parce que 5 semaines font 5 fois 7 jours ou 35 jours ; la 7e partie d'une semaine est un jour, 35 jours et 1 jour font 36 jours ; or 36 font 4 fois 8 et 4 fois la 8e partie de 8.

4e Cours. D. Si je te donne 3 fois la 5e partie de 35 francs, combien auras-tu de fois la 9e partie de 27 francs ? R. 7 fois. — Pourquoi? — Parce que la 5e partie de 35 est 7, et 3 fois la 5e partie de 35 sont 3 fois 7 ou 21 ; la 9e partie de 27 est 3 ; or 21 sont 7 fois 3.



Dessin de Max Süterlin, reconstruction de 1927

« ZUM ROTEN GATTER », MÜNSTERGASSE 23, A ZURICH

Demeure de la mère de Pestalozzi, de 1758 jusque dans les années '80, et de Pestalozzi lui-même jusqu'à son entrée en apprentissage à Kirchberg en 1767.

5e Cours. D. De combien de fois 4 pommes, 8 pommes sont-elles la 9e partie ? R. 18 fois. — Pourquoi ? — 8 pommes sont la 9e partie de 8 fois 9 pommes ou 72 ; or 72 sont 18 fois 4.

6e Cours. J'ai 9 gros écus, et mon camarade en a 15, quelle partie de son argent le mien égale-t-il ? R. 3 fois la 5e partie. — Pourquoi ? — 9 fois 1 font 3 fois 3, et 15 fois 1 font 5 fois 3 ; or 3 fois 3 égalent 3 fois la 5e partie de 5 fois 3. (Voyez le troisième rang.)

D. Un enfant a 27 noix dans sa poche, il en perd les deux tiers, le nombre qui lui en reste équivaut à 3 fois la 8e partie du nombre de noix qu'il a encore chez lui, quel est ce nombre ? R. 24. — Pourquoi ? — S'il a perdu les deux tiers de ses noix il lui en reste donc 1/3 ; or 27 fois 1 sont 9 fois 3, le 1/3 de 9 fois 3 est 3 fois 3, et 3 fois 3 sont 3 fois la 8e partie de 8 fois 3, ou de 24.

7e Cours. D. Si 5 livres de cerises coûtent 15 sols, combien en coûteront 9 ? (Voyez le cinquième et neuvième rang.) R. 27 sols. — Pourquoi ? — Parce que 5 est à 3 fois 5 ou 15, comme 9 est à 3 fois 9 ou 27.

D. (inverse) Si 15 pommes coûtent 5 sols combien en coûteront 27 ? R. 9. — Pourquoi ? — Parce que 15 ou 3 fois 5 est à 1 fois 5 comme 27 ou 3 fois 9 est à 1 fois 9.

l'on pensait qu'il n'a eu en vue que d'exercer l'enfant au calcul pour en faire un arithméticien habile. Ce qu'il a cherché et ce qu'il croit avoir trouvé c'est un moyen simple de former rapidement chez ses élèves la force d'attention, et principalement celle de penser et de combiner par eux-mêmes.

Ici je dois aborder une objection qui s'est naturellement présentée à ceux qui n'ont entendu parler de Pestalozzi que vaguement, ou qui, n'ayant étudié son système que dans les ouvrages qu'il a publiés jusques à présent n'ont pu s'en former qu'une idée très imparfaite. Ils ont cru voir dans cette nouvelle forme d'enseignement un moyen qui, bien loin de développer l'intelligence de l'enfant, tend au contraire à le soumettre à un mécanisme aveugle.

J'ose croire que le simple exposé que je viens de faire des deux premières branches de la MÉTHODE a dû prouver le contraire. Le calcul intuitif est bien, à la vérité, une sorte de mécanisme, mais c'est un mécanisme nécessaire, car il a pour objet des nombres purement abstraits dont la nature ne saurait pas plus changer que la marche du calcul par lequel l'homme arrive à la connaissance précise des unités qui forment une somme.

Il est nécessaire encore à cause de la nature de nos facultés intellectuelles qui ne peuvent se développer que par les impressions que nos sens reçoivent des objets extérieurs ; mais, il n'est point celui d'une machine, qui demeure toujours machine, parcequ'elle ne peut apprendre à connaître sa construction, c'est un mécanisme qui opère avec force sur l'âme en lui montrant ce dont elle est capable, un mécanisme qui est calculé sur le développement naturel de l'esprit humain. Dès que l'enfant, au moyen du calcul intuitif, a saisi clairement l'idée de l'unité, alors tout mécanisme cesse. En effet le mécanisme aveugle de l'esprit ne peut consister que dans une vaine répétition de formules et de mots qui ne sont pas compris, et dont l'élève ne saurait pénétrer ni la connexion, ni la signification, ni la vérité. Or, rien de tout cela ne se trouve dans le système de Pestalozzi.

L'intuition y met sous les yeux de l'enfant les choses dans leur véritable point de vue ; elle lui en présente et l'ensemble et les détails de la manière la plus claire et la plus complète. Il y a plus, dès qu'une fois l'enfant a saisi le fil qui lui est offert, il sent que les rapports qu'il découvre dans les nombres, à l'aide de l'intuition, sont des rapports qu'il peut tirer lui-même de son propre fond, et que la MÉTHODE elle-même l'oblige à en tirer avec toute la force du sentiment le plus intime. Cela est si vrai que l'on voit tous les jours les élèves de Pestalozzi n'admettre que ce qu'ils saisissent, que ce qu'ils reconnaissent pour certain à l'aide des forces qui leur sont propres, et refuser d'aller en avant dès qu'ils ont encore quelque doute à surmonter. Si le reproche de mécanisme peut être fait avec quelque raison, c'est bien plutôt à l'enseignement du calcul tel qu'il a été pratiqué jusqu'à présent dans la plupart des écoles. Quoique ce dernier paraisse, au premier abord, beaucoup moins mécanique que celui du calcul intuitif, cependant il conduit l'élève à un véritable mécanisme, à une routine au moyen de laquelle il opère, le plus souvent, sans savoir pourquoi. D'ailleurs cet enseignement ne peut avoir d'autre but que l'arithmétique, il est nul pour tout le reste. J'en appelle ici à ces nombreux exemples d'hommes que l'on voit, et dans les écoles et dans les bureaux, calculer avec la plus grande facilité, tirer au clair des pages entières de chiffres, et qui pourtant, sous tous les autres rapports, n'offrent que les sujets les plus bornés et les plus ineptes.

Les tableaux... Les livres... L'instituteur

... Pestalozzi veut donc que les premiers pas de l'enfant dans le calcul soient faits avec le secours d'objets réels. S'il emploie ensuite des lignes et des carrés, c'est pour développer plus rapidement les forces de l'enfant afin de les appliquer plus sûrement aux usages ordinaires de la vie. Les livres élémentaires publiés jusqu'à présent ne contiennent que la série des formules et des opérations propres à la marche des tableaux ; il n'est donc pas étonnant qu'on n'y ait vu que des lignes... mais ces livres élémentaires ne sont pas faits pour l'enfant, ils appartiennent exclusivement à l'instituteur. L'enfant ne doit connaître que son tableau, et c'est à l'instituteur à lui montrer comment il doit s'en servir.

Dans le système de Pestalozzi, l'instruction intuitive du rapport des nombres doit s'élever par trois degrés bien distincts.

1. **Le calcul intuitif proprement dit, ou la marche des tableaux.**
2. **La force de penser et de combiner qui en résulte appliquée aux objets réels.**
3. **Les chiffres employés comme moyen de soulagement.**

Les divers cours que l'on fait faire à l'enfant sur les tableaux et dont j'ai donné l'esquisse ne forment donc que la première partie de la tâche de l'instituteur. Il faut de plus, qu'à mesure que l'enfant est parvenu à saisir clairement l'un de ces cours, son maître l'exerce à en faire l'application aux objets réels, en lui adressant des questions

pour la solution desquelles il n'ait qu'à employer les formules qui viennent de lui être inculquées.

Pour donner une idée de la manière dont se font les opérations de ce genre je vais détailler celle-ci :

Cinq manœuvres font en 7 jours 7 fois 5 = 35 journées de travail, chacune de 10 heures, qui égalent donc 350 heures de travail. Dans ces 350 heures ils font un fossé long de 50 pieds, large de 7, profond de 5, qui présente un espace cube de 50 fois 7 fois 5 = 1750 pieds cubes. Ces 1750 pieds cubes, ils les creusent dans 350 heures, ce qui donne par heure 1750 : 350 = 5 pieds cubes. La capacité du second fossé est supposée 54 fois 9 fois 4 = 1944 pieds cubes. Si donc les premiers travailleurs creusent cinq pieds cubes dans 1 heure, ils creuseront 1944 pieds cubes dans un temps qui égalera 1944 : 5 ou 388 $^4/_5$ heures ; ces 388 $^4/_5$ heures divisées par 8, nombre des heures supposé pour chaque jour employé au travail du second fossé, donneront 48 $^3/_5$ journées de travail et 9 manœuvres les feront en 5 $^2/_5$ jours.

J'ai dit : que le 3e degré de l' instruction intuitive du rapport des nombres employait les chiffres comme moyen de soulagement, comme moyen propre à faciliter des opérations encore plus compliquées. Aussi, à côté des exercices propres aux tableaux, les élèves de Pestalozzi font encore sur le papier toutes les diverses opérations d'arithmétique simple et composée. Ils ont déjà appris, sur leurs tableaux, à additionner, soustraire, diviser, composer et décomposer les grandeurs, à connaître les rapports des divers nombres, il ne s'agit donc plus que de les familiariser avec le nom et la valeur des chiffres et les procédés abrégés qu'employent les arithméticiens ordinaires. On sentira, sans que j'aie besoin de le prouver, combien leur marche, encore à cet égard, doit être sûre, combien ils doivent saisir clairement, non seulement **le comment,** mais **le pourquoi,** de tout ce qu'on leur fait faire ; et combien on peut ensuite les élever facilement de l'arithmétique à l'algèbre.

« Nous avions l'hiver passé à Berthoud, me disait dernièrement M. Barraud l'un des premiers maîtres de l'institut, plusieurs élèves de la première classe qui étaient à même de résoudre toutes sortes de problèmes du genre de celui-ci, par la simple arithmétique, et qui rendaient raison de leurs opérations de la manière la plus satisfaisante, et la plus propre à convaincre l'homme le moins versé dans le calcul.

Problème. Quatre marchands ont une entreprise ; la mise en fonds du premier est inconnue, celle du second égale $^{10}/_{11}$ de celle du premier, celle du troisième égale $^3/_7$ de la somme des mises du premier et du second, et celle du quatrième égale $^2/_5$ de la somme du premier et du troisième. Chaque associé fournit une partie de ses fonds de suite ; savoir le 1er $^3/_5$, le 2e la moitié, le 3e $^5/_9$ et le 4e $^3/_4$. Le 3e achève sa mise au bout de 3 mois, le 2e deux mois après le 3e ; le 4e achève la sienne 3 mois après le 2e, et le 1er 1 mois après le 4e. Au bout de 3 ans ces marchands trouvent par leur inventaire qu'ils ont gagné le 42 pour cent de leurs mises par an, du temps que leurs fonds ont été versés dans la société; et les fonds, mises et profits du 4e se montent à £ 13 140. On demande quelle était la mise de chacun d'eux et ce que chacun d'eux a gagné ? En vain, ajoutait M. Barraud, fourrera-t-on règle sur règle dans la mémoire d'un élève ; en vain compilera-t-il cahiers sur cahiers, si on ne lui apprend pas à faire usage de son jugement, il ne résoudra pas de tels problèmes. Cependant des enfants de 12 à 13 ans les résolvaient aisément ; ils en ont résolu même de beaucoup plus difficiles ; par exemple : quand je donnais la somme au hazard (ce qui n'est pas dans celui que je viens de citer) il en résultait des fractions d'un fort haut dénominateur et ils en venaient également à bout. »

C'est ainsi encore, que j'ai vu plusieurs élèves établir *de tête*, et presqu'en un instant, le rapport de sommes dictées au hazard et exprimées en monnaies différentes, par exemple : en florins d'Empire et en livres tournois, et le réduire à son moindre terme ; jusques à des fractions de deniers.

Tel est le point auquel la seconde branche de la MÉTHODE est parvenue aujourd'hui. Actuellement que la marche du calcul intuitif est arrêtée, tous les efforts de Pestalozzi et de ses collaborateurs se dirigent sur les meilleurs moyens de tirer le parti le plus général de la force de combiner et de penser qu'elle développe chez l'enfant. Forcés pendant les premières années de leur réunion de travailler exclusivement à consolider les premiers principes, ils n'avaient pu s'occuper encore de leur application aux usages ordinaires de la vie. De là, il est arrivé que plusieurs jeunes gens sortis de l'institut, rompus dans les exercices des tableaux, ont paru absolument neufs et hors d'état de répondre aux questions les plus simples, qui ne leur étaient pas présentées dans les seules formules auxquelles ils étaient accoutumés. Désormais il n'en sera plus ainsi, et je crois en avoir dit assez pour être dispensé d'en donner de nouvelles preuves.

8e Cours. D. On paie à un ouvrier pour 16 jours de travail 28 francs, combien devra-t-on lui payer pour 24 jours ? (Voyez le quatrième et le sixième rang.) R. 42 francs. — Parce que si 16 journées coûtent 28 francs, le nombre des journées égale 4 fois la 7e partie du nombre des francs ; 16 = 4 fois 4, et 28 = 7 fois 4 ; or 4 fois 4 sont 4 fois la 7e partie de 7 fois 4. 24 = 4 fois 6, et 4 fois 6 sont 4 fois la 7e partie de 7 fois 6 ou de 42.

Autre solution. 16 jours = 2 fois 8 jours et 24 jours = 3 fois 8 jours ; or 2 fois 8 jours sont 2 fois la 3e partie de 3 fois 8 jours. 28 francs = 2 fois 14 francs, et 2 fois 14 francs = 2 fois la 3e partie de 3 fois 14 francs ou 42 francs.

Ces questions, comme il est aisé de le comprendre, peuvent être variées au gré de l'instituteur et devenir toujours plus compliquées à mesure que les forces de l'enfant se développent. On en jugera par les problèmes suivants, que je choisis dans le nombre de ceux que l'on voit tous les jours résoudre de tête, ou du moins sans autre secours que celui des tableaux, aux élèves de Pestalozzi les plus avancés.

1. Un homme a payé les $^2/_9$ de sa dette, puis $^1/_4$ de ce qu'il restait devoir ; quelque temps après il a payé $^2/_7$ du nouveau reste et il doit encore pour solde £ 40, quelle était sa dette primitive ? R. £ 96.

2. Un courrier part de Berne pour Paris et fait 3 milles en 2 heures ; six heures plus tard part un autre courrier qui fait 2 milles par heure ; on demande à quelle distance du lieu du départ il aura rattrapé le premier ? R. A la distance de 36 milles.

3. Cinq manœuvres travaillant 10 heures par jour, creusent en 7 jours un fossé long de 50 pieds, large de 7, profond de 5. On demande en combien de jours 9 manœuvres, travaillant 8 heures par jour, auront creusé un autre fossé long de 54 pieds, large de 9 et profond de 4 ? R. En 5 jours et $^2/_5$ de jour.

» Malheur à l'enfant dont l'esprit et le cœur, dès son jeune âge et ses années d'école, deviennent le valet, j'allais dire l'âne bâté de son verbiage. »

DOCUMENT

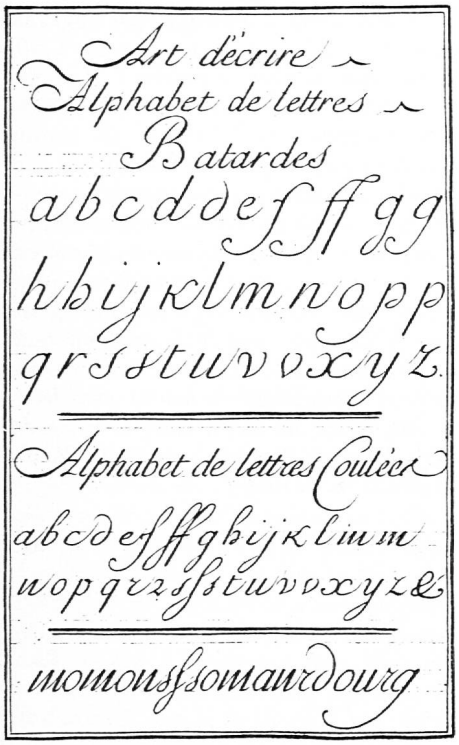
LANGUE MATERNELLE

Des langues française et allemande

Extraits de
Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi.
par Dan. Alex. Chavannes, édité à Vevey en 1805.

LE NOM, LA FORME ET LE NOMBRE

LE NOM, LA FORME ET LE NOMBRE doivent en effet être regardés comme les seuls moyens élémentaires, car ce sont les seules qualités nécessairement attachées à tous les objets. On ne peut changer la forme et le nombre des choses sans changer leur nature. Le nom, quoiqu'il ne soit qu'une qualité de simple convention, n'est pas moins nécessairement un moyen élémentaire sans lequel le plus souvent les hommes ne pourraient se reproduire les objets, et par-là même s'entendre.



« ... de même que l'emploi prématuré des définitions, précédant l'intuition des objets, produit des fats présomptueux, de même les dissertations sur la vertu, devançant la pratique de la vertu, produisent des vicieux orgueilleux...

Monsieur de Muralt, chargé de cette partie, met toute son application à la rapprocher du but de la Méthode et à en faire un moyen qui puisse élever l'enfant à des idées claires et distinctes. Voici les renseignements que j'ai recueillis sur la marche qu'il a suivie jusqu'à présent.

Mon enseignement, m'a-t-il dit, est double, 1. pratique, 2. théorétique. L'enseignement PRATIQUE, dans les deux langues, se compose de plusieurs exercices que j'appellerai exercices à parler et à écrire, et qui sont fondés sur les principes d'après lesquels le Manuels des Mères a été rédigé.

1. J'écris sur la table noire un adjectif, tel que noir, blanc, dur, mol, rond, etc. Les enfants l'écrivent de leur côté, en allemand et en français, sur leur ardoise. Alors je demande : Qu'est-ce qui est noir, ou blanc, ou dur ? Je choisis les meilleurs exemples d'entre ceux qu'ils s'empressent de me donner à l'envi, et je les leur fais écrire correctement, puis réciter tous ensemble.

2. Je cherche les substantifs qui peuvent avoir le plus grand nombre d'attributs ; je les écris sur ma table noire et j'invite mes enfants à m'indiquer les attributs divers qu'ils croient pouvoir leur être applicables.

3. Je prends une partie du corps humain, ou bien un instrument, un outil, un animal, un fruit, etc., et je demande qu'est-ce qu'on peut faire avec cela ?

4. Je présente à mes enfants un objet quelconque, une chaise, une plante, un livre, et je les invite à m'en faire la description la plus complète qu'il leur est possible. Ils doivent me dire ce qu'ils savent de cet objet, son nom, sa forme, la matière dont il est composé, la manière dont il a été fait, ce à quoi il sert le plus ordinairement, etc.

5. Je choisis un art, un métier, celui du charpentier, du maçon, du maréchal ferrant, et je fais nommer à mes élèves les matériaux que ces artisans employent, les instruments avec lesquels ils travaillent, les ouvrages divers qu'ils font.

Dans ces différents exercices je veille à ce que mes enfants choisissent toujours le mot propre dans les deux langues, et à ce qu'ils l'écrivent correctement et le mémorisent exactement. Cet enseignement pratique peut être varié et développé à l'infini. Il rentre essentiellement dans la marche du Manuel des Mères. Les élèves ne parlent ici que de ce qui est à leur portée ; ils ne traduisent, soit en allemand, soit en français, que ce qu'ils ont compris ; ils apprennent, en outre, naturellement à former des phrases, à s'attacher à un objet jusqu'à ce qu'ils l'ayent épuisé, à fixer leur attention sur les choses qui les entourent, à exprimer correctement ce qu'ils voyent et font tous les jours, et dont, pour l'ordinaire, ils ne songent en aucune manière à se rendre raison. Cependant, quand à l'objet principal dont il s'agit, tout ceci serait une instruction bien imparfaite, si je n'y joignais pas celle de la THÉORIE du langage. Dans les commencements cette dernière n'a point réussi; j'avais pourtant étudié la littérature ancienne et plusieurs des langues vivantes en suivant une méthode assez bonne ; mais je prenais un vol trop élevé ; je voulais montrer mon savoir et raisonner avec des enfants sur les principes et les règles. Je n'avais pas encore l'idée de cette marche lente et graduée, de cette extrême simplicité à laquelle on doit s'appliquer si l'on veut devenir un bon précepteur. La manière d'enseigner de Buss et de Krusi, m'ouvrit les yeux, et je me mis aussi à chercher pour ma partie une meilleure méthode. Actuellement je me crois sur la bonne voie, mais je ne suis qu'à l'entrée.

Grammaire ... Conjugaison ... Orthographe

Je commence mon instruction théorétique par les substantifs, ou les mots consacrés pour servir de signes de rappel aux objets existant dans la nature, de laquelle je ne m'éloigne jamais.

Je donne ensuite une idée du genre ; du genre je passe au nombre, du nombre aux pronoms, puis aux attributs ou adjectifs et aux degrés de comparaison. Quand l'écolier connaît bien ces premiers éléments, je cherche à lui faire comprendre ce que c'est que la phrase et de quoi elle se compose ; ceci m'amène aux différents cas, ou aux rapports des noms, sur lesquels je m'arrête jusqu'à ce que l'enfant en ait une idée juste. Ce n'est qu'alors que je commence à le faire décliner, parce que ce n'est qu'alors qu'il peut y trouver quelque intérêt ; je viens ensuite aux verbes ; je m'arrête surtout aux auxiliaires que je fais conjuguer dans la manière positive soit affirmative,

soit négative, **j'ai, je n'ai pas,** et dans la manière interrogative **ai-je, n'ai-je pas** ? Lorsque j'ai achevé les verbes j'explique les autres parties du discours dont je n'ai pas encore parlé.

Toutes ces diverses opérations de mon enseignement pratique et théorétique se font simultanément en allemand et en français, et j'apporte le plus grand soin à faire sentir à mes élèves les différences que présentent ces deux langues, soit dans la déclinaison des noms et la conjugaison des verbes, soit dans la construction des mots et des phrases, afin de les amener par là à réfléchir sur le génie de chacune. Je ne fais aucun pas nouveau sans l'accompagner de plusieurs exemples, et ces exemples les enfants doivent les trouver d'eux-mêmes. Pour ne pas perdre ici de temps, et m'assurer d'ailleurs qu'ils m'ont compris, je leur prescris à la fin de chaque leçon de m'apporter, dans la leçon suivante, chacun quelques exemples sur la matière que nous venons de traiter, et je choisis ceux qui me paraissent les meilleurs pour les leur faire écrire et mémoriser.

Quant à l'orthographe ma marche est toute tracée. Outre les divers exercices dont je viens de parler et qui tous sont de vrais exercices d'orthographe, j'en ai de plus directement consacrés à cette partie. Je dicte une période aisée à comprendre qui doit être transcrite dans les deux langues, puis, m'arrêtant sur chaque mot, je demande : comment l'avez-vous écrit ? pourquoi ainsi et pas autrement ? etc.

Apprentissage de la lecture

Dans cette partie, comme dans les autres Pestalozzi a fait plusieurs tentatives avant de pouvoir parvenir à son but. En 1801 il publia un petit ouvrage sous le titre d'**Instruction pour enseigner à épeler et à lire.** Il voulait dans cette instruction remédier à un grand défaut des abécédaires qui ont paru jusqu'à présent. Ceux-ci passent trop rapidement d'un très petit nombre d'exercices sur des syllabes faciles à des mots isolés et très difficiles, et de ceux-ci à des compositions ordinairement inintelligibles pour l'enfant. Pestalozzi chercha donc à parcourir successivement toutes les diverses combinaisons de sons et de syllabes propres à la langue allemande, avançant toujours insensiblement des sons les plus faciles aux plus difficiles, des syllabes les plus simples aux plus composées. Pour familiariser l'enfant avec la connaissance des lettres il adopta le procédé déjà connu des caractères, en gros format, collés sur des morceaux de bois qu'on peut arranger à volonté sur une tablette. Il y vit, non seulement un moyen de fixer plus fortement l'attention de l'élève, mais encore une très grande facilité pour instruire plusieurs enfants à la fois, et éviter par là la grande perte de temps et les inconvénients majeurs qui ont lieu dans l'enseignement ordinaire, où, tandis que le maître fait lire un seul écolier, les autres sont dans une complète inoccupation et presque absolument livrés à eux-mêmes. Aujourd'hui M. Tobler a imaginé de substituer aux lettres simples, en usage jusqu'à présent, des baguettes longues d'un pied et demi, larges d'un pouce, sur lesquelles la même lettre est tracée vingt quatre fois, l'une au-dessous de l'autre [1]. Pour employer ces baguettes on commence par mettre sous les yeux de l'enfant celles qui portent les voyelles en lui en faisant entendre et répéter le son. Lorsqu'il connaît bien ces premiers éléments, on lui montre à côté de l'une des baguettes à voyelle une baguette à consonne, qu'on a eu soin de lui faire prononcer auparavant sourdement avec le son de l'**e** muet, on lui fait entendre alors distinctement le son des deux lettres réunies, et on l'exerce à l'imiter, en mettant alternativement la baguette à consonne devant et après la baguette à voyelle ; par exemple : **b a, a b** ; etc.

Ce premier cours achevé on prend une nouvelle baguette sur laquelle toutes les consonnes sont écrites et dont on approche successivement les baguettes à voyelles, ce qui forme autant de syllabes qu'il y a de consonnes. On varie cet exercice à volonté en ajoutant de nouvelles baguettes et en composant le plus de syllabes différentes et avec le plus grand nombre de lettres qu'il est possible. L'avantage de cette multiplication des mêmes lettres est facile à concevoir, car, outre l'amusement que tout ce mouvement de baguettes procure à l'enfant, il est évident, que ce dernier voyant plusieurs fois le même objet en retient d'autant mieux et la figure et le son ; j'ajouterai, qu'au moyen des baguettes qui portent toutes les consonnes, on a la facilité de réunir, par une seule opération, un nombre considérable et très varié de syllabes.

L'enfant connaissant bien les lettres, le son des voyelles, celui de leur réunion aux consonnes, le moment est venu de commencer à lui faire faire des exercices de lecture et ces exercices sont au nombre de cinq.

1er exercice. On prend un mot dans un livre et on adresse à l'enfant les questions suivantes : [1]

Combien de lettres y a-t-il dans ce mot ?

Quelle est la première ?

Comment sonne-t-elle avec la seconde ?

[1] Ce nombre peut être moins considérable pour les lettres françaises.

DOCUMENTS

LE GOÛT DE LA LECTURE... LE GOÛT DU VRAI

Depuis longtemps le goût de la lecture est devenu un besoin pour toutes les classes de la société. Les feuilles publiques et les ouvrages frivoles, qui se multiplient tous les jours, sont entre les mains de tout le monde. Nos jeunes gens, nos jeunes filles dérobent le plus de moments qui leur est possible à leurs occupations journalières, pour se renfermer avec le premier roman qui leur tombe sous la main : on les voit même y sacrifier souvent une grande partie du temps que leur âge réclame si impérieusement pour le sommeil ; nos villageois ne viennent guère à la ville sans en emporter quelques-uns, que la concurrence, tous les jours plus grande dans la librairie, met à leur portée; mais quels livres ! Il suffit de jeter un coup d'œil sur les magasins où le peuple se fournit, pour frémir des effets que de tels poisons doivent nécessairement produire. Lors même que nous parviendrions à écarter de la circulation les ouvrages qui peuvent manifestement corrompre les bons principes et les mœurs publiques, il en resterait toujours un bien grand nombre de véritablement dangereux. Cependant nous ne pouvons plus empêcher le peuple de lire... Que nous reste-t-il donc à faire ? Il faut se hâter de le diriger, il faut le mettre en état de choisir ce qu'il doit lire ; pour cela il faut appeler à notre secours des institutions publiques dont les effets soient plus profonds et plus durables ; il faut inculquer à nos enfants, dès leur plus tendre jeunesse, le goût du VRAI ; il faut, en ouvrant leur esprit, pénétrer jusqu'à leur cœur, il faut, en leur donnant des idées justes d'eux-mêmes et des objets qui les entourent, les attacher à tout ce qui est bien, à tout ce qui est beau. Ce n'est pas là, sans doute, l'affaire d'un jour, d'une année, mais si nous tardons à mettre la main à l'œuvre, le mal deviendra sans remède. Il est encore temps de l'attaquer avec espérance de succès, et lors même que nous ne ferions qu'en modérer, qu'en ralentir les progrès, déjà nous ferions un grand bien, un bien inappréciable.

DOCUMENTS

BIEN AVANT LES CLASSES A NIVEAU...

Extrait de :

Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,

par Dan. Alex. Chavannes, édité à Vevey en 1805.

La nature de l'enseignement a permis d'adopter un mode de classification que je crois pouvoir recommander aux chefs d'instituts nombreux. Il arrive assez ordinairement dans ces sortes d'établissements que, malgré tout le soin que l'on apporte à distribuer les élèves selon leur capacité, il s'en trouve toujours un nombre plus ou moins considérable qui sont plus faibles que les autres et qui, ou arrêtent la marche de l'instituteur, ou ne peuvent pas la suivre. Cet inconvénient était surtout frappant à Berthoud où l'on avait dû recevoir des enfants de tous les âges à mesure qu'ils se présentaient. Pour y parer on a organisé l'enseignement en telle manière que les leçons de même nature se donnent à la même heure dans les différentes salles ; ce qui permet aux jeunes gens de passer successivement d'une salle à l'autre, et par là d'assister à celles des leçons données sur le même objet que les progrès qu'ils ont faits mettent à leur portée.

JOH. HEINRICH PESTALOZZI

Le premier en date des portraits de Pestalozzi avec la mention « Heinrich Pestaluz en terre bernoise », exécuté probablement plndant son séjour à Mülligen pour la « Physiognomie » de Lavater.

Comment les deux premières sonnent-elles avec la troisième ?

Comment les trois premières sonnent-elles avec la quatrième ? etc.

2e exercice. L'enfant parvenu à former des sons avec les diverses lettres composant le mot, doit apprendre à le décomposer dans les syllabes qui lui sont propres, on lui demande ici :

Combien de syllabes dans ce mot ?

Comment sonne la première ?

Comment la première sonne-t-elle avec la seconde ? etc., jusqu'à « Comment sonne le mot entier ?

3e exercice. L'enfant connaissant la décomposition du mot en syllabes, on lui fait lire alors plusieurs mots de suite en la manière suivante : L'un des écoliers prononce le premier mot en distinguant avec soin chaque syllabe, et tous les autres répètent après lui. On passe ensuite au second mot, puis au troisième, etc.

4e exercice. L'un des écoliers prononce distinctement, mais sans séparer les syllabes, le premier membre d'une phrase, et tous les autres répètent.

5e exercice. L'un des écoliers prononce la phrase entière, etc.

Les maîtres de l'institut assurent, d'après leur expérience, qu'un enfant peut apprendre à lire dans deux mois à l'aide de ces moyens, tout à la fois simples et complets.

Pestalozzi a-t-il encore quelque chose à nous dire aujourd'hui ?

D'après une causerie à l'Ecole des parents d'Yverdon, 10.1.1977

Georges Panchaud.
Professeur à l'Université de Lausanne.

De Guimps, qui fut un élève de Pestalozzi et qui a voué sa vie à le faire connaître, écrivait en 1874 :

Aujourd'hui, on vénère sa mémoire, on admire son dévouement, on reconnaît qu'on lui doit la réforme de l'enseignement élémentaire...

Cependant on connaît bien peu Pestalozzi ; on ne le comprend pas, on se fait une idée bien vague des principes qui le dirigeaient...

(« Histoire de Pestalozzi », 1874, préface p. VI.)

Un siècle s'est écoulé depuis que ces lignes ont été écrites. Comprend-on mieux Pestalozzi aujourd'hui ?

On a généralement une vision plus ou moins exacte de cet homme extraordinaire que fut Pestalozzi, de son existence tourmentée, de sa volonté inébranlable de se mettre au service des enfants, plus particulièrement de ceux des classes les moins favorisées de la population.

Ma tâche est d'essayer de montrer ce que Pestalozzi peut nous dire encore aujourd'hui.

J'y vois d'emblée deux difficultés.

Tout d'abord, les idées de Pestalozzi sont, à la fois, dépassées parce que les circonstances dans lesquelles nous vivons ne sont plus les mêmes, d'autre part, certaines d'entre elles sont si bien assimilées que nous n'arrivons plus à discerner ce qui constituait l'originalité de Pestalozzi de son vivant.

Le second écueil est encore plus difficile à éviter. Il s'agit de ne pas projeter nos préoccupations actuelles dans le passé et de juger des problèmes qu'avait à résoudre Pestalozzi dans l'optique d'aujourd'hui. En d'autres termes, nous sommes tentés, ou de trouver en Pestalozzi une caution pour nos idées pédagogiques, ou, au contraire, de penser qu'il ne peut plus rien nous apporter.

A voir l'intérêt que l'on manifeste à Pestalozzi dans tous les pays du monde, on pourrait affirmer que notre grand pédagogue est bel et bien actuel. J'en ai fait souvent l'expérience. Je me souviens, entre autres, de ce ministre de l'éducation de l'Azerbaïdjan, en URSS, qui était tout fier de me dire qu'il donnait un cours sur Pestalozzi. Même intérêt dans les universités et les écoles normales d'Afrique et d'Amérique où je me suis trouvé.

Que de pays, de pédagogues, d'institutions qui revendiquent l'honneur d'appliquer les principes de Pestalozzi ! Ecole Pestalozzi à Echichens, Village d'enfants Pestalozzi à Trogen, Pestalozzianum de Zurich, Fondation Pestalozzi aux Etats-Unis, et j'en passe. Nous avons même réussi, pendant quelques années, à mettre son effigie sur un de nos billets de banque, comble de l'ironie à l'égard d'un homme qui a toujours tiré le diable par la queue !

Mais sommes-nous capables de décrire avec précision sa méthode ? Son nom évoque-t-il uniquement l'image du père des orphelins de Stans ? le défenseur des enfants pauvres, celui qui plaçait la mère de famille au cœur de toute l'éducation ?

Est-il pour nous autre chose qu'une image d'Epinal, ou un label de qualité de la pédagogie suisse ?

Ainsi, on pourrait dire qu'aujourd'hui Pestalozzi est à la fois trop connu et à la fois méconnu.

Les visiteurs qui accouraient par centaines visiter l'institut d'Yverdon ne faisaient pas le voyage de tous les coins de l'Europe et même d'Amérique pour voir celui qui avait recueilli, pendant six mois à peine, quelques enfants victimes de la guerre en Suisse centrale. Non ! Ils venaient connaître cette Méthode avec M majuscule qui semblait apporter une solution-miracle au problème de l'éducation et tout spécialement à celui de l'instruction élémentaire.

Essayons pour quelques instants de nous faire une idée de la situation de l'éducation à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe.

Malgré ce que certains auteurs ont affirmé, il serait faux de s'imaginer que la Suisse au temps de Pestalozzi était un pays dans lequel les enfants n'allaient pas à l'école et étaient des illettrés. Ce n'était pas le cas, surtout pas dans les cantons protestants où l'instruction du peuple s'était largement répandue dès la Réforme religieuse du XVIe siècle. Pour un chrétien protestant, la Bible est la source première de l'autorité de Dieu. Il doit, par conséquent, pouvoir la lire.

Des études que j'ai faites, il y a quelques années, j'ai pu acquérir la preuve que dans le Pays de Vaud, à la fin du Régime bernois, tous les enfants avaient appris à lire et à écrire. Mais comment et à quel prix ?

Il n'existait pratiquement pas de manuels spécialement destinés aux écoliers. C'est avec les livres d'église qu'ils travaillaient. Ils apprenaient par cœur le catéchisme, pierre angulaire de tout le système scolaire, lisaient les recueils de passages de l'Ecriture sainte et chantaient les psaumes de David.

La plupart de ces ouvrages étaient conçus sous forme de questions et de réponses. Si vous pensez que l'un de ces catéchismes commençait par ces questions : *Quelle est votre unique consolation, tant dans la vie que dans la mort ?* ou *Qu'est-ce qu'une véritable foi ?*, vous conviendrez que, ni les méthodes, ni le programme, n'étaient en relation avec les possibilités et les intérêts des enfants. L'école n'était que l'antichambre de l'Eglise.

C'était, dans ces conditions, étonnant d'arriver à enseigner la lecture, l'écriture et le calcul, surtout si l'on sait que les maîtres n'avaient reçu aucune préparation professionnelle.

La situation, malgré tout privilégiée des pays protestants par rapport à l'instruction du peuple, ne se retrouvait pas dans les pays voisins où l'on ne disposait ni de meilleurs manuels, ni de meilleurs maîtres et où les écoles n'existaient pas en nombre suffisant.

Les révolutions politiques de la fin du XVIIIe siècle vont changer l'attitude à l'égard du rôle de l'école. Ce ne sont plus seulement les protestants qui ont besoin de savoir lire et écrire, l'instruction devenait désormais indispensable à chaque citoyen pour l'exercice de ses nouveaux droits.

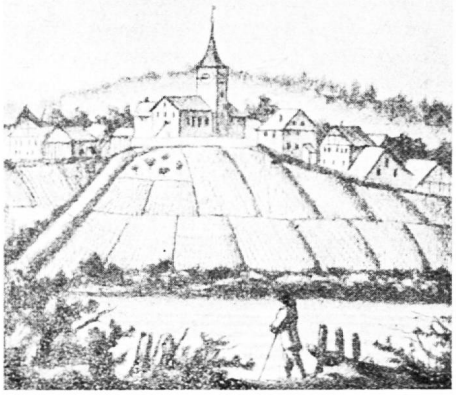
Le ministre des Arts et Lettres de notre République helvétique une et indivisible, **Philippe-Albert Stapfer** a défini en termes très précis cette nouvelle fonction de l'école :

Là où la faveur du peuple peut élever chacun indistinctement aux premiers emplois et lui donner une influence qui, dans les mains de l'ignorance ou de la cupidité, tournerait à la perte de la chose publique, ce serait hasarder, de la manière la plus inexcusable, le Salut de la Patrie, que de ne pas faire de l'instruction et du perfectionnement moral du peuple, le principal objet du gouvernement. (Message du Directoire exécutif, 18 novembre 1798.)

Aussi tous les nouveaux gouvernements sont à la recherche d'un système qui permettrait d'instruire les masses populaires, aussi bien que des élites.

Si nous voulons comprendre ce besoin accru d'éducation, nous pouvons comparer la situation d'alors avec celle de ces trente dernières années. La guerre de 1939-1945, l'accès à l'indépendance des anciennes colonies, les transformations apportées par la révolution post-industrielle ont remis en question l'enjeu de l'éducation.

Pour les pays du tiers et du quart monde, il s'agit de faire disparaître cette tache qu'est l'analphabétisme de plus de la moitié des habitants du globe. Quelle méthode faut-il utiliser pour gagner cette bataille du savoir ? L'enseignement scolaire traditionnel, l'alphabétisation dite fonctionnelle, l'emploi intensif des moyens audio-visuels, l'instruction déversée du haut du ciel par satellite, etc. ? Les expériences se multiplient avec des résultats plus ou moins satisfaisants.



Carreau de poêle, de 1800 environ, propriété privée

HÖNGG PRÈS DE ZURICH

Paroisse du grand-père de Pestalozzi, le Doyen Andreas Pestalozzi (1692-1769) ; l'enfant y séjourna souvent et se rendit compte pour la première fois de la misère de la population campagnarde.

Aquarelle de B. Wocher (1783) appartenant au Pestalozzianum à Zurich

JAKOB PESTALOZZI
1770-1801

Fils unique de Pestalozzi, élevé par son père d'après les principes de Rousseau ; compléta son éducation à Mulhouse, travailla dans la maison de l'ami de son père Fel. Battier à Bâle à partir de 1785 ; s'établit finalement au Neuhof, épousa Anna Magdalena Frölich en 1791 et mourut prématurément, ayant été maladif dès son enfance.

« Non seulement j'ai rencontré des obstacles dans mon manque absolu de savoir-faire, faculté qui ne s'est pas développée en moi depuis mon enfance, et dans la disproportion extraordinaire qui existait entre l'étendue de ma volonté et les limites de mes forces ; mais, chaque année, je suis devenu de plus en plus inhabile à tout ce qui paraissait indispensable à la réalisation de mes desseins. »

Dans les pays industrialisés, on recherche une forme d'éducation qui redonne à l'homme sa dignité et sa liberté et qui tende à diminuer, plutôt qu'à accentuer, les différences sociales.

Il y a un siècle et demi, ceux qui avaient le souci de développer l'éducation espéraient trouver chez Pestalozzi la méthode qui serait la solution à leurs problèmes.

Cette curiosité pour les réformes scolaires est un signe normal. Elle apparaît dès que se fait sentir la nécessité de l'adaptation du système éducatif aux conditions nouvelles de la société. Voilà déjà une réflexion qu'une étude sur Pestalozzi nous apporte pour le temps présent. L'expérience d'Yverdon répondait à un besoin précis du moment, comme le sont les expériences d'aujourd'hui. Si celle de Pestalozzi à Yverdon semble se terminer par un échec, cela ne prouve pas que la méthode de Pestalozzi ne valait rien, mais bien que les circonstances lui ont été contraires et surtout que les progrès en éducation, comme en bien d'autres domaines, ne se font que par tâtonnements successifs.

J'ai essayé jusqu'à maintenant de décrire très sommairement l'état de l'instruction à l'époque de Pestalozzi et de montrer l'origine de la curiosité à l'égard de sa méthode. Je n'ai pas encore dit ce qu'était cette méthode. Ma tâche devient ici plus difficile puisqu'il me faut la décrire avec suffisamment de précision pour ne pas la trahir et assez de clarté que vous vous voyiez de quoi il en retourne sans trop user du jargon des professionnels.

L'allure philosophique des écrits de Pestalozzi, souvent brumeuse, tantôt pédante, tantôt sentimentale et lyrique, a de tous temps rebuté bien des lecteurs, même de langue allemande ; à plus forte raison les autres. Sans traduction, il est difficile de s'en tirer. Mais les textes qui ont été traduits en français ne sont pas très nombreux.

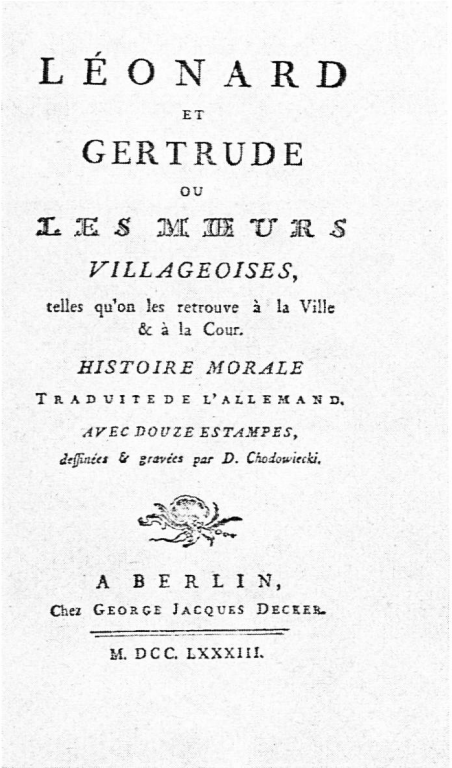
Les Editions de la Baconnière avaient entrepris, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Pestalozzi de publier ses œuvres principales. Après avoir fait paraître : « Léonard et Gertrude », « Mes Investigations » et « Le Chant du Cygne », l'effort méritoire s'est arrêté là. Probablement parce que le public n'a pas répondu à cette offre. On ne s'est jamais passionné pour la lecture des écrits de Pestalozzi.

Nous avons encore une traduction de **Comment Gertrude instruit ses Enfants**, mais vieille de près d'un siècle.

Si vous voulez connaître les idées de Rousseau, vous prenez « L'Emile » et vous les voyez avec assez de clarté. Pour Pestalozzi, comme pour beaucoup d'éducateurs qui ont été avant tout des praticiens de l'enseignement, les principes sont souvent peu explicites. Ils sont, en tous les cas, moins élaborés que lorsqu'ils sont exprimés par des théoriciens qui n'ont jamais été plongés dans les réalités quotidiennes d'une salle de classe.

Pour cerner la pédagogie de Pestalozzi nous devons ainsi faire appel, en plus de ses œuvres, à ceux qui l'ont vu en action, un ancien élève comme **de Guimps**, un père qui a mis ses enfants à l'institut d'Yverdon comme **Jullien**, ou à ceux qui ont été officiellement chargés de faire un rapport sur l'établissement, comme **Daniel-Alexandre Chavannes** et surtout le **père Girard** de Fribourg. Quant aux écrits des collaborateurs directs, il faut s'en méfier car chacun interprétait la méthode à sa façon, sans parler des rivalités personnelles qui faussaient encore leur jugement.

A cela s'ajoute le fait que Pestalozzi, s'il a poursuivi le même but toute sa vie, il a, au fur et à mesure de ses expériences, modifié sa façon de faire ; il a cherché à perfectionner ses moyens et à les compléter. Ce qui est tout à son honneur mais qui complique notre tâche.


LÉONARD
ET
GERTRUDE
OU
LES MŒURS
VILLAGEOISES,
telles qu'on les retrouve à la Ville
& à la Cour.
HISTOIRE MORALE
TRADUITE DE L'ALLEMAND,
AVEC DOUZE ESTAMPES,
dessinées & gravées par D. Chodowiecki.
A BERLIN,
Chez GEORGE JACQUES DECKER.
M. DCC. LXXXIII.

LÉONARD ET GERTRUDE
1783

Traduction française de Pagon de Moncet, pasteur français à Berlin.

L'origine de sa vocation pédagogique, Pestalozzi nous la donne dans **Le Chant du Cygne** : *L'éducation domestique aussi bien que l'éducation publique dispensée de par le monde à toutes les classes sociales, m'apparaît comme une formation estropiée dont l'état réel était lamentable et aurait à chercher et à trouver un remède général dans les hautes idées de Rousseau...* et plus loin : *Je me rabattis... sur mon plan primitif, celui de doter le peuple, jusqu'en son foyer domestique, de procédés d'enseignement simplifiés.*

« Aussitôt que son « Emile » parut, mon esprit rêveur, impratique à un haut degré, fut saisi d'enthousiasme pour ce livre de rêve impratique à un degré tout aussi élevé... Le système de liberté, fondé idéalement par Rousseau, excita en moi une ardeur infinie vers une sphère d'activité plus grande et plus bienfaisante. »

Ainsi au départ il y a influence profonde de **Rousseau** et la volonté de trouver des procédés d'enseignement efficaces et simples.

Les principales idées pédagogiques de Pestalozzi se trouvent dans la troisième partie de **Léonard et Gertrude** et dans **Comment Gertrude instruit ses Enfants**.

Je vais montrer quelques-uns de ces principes qui sont à la base de sa conception de l'éducation puis je parlerai des procédés didactiques qu'il a introduit dans son enseignement.

L'idée la mieux connue est celle de l'éducation dans la famille, dans la « Wohnstube ». C'est une éducation totale aussi bien physique que morale et religieuse.

En France, dès la Révolution, un processus de laïcisation de l'enseignement s'amorce malgré la résistance de l'Eglise catholique. Ce problème sera explosif pendant tout le XIXe siècle et il n'est pas complètement désamorcé aujourd'hui.

En Suisse, au contraire, les réformes scolaires qui ont été tentées à cette époque ne mettent pas en cause l'éducation religieuse.

Pestalozzi, lui, est profondément chrétien. Il est préoccupé par l'éducation morale et religieuse. Il se demande comment les sentiments d'amour, de confiance, de gratitude et d'obéissance se développent dans le cœur de l'homme. Il affirme que ces sentiments ont leur principale origine dans les relations qui unissent la mère et son petit enfant.

Pestalozzi a exalté l'amour maternel dans des pages touchantes. En voici un exemple significatif :

A chacun de ses besoins, la mère s'empresse autour du berceau. Elle est là à l'heure de la faim, elle l'a désaltéré à l'heure de la soif. Quand il la voit, il tend la main. Sur son sein, le regard du petit s'éclaire. Sa mère et se rassasier, c'est pour lui une seule et même pensée, il remercie... et plus loin : *Il sourit à la forme de sa mère, il sourit à la forme humaine ; quelqu'un que sa mère aime, il l'aime aussi... Le germe de l'humanité, le germe de l'amour fraternel s'est épanoui en lui...* **(Comment Gertrude instruit ses enfants).**

Pestalozzi dit dans un vocabulaire très simple et émouvant ce que des chercheurs actuels expriment en termes scientifiques sur le rôle de la mère dans le développement affectif de l'enfant et, par conséquent, de l'importance primordiale et décisive de ce rôle. C'est là le premier des principes psychologiques que Pestalozzi a mis en évidence et qui sera repris et confirmé par la psychologie moderne, notamment par les travaux de savants comme **Gesell**.

Dans **Léonard et Gertrude**, le lieutenant-instituteur Glüphi exprime, en fait, les conceptions de Pestalozzi. Il veut bannir de l'école le verbiage qu'il appelle le « lirilari » (en terme scientifique l'écholalie). Il oppose une pédagogie active qu'il définit ainsi :

Ce sont les actes qui instruisent l'homme. Ce sont les actes qui le consolent. Il ne suffit pas de condamner le « lirilari », il faut mettre quelque chose d'autre à la place.

Nous touchons ici au fondement de la doctrine de Pestalozzi. **On s'instruit en agissant.** Un siècle plus tard, le philosophe et pédagogue américain **John Dewey** reprendra cette idée en lançant une formule qui deviendra célèbre, « learning by doing », que l'on peut rapprocher du dicton populaire « c'est en forgeant que l'on devient forgeron ».

Inutile de relever ici à quel point Pestalozzi est un précurseur des méthodes actives modernes.

Pour Pestalozzi, et c'est un troisième principe important, *l'éducation d'un enfant est parfaitement réussie lorsqu'on a appris à faire prospérer et à tenir en ordre ce qui, selon toutes les perspectives, sera son lot à l'âge d'homme fait, et à en tirer part pour son bien et pour l'aisance des siens.*

Principe donc d'adaptation de l'école aux besoins de l'enfant, en tant que personne, mais aussi en tant que membre d'une société. Mais attention ! Il s'agit de préparer des enfants de paysans à devenir paysans à leur tour et non de leur ouvrir la porte à des études plus avancées qui les feraient sortir de leur milieu.

C'est ici qu'il ne faut pas projeter dans le passé nos idées actuelles et voir dans Pestalozzi un adversaire de l'égalité devant l'instruction et de ce nous appelons la démocratisation des études.

Si les partisans de la Révolution sentaient toute l'importance de l'instruction dans la formation du citoyen, ils n'allaient pas jusqu'à abolir les distinctions sociales face à l'éducation.

J'en donnerais pour preuve cette observation d'un philosophe français, Destutt de Tracy, un homme pourtant acquis aux idées nouvelles :

Je remarque tout d'abord que dans toute société civilisée, il y a nécessairement deux classes d'hommes ; l'une qui tire sa subsistance du travail de ses bras, l'autre qui vit du revenu de ses propriétés, ou du produit de certaines fonctions, dans lesquelles le travail de l'esprit a plus de part que celui du corps. La première est la classe ouvrière ; la seconde est celle que j'appellerai la classe savante.

DOCUMENTS

DESTUTT DE TRACY

Observations sur le système actuel d'instruction publique, Paris, Vve Panckoucke, an IX, VIII-82 p. ; pp. 2-6.

1. LES DEUX ÉCOLES

Les hommes de la classe ouvrière ont bientôt besoin du travail de leurs enfants ; et les enfants eux-mêmes ont besoin de prendre de bonne heure la connaissance, et surtout l'habitude et les mœurs du travail pénible auquel ils se destinent. Ils ne peuvent donc pas languir longtemps dans les écoles. Il faut qu'une éducation sommaire, mais complète en son genre, leur soit donnée en peu d'années, et que bientôt ils puissent entrer dans les ateliers ou se livrer aux travaux domestiques ou ruraux. Il faut de plus que les écoles où ils reçoivent cette éducation abrégée soient assez à portée d'eux pour qu'ils puissent en suivre les leçons sans quitter la maison paternelle (...).

Ceux de la classe savante, au contraire, peuvent donner plus de temps à leurs études : et il faut nécessairement qu'ils en donnent davantage ; car ils ont plus de choses à apprendre pour remplir leur destination, et des choses que l'on ne peut saisir que quand l'âge a donné à l'esprit un certain degré de développement. Ils peuvent d'ailleurs sortir de la maison paternelle et se transporter près des écoles. Il faut même qu'ils soient dans des maisons d'éducation ou qu'ils aient chez eux des instituteurs particuliers ; car le genre d'étude qui leur est nécessaire exige que des répétiteurs surveillent et dirigent le travail qui doit suivre les leçons qu'ils reçoivent, sans quoi elles ne seraient d'aucune utilité.

Concluons donc que dans tout Etat bien administré et où l'on donne une attention suffisante à l'éducation des citoyens, il doit y avoir deux systèmes complets d'instruction, qui n'ont rien de commun l'un avec l'autre (...). Je regarde comme une grande erreur de croire que les écoles primaires se lient avec les écoles centrales et en sont comme le vestibule (...). Peut-être cela vient-il de ce nom d'école primaire, qui semble indiquer un premier degré (...). C'est pourquoi je serais d'avis de changer cette dénomination. Quand une fois on a adopté la fausse vue qu'elle suggère, il me paraît impossible de rien comprendre au véritable esprit de notre système d'instruction publique.

DOCUMENTS

INSTITUTS DE BUCHSEE ET HOFWYL

La différence des circonstances pécuniaires, de la destination et de l'âge des élèves des deux établissements réunis, exigeant qu'ils soient divisés en conséquence, les bâtiments de Buchsee seront désormais destinés à l'habitation des enfants des parents aisés ; un local particulier sera consacré à Hofwyl pour l'école des pauvres. Dans un bâtiment préparé pour cela on réunira les enfants dont l'âge tendre réclame les soins maternels et une éducation domestique, ils y trouveront, d'un côté tous ces avantages dans le cercle de la famille du directeur en chef, et de l'autre ils jouiront de tous les secours que leur âge et leurs forces leur permettront de recevoir à Buchsee. D'autres édifices sont encore offerts à ceux qui veulent se rendre propre l'enseignement de LA MÉTHODE.

L'économie intérieure de l'institut est entièrement dirigée sous le point de vue de la vie domestique, que l'on doit regarder comme l'état le plus simple, le plus pur et le plus naturel de l'homme. Dans la vraie acception du mot, les instituteurs cherchent à traiter leurs élèves comme leurs propres enfants. Afin que les plus jeunes, en particulier, trouvent ces éléments qu'une mère seule peut offrir et dont ils ont un si grand besoin, les soins réservés aux femmes sont confiés à des personnes dont les unes sont elles-mêmes mères, et les autres savent en remplir les devoirs.

La direction de ces établissements réunis est entre les mains de M. Fellenberg. Père de cinq enfants, il s'est essentiellement occupé de l'éducation, non pas seulement dans l'intérieur de sa famille, mais avec les vues les plus étendues, comme l'histoire de Hofwyl le montrera dans son temps. Il pourvoit à la fois aux besoins de l'ensemble et de chaque partie. Pour cela il communique de la manière la plus intime avec tout ce qui se trouve dans le cercle de son activité. Chaque dimanche, réuni en famille avec les instituteurs et les élèves, il préside à l'examen général et aux exercices religieux et moraux. Il veille sur la santé, l'innocence, Voilà des choses qui ne dépendent d'aucune volonté humaine : elles dérivent nécessairement de la nature même des hommes et des sociétés : il n'est au pouvoir de personne de les changer. Ce sont donc des données invariables dont il faut partir (...).

Pour en revenir à Pestalozzi, la différence qu'il fait entre l'éducation, des uns et des autres, selon les professions qu'ils exerceront plus tard, ne l'empêche pas, bien au contraire, de se préoccuper en priorité des enfants du peuple. C'est eux qu'il voudrait instruire personnellement, plutôt que des fils de bonnes familles auxquels les circonstances l'obligent à se consacrer.

Autre principe essentiel : comme Rousseau, Pestalozzi croit à l'innocence et à la bonté de la nature humaine : *Ami, l'homme est bon, il a la volonté de faire le bien ; seulement il veut en même temps son bien-être et s'il est méchant, sois-en sûr, c'est qu'on lui a fermé la route où il aurait eu la volonté d'être bon.*

A partir de cette phrase, nous pouvons extrapoler ce que nous souhaitons faire dire à Pestalozzi. Ou bien il ne fait pas le procès de la société mais celui de la personne qui fait passer son bien-être avant toute chose ; ou bien, au contraire, le bien-être est ce que nous appelons la société de consommation et c'est le conditionnement et l'aliénation qui nous ferment la route de la bonté.

Pour Pestalozzi, ce principe de la bonté naturelle n'est pas un prétexte à philosopher mais une raison d'agir. Plus révolutionnaire que Rousseau, il croit fermement que l'ignorance et les misères du peuple disparaîtront par l'éducation (on peut rapprocher cette conviction des objectifs de l'UNESCO). La véritable solution au problème social, c'est la transformation et le développement de l'instruction. L'idée que la socialisation des individus passe par l'école était relativement nouvelle à l'époque. Depuis lors elle est devenue la tarte à la crème des sociologues et des politologues. Sans vouloir les suivre dans leurs critiques exagérées du système scolaire, il est permis de dire que l'une des raisons qui militent en faveur des réformes de l'éducation, est l'espoir de diminuer les inégalités sociales qu'un système élitique tendrait à maintenir.

Nous en arrivons à un dernier principe général qui me paraît important.

Quel enseignant ne souhaiterait-il pas recevoir de l'autorité le témoignage rendu par la Commission scolaire de Berthoud ?

Les progrès étonnants de tous vos jeunes élèves, de dispositions si différentes, font voir clairement que chaque enfant est propre à quelque chose, lorsque le maître sait reconnaître ses talents et les cultiver avec un art vraiment psychologique.

Ce beau témoignage est, en même temps, la définition d'une école à la mesure de l'écolier que réclament les pédagogues modernes et l'affirmation que chaque enfant a en lui des possibilités. A l'éducateur de les reconnaître et de faciliter leur plein épanouissement. *Je cherche à psychologiser l'éducation* écrivait Pestalozzi en 1800. C'était se montrer un précurseur.

Une femme qui a vécu plusieurs années au milieu de la faune de la Tanzanie, Mme Oria Douglas-Hamilton, écrivait à propos des vautours : « Quand j'observe les vautours de loin, j'éprouve une profonde répulsion pour ces animaux, mais comme la plupart des choses de ce monde, le vautour a une certaine beauté et une certaine dignité. On ne devrait pas le condamner à cause de son habitude de se nourrir de charognes ou le rejeter parce qu'il a le cou déplumé et décharné, que sa tête est chauve et son bec crochu. Il est ce qu'il est. » (« Les Eléphants et nous », Stock, 1975, p. 211.)

Cette attitude de respect, Pestalozzi l'avait, et nous devrions l'avoir, pour l'enfant, même le plus défavorisé, parce qu'**il est ce qu'il est.**

Quittons les principes pour entrer dans la méthode qui doit permettre leur application.

Première règle : il faut conformer la marche de l'enseignement à celle de la nature. Pestalozzi n'est pas le premier, ni le dernier, à le dire. Le pédagogue tchèque **Comenius** l'avait déjà affirmé et mis en pratique deux siècles plus tôt.

Pestalozzi nomme sa méthode **intuitive.** *Intuition* (Anschauung), c'est le mot clef qui a rendu la méthode célèbre.

Elle comporte trois moments :

1. Décomposer la matière de l'enseignement dans ses éléments simples (cf. avec la première démarche de l'enseignement programmé actuel).
2. Les rendre sensibles.
3. Les rendre accessibles à l'expérience de l'enfant dont la paresse naturelle est compensée par la curiosité.

Le Père Girard dit dans son Rapport de 1810 qu'il n'est plus question à l'Institut d'Yverdon de ces trois premiers éléments naguère si célèbres : le mot, le nombre, la forme. (Rapport, p. 62.)

Pestalozzi, en effet, s'était rendu compte que sa première conception du rôle de la langue était contestable. Il avait pendant une grande partie de sa carrière considéré

que l'écriture, la lecture et le calcul n'étaient pas, comme on le croit, les éléments simples et premiers de l'instruction et que l'on pouvait partir de là. Pour lui, la source de toutes les connaissances se trouve dans le nombre, la forme et le nom des objets. Par conséquent, les trois éléments de l'intuition seraient la forme, le nombre et la parole *puisque*, comme il l'écrit, *la somme de tous les caractères extérieurs d'un objet se trouve entièrement rassemblée dans les limites de son contour et dans ses proportions numériques et que ma mémoire se l'approprie au moyen du langage* (Comment Gertrude instruit ses enfants, lettre VI.)

L'art d'enseigner sera alors :

1. Apprendre à l'enfant à se représenter les objets qu'on lui présente comme une unité, c'est-à-dire séparés de ceux avec lesquels ils semblent associés.
2. Lui apprendre à distinguer la forme de chaque objet, c'est-à-dire ses dimensions et ses proportions.
3. Le familiariser avec l'ensemble des mots et des noms de tous les objets qui lui sont connus.

Pestalozzi avait raison de dire que la fin dernière du langage est d'élever les hommes d'intuitions obscures à des notions précises mais les moyens qu'il préconise sont discutables. En effet, le nombre, la forme, le nom ne sont pas des propriétés universelles et ne s'appliquent même pas d'une façon sensible à tous les objets (le nombre de l'air, la forme de l'eau, etc.).

Cependant cette conception, même erronnée, est à l'origine d'une perspective nouvelle en éducation. Elle part des objets et des choses pour aboutir en dernier lieu aux mots alors que l'on est tenté de renverser cet ordre. A des mots vides auxquels on donne trop d'importance, Pestalozzi oppose l'attention aux impressions de la nature et cherche à développer la perception sensible.

On se demandera quel rôle joue le maître dans ce passage des impressions obscures aux idées claires. Il lui appartient de choisir et de diriger le processus parce que lui connaît l'aboutissement, c'est-à-dire les idées claires.

Prenons par exemple le mot « couleur ». L'observation directe donnera à l'enfant un contenu à ce mot. Il observera que ce cube est rouge, que cette balle est verte, que le ciel est bleu. C'est la part de l'activité de l'enfant, elle est fondamentale. Au maître à transformer ce qui n'est encore que des impressions confuses en faisant ressortir l'idée même de la couleur.

On ne manquera pas de remarquer que ce qui est possible avec des petits enfants ne l'est plus avec des plus âgés. Pourtant Pestalozzi voit dans l'intuition la clef de toute connaissance et il l'applique dans toutes les disciplines. Comme le remarque le Père Girard, on trouve « dans toutes les leçons — surtout celles que l'on donne aux petits — une attention constante et marquée de rattacher toute instruction aux impressions des sens ; ou bien, pour parler autrement, de placer les images avant les conceptions de l'intelligence ». (Rapport, p. 54.)

Je crois que c'est là une bonne définition de la méthode intuitive. Elle réclame une participation active de l'enfant qui, par ce moyen, peut se développer. Mais il ne sera actif que dans la mesure où son intérêt sera mis en jeu. Nous dirions aujourd'hui, dans la mesure où il est motivé. Ainsi toutes ces idées rejoignent celles de la pédagogie actuelle. Ce qu'il est digne de mentionner c'est qu'elles enjambent le XIXe siècle. En effet, pendant plus de cent ans, c'est la pédagogie de l'Allemand **Herbart** qui a fait la loi, surtout dans l'enseignement primaire en Europe. Or, Herbart était un disciple de Pestalozzi. Il lui a emprunté un certain nombre d'idées dont celle de l'intuition, il les a transformées pour les rendre cohérentes et communicables aux jeunes maîtres. Ce qui n'était chez Pestalozzi que prescience est devenu science rigoureuse chez Herbart. Mais l'esprit original en a été dénaturé. Ainsi, par exemple, Pestalozzi veut éveiller la curiositée de l'enfant ; elle doit jaillir spontanément. Herbart formule une règle didactique absolue : le premier souci du maître doit être d'éveiller l'intérêt de l'enfant et cela peu importe les moyens et les enfants.

Ainsi le temps présent est peut-être en train de retrouver le vrai Pestalozzi, débarrassé du corselet allemand dont Herbart l'a affublé.

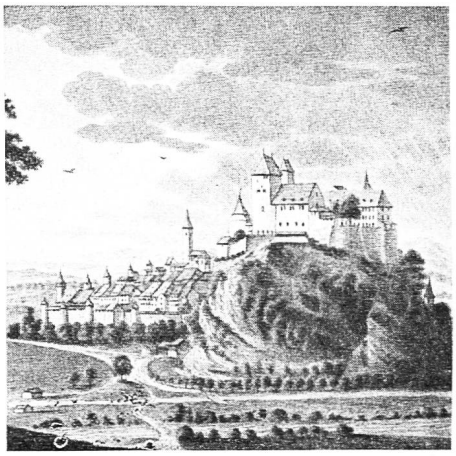
Pour faire un inventaire exhaustif de tout ce qui pourrait justifier l'actualité de Pestalozzi, il me faudrait retenir encore longtemps votre attention.

Une enseignante d'Yverdon, Mlle Waridel, a réuni des textes qui présentent une analogie frappante entre la pédagogie de Pestalozzi et les idées exprimées par des auteurs d'aujourd'hui, ou avec les travaux des commissions de la coordination scolaire romande (CIRCE). Textes dont vous avez pris connaissance dans le présent numéro de l'« Educateur ».

Pour ne pas être trop incomplet, je pense qu'il n'est pas inutile de mentionner brièvement encore quelques points de la pédagogie de Pestalozzi qui rejoignent nos préoccupations actuelles.

les progrès, la décence de chaque enfant ; il maintient l'ordre au milieu d'eux avec un soin infatigable. Il les invite alternativement chez lui et à sa table, afin d'apprendre à les connaître individuellement et de pourvoir d'autant mieux à leurs besoins.

C'est à lui qu'on s'adresse directement pour tout ce qui concerne, soit l'admission des élèves dans l'institut, soit tout ce qui peut leur être particulier. Cette admission ne peut avoir lieu que le 1er jour des mois de janvier, avril, juillet et octobre ; et l'âge de l'enfant doit être au moins 5 ans. Le prix de la pension est de £ 400 de Suisse (£ 600 tournois).



Gravure coloriée de C. Wyss, de 1760

BERTHOUD

Ville du canton de Berne, située sur la grande Emme. Après avoir expérimenté sa méthode dans la « Hintersässenschule », Pestalozzi fut autorisé, en 1801, par le Gouvernement helvétique, à utiliser le château. Il suffit de peu d'années pour attirer l'attention et l'intérêt du monde pédagogique sur son établissement, mais son œuvre fut brusquement interrompue en 1804 parce que le nouveau Gouvernement bernois disposa du château dans un autre but.

L'espèce humaine ne peut demeurer unie en société sans une force qui fasse régner l'ordre.

La force de la culture considère les individus ; elle unit les hommes en toute indépendance, en toute liberté, par le droit et par l'art.

La force de la civilisation sans culture ne connaît que la masse ; elle unit les hommes par contrainte, au mépris de l'indépendance, de la liberté, du droit et de l'art.

DOCUMENT

FABLE

Pourquoi Jupiter fit roi le lion

Le peuple des animaux était devant le trône de Jupiter et attendait son arrêt. La plupart croyaient et espéraient que l'éléphant serait nommé. Le lion était là avec son air dominateur comme s'il eût déjà été roi. L'éléphant se promenait tranquillement, jouant avec sa trompe comme s'il n'eût été question de rien.

Alors retentit la voix du maître du tonnerre : Le lion est roi.

Le peuple l'entendit avec étonnement et resta gueule béante.

Mon choix vous étonne, dit Jupiter ; apprenez que l'éléphant n'a pas besoin de vous ; pour se suffire à lui-même il a tout, même l'intelligence ; c'est pourquoi je lui donne la liberté. Mais le lion sait se faire respecter, et il a besoin de vous ; c'est pourquoi je le fais roi.

Le tilleul et le roi

Un roi, seul sous un tilleul, en admirait le feuillage et disait : Ah ! si mes sujets tenaient à moi comme ces feuilles tiennent à tes branches !

Le tilleul lui répondit : Je porte sans cesse la sève de mes racines à chacune de mes feuilles.

On sait que ce qui opposait, entre autres, Pestalozzi au Père Girard, c'est que le premier donnait la priorité aux mathématiques et le second à la langue maternelle. Je ne veux pas donner les arguments de l'un et de l'autre mais je relève simplement que la controverse reste ouverte en un temps où il semble qu'aucune science, même les sciences morales, ne peuvent se passer des concepts de la mathématique moderne.

La relation maître-élèves, qui fait couler des flots d'encre, se caractérise dans l'optique de Pestalozzi par un remarquable mélange de familiarité et de respect : *Après la classe, le maître mêlé aux élèves demande à l'un ou à l'autre : Qu'as-tu retenu de la leçon ? Comment as-tu compris ceci ou cela ?* Le Père Girard relevait que le « respect pour l'individu » est l'une des devises que l'on aime à redire à Yverdon.

L'éducation que donnait Pestalozzi répondait au désir, souvent exprimé maintenant, qu'elle fasse appel à toutes les facultés de l'homme. A Yverdon, elle comprenait celle du corps, celle de l'esprit mais aussi celle de l'art et enfin celle du cœur, cette éducation morale et religieuse à laquelle j'ai déjà fait allusion. « Kopf, Herz und Hand ». Aussi le Père Girard pouvait voir dans l'institut de Pestalozzi « l'université de l'enfance ».

Enfin, en cette année qui voit chez nous la transformation des Ecoles normales, nous célébrons l'anniversaire de la mort de celui qui créa en Suisse les premiers de ces établissements où l'on se proposait enfin de former les maîtres à leur tâche.

Sur les raisons qui amenèrent la fin de l'institut de Pestalozzi à Yverdon, je voudrais faire deux remarques qui me serviront de conclusion.

Au début de mon exposé, j'ai souligné l'intérêt nouveau pour les problèmes pédagogiques au tournant du XIXᵉ siècle. La méthode de Pestalozzi semblait apporter une solution efficace, mais cette impression ne dura qu'un temps limité.

Du Congrès de Vienne en 1815, on a dit : « Le congrès danse, il ne marche pas. » Si effectivement il y eut beaucoup de bals, on discutait ferme, dans les coulisses, de pédagogie. On vantait une nouvelle méthode, née indépendamment l'une de l'autre, dans l'esprit de deux Anglais, **Lancaster** et **Bell.** C'est ce qu'on a appelé l'**enseignement mutuel.** Les élèves les plus avancés enseignent aux plus jeunes sous la direction générale d'un maître. Il était ainsi possible d'avoir plusieurs centaines d'élèves confiés à un seul adulte. Façon séduisante de résoudre le problème du manque de maîtres qualifiés et celui de la pléthore des enfants à instruire. Rentrés chez eux, plusieurs diplomates s'efforcèrent d'introduire cette méthode dans leur pays. En Suisse, c'est **Frédéric-César de Laharpe** qui s'en fit l'ardent défenseur. Des écoles de ce type s'ouvrirent. Le Père Girard plus soucieux d'efficacité que d'amour-propre, adopta la méthode et mit au point les manuels nécessaires.

Pestalozzi lui n'en voulut pas entendre parler ; pourtant il appliquait, lui aussi le principe de l'entraide entre les élèves avancés et les autres. Refus d'un vieillard fatigué, ou refus d'accepter des idées nouvelles venant d'autres que lui ? Phénomène fréquent chez les réformateurs. Cette attitude négative venant s'ajouter à l'effet fâcheux produit par le Rapport du Père Girard, assez sévère dans le fond, mit Pestalozzi en perte de vitesse. On continue à lui rendre visite, on admire l'homme mais on ne croit plus à l'efficacité de sa méthode... En 1826, le Conseil d'Etat vaudois refuse un subside pour une nouvelle édition de « Léonard et Gertrude », pour lui c'est un ouvrage de morale *plutôt que celui d'une instruction élémentaire et positive.*

Ainsi un nouvel engouement pour une autre méthode prend la place de celui qu'on avait eu pour celle de Pestalozzi. A son tour, l'enseignement mutuel passera de mode. Cela signifie-t-il que ces méthodes ne valaient rien et n'étaient que des coups d'épée dans l'eau ? Je ne le crois pas du tout. Chacune était un essai de solution à un **problème réellement existant** et non inventé par des pédagogues en mal de changement, désireux d'appliquer leurs théories au détriment des enfants, comme on l'entend parfois dire à propos des réformes scolaires en cours. Il n'existe pas de solution-miracle qui n'ait que des avantages et pas d'inconvénients. L'innovation et le changement en pédagogie sont indispensables, car ce n'est pas le statut quo qui permet à l'éducation de se développer. L'histoire le prouve abondamment.

Si les Yverdonnois se passionnent pour celui qui, pendant 21 ans fit de leur ville la capitale de la pédagogie en Europe, c'est qu'ils pensent que malgré l'échec apparent de l'entreprise, elle conserve toute sa valeur.

La seconde remarque sur cette fin assez pitoyable de l'Institut a trait à l'intrusion de la politique dans la pédagogie. Il y a incontestablement un côté contestataire chez Pestalozzi. On connaît son engagement politique au moment de la Révolution mais aussi son désengagement devant les excès qu'elle produisait en France. A la fin de sa vie, seul le mieux-être des enfants le préoccupait. Pourtant il a été définitivement étiqueté. Les conservateurs se sont toujours méfiés de lui ; maintenant qu'ils sont revenus au pouvoir, ils le lui font bien voir. Schmid, le collaborateur principal de Pestalozzi est accusé d'activités politiques démagogiques et le Département de justice

et police demande son renvoi du canton. Son départ amène inévitablement la fin de l'expérience d'Yverdon.

La morale de cette histoire est simple et malheureusement valable aujourd'hui. Est-il vraiment inconcevable que pédagogues et hommes politiques ne puissent pas chercher la solution aux problèmes de l'éducation sans faire entrer des considérations politiques partisanes ? Cette attitude me paraît sacrilège à l'égard des enfants.

Je n'ai que partiellement répondu au titre de ma causerie puisque je n'ai pas dit expressément ce que Pestalozzi peut encore nous apporter aujourd'hui. J'ose espérer que chacun saura tirer ses propres conclusions et réflexions.

En fait l'actualité de Pestalozzi se situe sur deux plans. Celui des principes pédagogiques et des méthodes. L'autre concerne ce qu'on pourrait appeler la problématique des réformes. Pourquoi les fait-on, pourquoi s'intéresse-t-on, pourquoi semblent-elles échouer ou s'ensabler ? Sur ces deux plans, il me semble que Pestalozzi a quelque chose à nous dire et j'espère que vous en conviendrez avec moi.

AU CHÂTEAU D'YVERDON, 1er JANVIER 1809

Samuel Roller, directeur de l'Institut romand de recherches et de documentation pédagogiques.

Comme à l'accoutumée, Pestalozzi a réuni les membres de son « association ». Ils sont tous là. Sa famille, les maîtres, les domestiques. Et, bien sûr, les élèves ; garçons et filles.

Monte maintenant la voix de Pestalozzi. Celle d'un homme, pas celle d'un pédagogue. Celle d'un enfant de Dieu. Un hymne au Père, un choral qui chante l'amour.

Car, que veut-il l'homme des orphelins de Stans ? Instruire, enseigner la mathématique ? On vient, en effet, de lui reprocher de faire cela, de le faire trop. « On a commis une grande erreur, s'écrie Pestallozi, on s'est incroyablement trompé en croyant que je cherchais le développement de la nature humaine dans la culture d'un savoir de tête exclusif, que je le cherchais par le calcul et la mathématique à eux seuls ; non, je le cherche par l'amour qui embrasse tout. Non, non, je ne cherche pas une formation à la mathématique ; je cherche une formation à l'humanité, et celle-ci n'a sa source que dans l'amour. »

Et cet homme qu'obstinément il veut atteindre, qu'il veut former, faire grandir et s'épanouir, où Pestalozzi en trouve-t-il le germe ? Ecoutons-le : « La nature de Dieu, qui est en vous, est tenue en vous pour sacrée. Vous êtes parmi nous ce à quoi vous appelle la nature de Dieu en vous et hors de vous. Contre vos dispositions et contre vos penchants nous n'usons d'aucune violence méchante ; nous ne les inhibons pas, nous ne faisons que les épanouir ; nous ne mettons pas en vous ce qui est nôtre, nous ne mettons pas en vous quelque chose qui, gâté par nous, est tel en nous aussi ; nous épanouissons en vous quelque chose qui est déjà là, intact, en vous-mêmes. Elle est loin de nous la pensée de faire de vous des hommes tels que nous sommes. Elle est loin de nous la pensée de faire de vous des hommes tels que sont la majorité de nos contemporains. Il faut que, par nos soins, vous deveniez les hommes que veut votre nature, tels que les réclame ce qu'il y a de divin, de sacré dans votre nature, que vous deveniez des hommes. »

Une certitude a toujours habité le maître d'Yverdon : il y a, en chaque enfant, si pauvre soit-il, si dépravé qu'il puisse paraître, une étincelle, une parcelle de Dieu. Et c'est cela — ce n'est que cela qu'il s'agit de faire vivre et prospérer.

Foi en l'homme ? — Mais peut-on avoir confiance dans un être qui se montre si souvent mauvais, dur, cruel ou menteur ? Oui, pourtant, et malgré tout, foi en l'homme. Parce que cette foi, cette confiance ferme et sereine s'enracine, d'abord, dans la foi en Dieu. Ainsi tout s'éclaire, tout se justifie, tout devient possible. Dieu a mis, en chaque être, en chaque enfant, sa semence divine. C'est par lui — pour autant qu'on ait recours à lui — que la plante peut grandir et fructifier. Et la force qu'il donne pour que l'homme croisse en vertu, en sagesse, en harmonie, c'est l'amour. L'amour vient de Dieu, il est présence active de la vie. Il épure, il ennoblit, il rectifie ; il fait toutes choses bonnes. Il entretient la vie, il l'a fait mûrir en joie.

A l'homme, sans doute, et sans relâche, mais **par** Dieu. Nul orgueil. Une humilité toute simple, et digne ; une grande confiance. « Pestalozzi répète, en homme de foi, la devise de Gruthuse à Bruges (XVIe siècle : Plus est en vous. » Il prélude à Baden-Powell : « Nul ne peut être assez optimiste dans les possibilités du vrai être qui est en lui. » Il redit enfin la parole éternelle de l'apôtre Jean : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. »

Les propos de Pestalozzi sont tirés d'un article de Pierre Bovet, « Quelques Grandes Pages de Pestalozzi », publié en 1943 dans le tome II de Juventus Helvetica, *éditions Litteraria-Metz, Zurich.*

L'humain dans notre nature ne se développe réellement que grâce au divin qui est en elle. Toutes nos facultés ne se forment humainement que selon la loi haute et pure de ce développement-là.

DOCUMENT

SOINS MORAUX ET RELIGIEUX

Extrait de :

Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi,

par Dan. Alex. Chavannes, édité à Vevey en 1805.

Tous les moyens propres à faire naître et à développer les affections douces, l'esprit de concorde et de justice sont employés et tiennent à l'essence de LA MÉTHODE. Il n'est aucun moment de la journée, aucune occupation, aucune récréation même, qui ne fournisse à l'instituteur l'occasion de donner quelque leçon pratique, de corriger quelque défaut, d'encourager quelque bonne disposition. A côté de cette instruction, qui est de tous les instants, on a encore des heures particulièrement consacrées à l'enseignement suivi et progressif des vérités et des préceptes de la religion positive. Cette partie est traitée avec le plus grand soin. Pestalozzi, quoi qu'on ait osé en dire, y attache la plus haute importance. Profondément pénétré de la vérité et de l'excellence de la religion chrétienne, convaincu que c'est dans les leçons et la vie de son divin auteur qu'on doit chercher les préceptes et l'exemple des vertus qui peuvent faire le bonheur de l'homme, déjà sur cette terre, c'est dans l'Evangile qu'il a puisé le texte de l'instruction régulière que reçoivent les élèves les plus avancés. Les instituteurs qui la dirigent font lire aux jeunes gens l'Evangile avec ordre et, mettant de côté tout raisonnement mystique ou philosophique, toute dissertation sur des points, soit de doctrine soit de critique qui seraient au-dessus de leur intelligence, ils les arrêtent essentiellement à l'exemple de Jésus-Christ et leur prouvent, qu'en s'efforçant d'imiter ce modèle parfait de piété, de justice et de tempérance, ils pourront remplir leur destination dans ce monde et se préparer pour la félicité parfaite que la bonté du Créateur réserve à l'homme de bien dans une autre vie, et dont le Sauveur du monde a ouvert l'entrée à tous ceux qui s'appliqueront à marcher sur ses traces [1].

[1] Aussi longtemps que le nombre des élèves nés dans la communion romaine a été assez considérable, un ecclésiastique romain a été chargé de leur instruction religieuse. Une chapelle était consacrée à la célébration de la messe.

Chaque matin après le lever, chaque soir avant le coucher, un exercice religieux vient les rappeler au sentiment de leurs devoirs de la manière la plus touchante. Dans ces heures consacrées au recueillement, les instituteurs, forts de toute la confiance qu'ils savent inspirer à leurs élèves, repassent avec eux les dernières exhortations qu'ils leur ont adressées et les somment de déclarer de quelle manière ils les ont suivies ; rien de plus ordinaire que de voir ceux d'entre eux qui ont quelque reproche à se faire convenir de leur tort avec une franchise véritablement filiale.

La sagesse familiale est à la formation de l'homme ce que le tronc est à l'arbre : il y faut entrer et greffer toutes les branches des connaissances, des sciences, des vocations humaines ; mais si le tronc dépérit, s'il est faible, les rameaux entrés meurent, et les pousses greffées se fanent.

Estampe de A. W. Hüttner d'après J.M. Usteri, tirée de la 2e édition de 1790-1792

LIENHARD UND GERTRUD 1790

Gertrude, Arner et le bailli Hummel au cimetière, devant l'église de Bonnal.

La plupart des illustrations de ce numéro ont été tirées de l'ouvrage « Pestalozzi et son temps » publié à l'occasion du centenaire de sa mort par le Pestalozzianum et la Bibliothèque centrale de Zurich. Editions Berichthaus et Payot, 1928.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à la réalisation de ce numéro de l'« Educateur », tous les auteurs de textes, certes, mais aussi ceux qui, par leur collaboration active, ont permis la réalisation de ce travail ; et en particulier Mme Suzanne Piguet, présidente de l'Exposition Pestalozzi à Yverdon, et Mlle Françoise Waridel, maîtresse d'application au CESSNOV.

R. Blind.

P.-S. Une bibliographie sur Pestalozzi paraîtra dans le No 21 de l'« Educateur ».

R. Blind.

Radio scolaire

Du 31 mai au 10 juin

Pour les petits

Explorer le monde

Le temps des migrations animales est passé ; celui des migrations humaines va bientôt commencer, puisqu'on approche des vacances d'été. Il convient donc d'aborder un autre thème : les divers aspects que revêt le monde autour de nous. Yves Court va présenter sur ce sujet, jusqu'au terme de l'année scolaire, une série de quatre émissions, dont les deux premières s'attachent à présenter « la montagne » et « les grottes ».

Diffusion : mardi 31 mai et mardi 7 juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Pour les moyens

Les papillons

Avec les fleurs, les papillons, qu'on a parfois qualifiés de « fleurs volantes », sont parmi les signes de la belle saison ceux qui frappent le plus le regard et l'imagination des enfants. Mais que sont réellement les papillons, comment vivent-ils ? C'est ce que Jacques Zanetta fera préciser à un parfait connaisseur des lépidoptères, le professeur Jacques Aubert.

Diffusion : mercredi 1er juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Paul Lambert

L'un des premiers titres de Paul Lambert à la notoriété, ce fut sans doute son séjour en Amazonie et les témoignages bouleversants qu'il en rapporta. Depuis lors, d'autres voyages l'ont conduit vers des horizons différents. Pourquoi et comment ? Son entretien avec Robert Rudin, dans le cadre des émissions « Alors... raconte ! », permettra de mieux comprendre ce qui fait de Paul Lambert un « voyageur de grand cœur ».

Diffusion : mercredi 8 juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Documents d'archives

Fixé en Suisse depuis bientôt un quart de siècle, Charlie Chaplin est un de ces hommes qu'on peut le plus sûrement considérer comme un de nos « grands contemporains ». Une évocation de Pauline David, réalisée par Radio-France et présentée par Gilbert Cazeneuve, amènera les jeunes auditeurs à s'en mieux persuader.

Diffusion : jeudi 2 juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Jeudi 9 juin : jour de la Fête-Dieu, pas d'émission pour les écoles.

Pour les grands

La première quinzaine de ce mois est réservée, pour les classes de grands (13 à 15 ans), à deux émissions qu'il n'est plus besoin de présenter en détail.

Ce sera d'abord, en rapport avec l'actualité, le magazine de Francis Boder, « Le monde propose ».

Diffusion : vendredi 3 juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Puis Bertrand Jayet, à l'enseigne de « A vous la chanson », proposera de dire en vers et en musique, avec Hugues Aufray, que « la terre est si belle »...

Diffusion : vendredi 10 juin, à 10 h. 15, sur Radio suisse romande II (MF).

Francis Bourquin.

Action « Belgrade »

Le 1er août 1975 était signé, à Helsinki, l'Acte final de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE). Les représentants de plus de 30 pays, dont la Suisse, ont alors pris solennellement un certain nombre d'engagements, notamment au sujet du

Respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales, y compris la liberté de pensée, de conscience, de religion ou de conviction.

« Les Etats participants respectent les droits de l'homme et les libertés fondamentales, y compris la liberté de pensée, de conscience, de religion ou de conviction pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion.

Ils favorisent et encouragent l'exercice effectif des libertés et droits civils, politiques, économiques, sociaux, culturels et autres qui découlent tous de la dignité inhérente à la personne humaine et qui sont essentiels à son épanouissement libre et intégral.

Dans ce cadre, les Etats participants reconnaissent et respectent la liberté de l'individu de professer et pratiquer, seul ou en commun, une religion ou une conviction en agissant selon les impératifs de sa propre conscience.

Les Etats participants sur le territoire desquels existent des minorités nationales respectent le droit des personnes appartenant à ces minorités à l'égalité devant la loi, leur donnent l'entière possibilité de jouir effectivement des droits de l'homme et des libertés fondamentales et, de cette manière, protègent leurs intérêts légitimes dans ce domaine.

Les Etats participants reconnaissent l'importance universelle des droits de l'homme et des libertés fondamentales, dont le respect est un facteur essentiel de la paix, de la justice et du bien-être nécessaires pour assurer le développement de relations amicales et de la coopération entre eux, comme entre tous les Etats.

Ils respectent constamment ces droits et libertés dans leurs relations mutuelles et s'efforcent conjointement et séparément, y compris avec les Nations Unies, d'en promouvoir le respect universel et effectif.

Ils confirment le droit de l'individu de connaître ses droits et devoirs dans ce domaine et d'agir en conséquence.

Dans le domaine des droits de l'homme et des libertés fondamentales, les Etats participants agissent conformément aux buts et principes de la Charte des Nations Unies et à la Déclaration universelle des droits de l'homme. Ils s'acquittent également de leurs obligations telles qu'elles sont énoncées dans les déclarations et accords internationaux dans ce domaine, y compris entre autres les Pactes internationaux relatifs aux droits de l'homme, par lesquels ils peuvent être liés. »

En juin prochain, ces mêmes représentants se réuniront à Belgrade dans le but de vérifier les résultats des accords d'Helsinki. Notre pays sera également présent à cette conférence.

Si vous voulez soutenir l'effort de ceux qui luttent, dans divers pays totalitaires, en faveur des droits de l'homme, remplissez, individuellement ou à plusieurs, la déclaration ci-dessous et faites-la parvenir à M. Jean-Jacques Maspéro, président de la SPR, 1245 Collonge-Bellerive **avant le 3 juin 1977.**

Le président SPR joindra ces signatures à celles de nos collègues de Suisse alémanique. Elles partiront toutes à destination du chef de notre délégation suisse à Belgrade qui pourra ainsi s'exprimer également au nom de nombreux enseignants de notre pays.

DÉCLARATION

Les enseignants soussignés attirent l'attention des représentants à la Conférence de Belgrade sur la persécution dont sont l'objet, dans divers pays membres de la CSCE certains défenseurs des droits de l'homme. Ils soutiennent tous les efforts entrepris en faveur d'une stricte application des accords d'Helsinki.

Nom : Domicile : Signature :

1. _____

2. _____

3. _____

4. _____

5. _____

6. _____

Exposition

Tissage et poterie

Du 4 au 25 juin 1977, à 1675 Rue (Maison du poids public), exposition ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 14 h. 30 à 18 h. et de 20 h. à 22 h.

Pour information : Lisette Rossat rue Grenade 12, 1510 Moudon tél. 95 28 15.

La 2e Assemblée pédagogique « Groupe pédagogie Freinet »

GREM

aura lieu le 2 juin 1977 à 17 h. au local de la rue Curtat 18, à Lausanne.

A l'ordre du jour :

1. Week-end du 19-20 novembre 1977 au Chevalleyres (rencontre franco-suisse).
2. Parutions d'articles dans les différents journaux pédagogiques.
3. Information sur une publication des Editions Ouvertures, de Romanel.
4. Projet d'une exposition dans le cadre de l'année UNICEF.
5. Information CEL.
6. Bilan du cours « Pédagogie Freinet » de l'année 1976-1977.
7. Rapport de notre rencontre Genève-Vaud.
8. Propositions individuelles.

EXPOSITION

jusqu'au 15 juillet 1977, Hôtel de Ville et Château

YVERDON

organisée pour marquer le 150e anniversaire de la mort d'Henri Pestalozzi

PESTALOZZI ET SON TEMPS

L'EXPOSITION PRÉSENTERA

— la vie de Pestalozzi à Yverdon, sa méthode et ses collaborateurs
— l'histoire du livre éducatif illustré, de l'Orbis Pictus de Comenius, premier livre illustré destiné à l'enseignement, à l'Education des petits enfants de Fröbel
— la vie de l'enfant de cette époque, à travers jeux, livres et jouets, dont ceux de Mme de Staël
— l'orgue de Pestalozzi
— une présentation audio-visuelle de Pestalozzi l'humaniste
— une salle d'école de l'époque avec conteurs d'histoires le mercredi après-midi de 14 h. à 16 h., et les mardis et jeudis sur demande
— quelques jeux et jouets du temps de Pestalozzi exécutés par les enfants des écoles d'Yverdon

---

Ouverture : tous les jours de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h. Mercredi et vendredi de 20 h. à 22 h. ou sur demande. Visites commentées le vendredi soir ou sur demande.
Prix : adultes Fr. 4.— ; étudiants et militaires Fr. 2.— ; enfants Fr. 1.— ; Prix spécial pour groupes.
Renseignements : tél. (024) 21 99 22, Administration du Théâtre.
Propositions de courses d'écoles, avec itinéraires, à disposition.

RAPPEL

Journée SPV. Yverdon. Pour tout renseignement voir l'« Educateur » No 12.

Les 2, 3, 4 et 5 juin, l'Ecole Pestalozzi, à Echichens-sur-Morges, fêtera les 150 ans de sa fondation. Qu'on se le dise et se rende nombreux à Echichens. Programme à disposition auprès de la direction. Tél. (021) 71 32 35.

Saint-Cergue - La Barillette

La Givrine - La Dôle

Région idéale pour courses scolaires
Chemin de fer Nyon - Saint-Cergue - La Cure
Télésiège de la Barillette

Renseignements : tél. (022) 61 17 43 ou 60 12 13

Stage international d'expression et de création

dirigé par le MIME AMIEL

Du 11 au 22 juillet 1977 à LEYSIN (débutants et avancés).

Mime - Expression corporelle - Danse moderne et jazz - Théâtre - Masques - Musique - Yoga - Réflexion pédagogique.

INDEMNITÉ ACCORDÉE AUX ENSEIGNANTS DES CANTONS DE **VAUD** ET DE **BERNE** PAR LES DÉPARTEMENTS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Renseignements - Inscriptions : Mme D. Farina, 12b, chemin du Faux-Blanc, 1009 Pully, tél. (021) 29 94 17.

POUR VOS COURSES D'ÉCOLE

Le guide «MONTREUX-PROMENADES», 2e éd.

Edité en 3 langues : français, allemand et anglais

vous propose près de 200 itinéraires, entre le **Mont-Pèlerin** et les **Rochers-de-Naye,** dans l'une des plus belles régions de notre pays.

Descriptions et temps de marche par Albert GONTHIER, membre du CAS et de l'Association vaudoise du tourisme pédestre.

Circuits en auto, en train ou en bateau.

Nombreuses suggestions pour courses d'école et de sociétés.

Envoi franco **Prix : Fr. 9.50**

Bulletin de commande à envoyer aux éditeurs :

Imprimerie CORBAZ SA, 1820 MONTREUX

Veuillez m'expédier :

..... ex. Guide MONTREUX-PROMENADES à Fr. 9.50

Nom et prénom : .....

Adresse exacte : .....

Localité (avec No postal) : .....

LE CENTRE ANIMATION JEUNESSE DE BIENNE

cherche

ANIMATEUR / ANIMATRICE

Le (la) candidat(e) doit présenter les garanties de formation et d'aptitude pour un travail social et pédagogique auprès des jeunes. La préférence sera donnée au titulaire d'un diplôme d'une école reconnue par le CSESS.
Nous offrons une activité intéressante, un salaire adéquat dans le cadre du règlement du personnel de la Paroisse générale réformée évangélique de Bienne.
Des renseignements peuvent être demandés auprès des animateurs du CAJ, rue Alex-Schöni 26, 2503 Bienne, tél. (032) 23 89 55, le cahier des charges sera envoyé sur demande.

Veuillez adresser votre candidature par écrit jusqu'au 31 mai 1977, accompagnée des documents usuels, à M. Hans Born, Geyisried 43, 2504 Bienne.

TOUR DE GOURZE **Altitude 930 m**

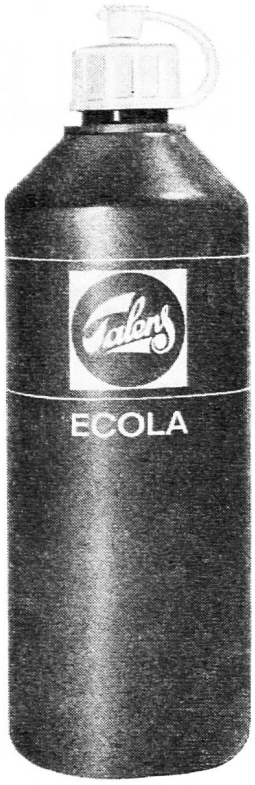
But courses d'écoles

Reçois les élèves depuis 50 ans - Belvédère idéal sur le Léman et les Alpes - Accès facile par CFF depuis les gares de Grandvaux, Puidoux ou Cully.
Restaurant au sommet avec prix spéciaux pour les écoles.
Fermé le lundi.
Famille A. BANDERET-COSSY - Tél. (021) 97 14 74.

imprimerie

Vos imprimés seront exécutés avec goût

corbaz sa
montreux



ECOLA

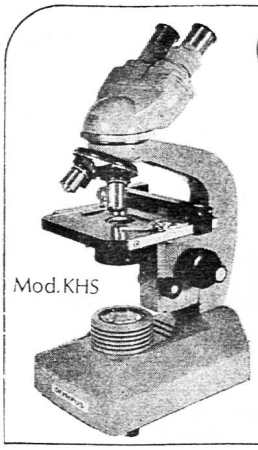
Gouache liquide prête à l'emploi, destinée spécialement aux écoles maternelles et classes inférieures. S'applique facilement sur papier, carton, pavatex, etc. 15 teintes absolument inoffensives offrant toutes les possibilités de mélange. Pinceaux, mains, vêtements se nettoient facilement à l'eau.

Flacons distributeurs en plastique très avantageux de 250, 500 et 1000 cm³.

Talens fait plus pour vous !

TALENS S.A., 4657 DULLIKEN

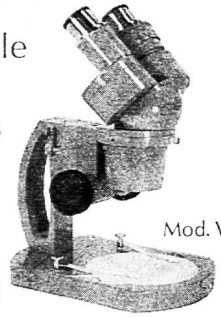
Vous trouverez l'ECOLA dans tous les bons magasins spécialisés.



OLYMPUS

Microscopes modernes pour l'école

Grand choix de microscopes classiques et stéréoscopiques pour les élèves et pour les professeurs
Nous sommes en mesure d'offrir le microscope approprié à chaque budget et à chaque cas particulier
Demandez notre documentation!
Avantageux, livrables du stock. Service prompt et soigné



Démonstration, références et documentation: représentation générale:
WEIDMANN + SOHN, dép. instruments de précision, 8702 Zollikon ZH, tél.: 01 65 51 06

Mt-Pèlerin
900 m.
à 10 min.
par le funiculaire

Vevey
380 m.

Les Pléiades
1400 m.
à 40 minutes
par automotrices
à crémaillère

2 buts de courses à ne pas manquer

Parc aux biches, champs de narcisses, promenades balisées, places de jeux, buffet-restaurant avec terrasse et local pour pique-niquer. Panorama grandiose. Demandez notre brochure avec vingt projets d'excursions pédestres de 75 à 270 minutes.

Renseignements dans toutes les gares et au (021) 51 29 22.

Société vaudoise et romande de Secours mutuels

COLLECTIVITÉ SPV

Garantit actuellement plus de 2500 membres de la SPV avec conjoints et enfants.

Assure : les frais médicaux et pharmaceutiques, des prestations complémentaires pour séjour en clinique, prestations en cas de tuberculose, maladies nerveuses, cures de bains, etc. Combinaison maladie-accident.

Demandez sans tarder tous renseignements à Fernand Petit, 16, chemin Gottettaz, 1012 Lausanne.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE SUISSE
15, HALLWYLSTRASSE
3003 BERNE

J. A.
1820 Montreux 1

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux